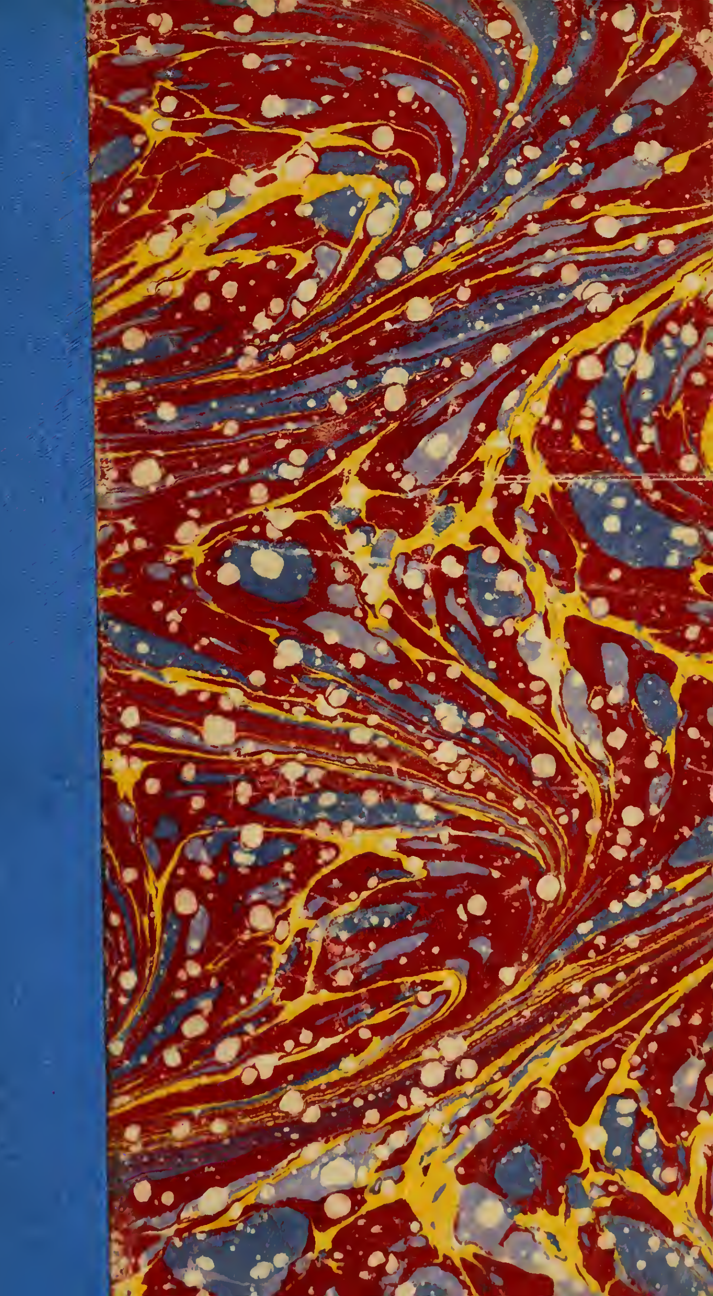


ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

LA DAME DE VOLUPTÉ

II

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté 1
Amaury 1
Ange Pitou. 2
Ascanio. 2
Une Aventure d'amour. 1
Aventures de John Davys 2
Les Baleiniers . . . 2
Le Bâtard de Mauléon. 3
Black 1
Les Blancs et les Bleus. 3
La Bouillie de la comtesse Berthe. . . . 1
La Boule de neige. 1
Bric-à-Brac 1
Un Cadet de famille 3
Le Capitaine Pamphile 1
Le Capitaine Paul. . 1
Le Capitaine Rhino. 1
Le Capitaine Richard. 1
Catherine Blum. . . 1
Causeries. 2
Cécile 1
Charles le Téméraire. 2
Le Chasseur de Sauvagine 1
Le Château d'Eppstein 2
Le Chevalier d'Harmental 2
Le Chevalier de Maison-Rouge 2
Le Collier de la reine. 3
La Colombe. — Maître Adam le Calabrais . . . 1
Les Compagnons de Jehu. 3
Le Comte de Monte-Cristo 6
La Comtesse de Charny. 6
La Comtesse de Salisbury. 2
Les Confessions de la marquise. . . .
Conscience l'Innocent 2
Création et Rédemption. — Le Docteur mystérieux. . . . 2
—La Fille du Marquis. 2
La Dame de Monsoreau 3
La Dame de Volupté. 2
Les Deux Diane. . . 3
Les Deux Reines. . 2
Dieu dispose. . . . 2
Le Drame de 93 . . 3
Les Drames de la mer. 1
Les Drames galants.— La Marquise d'Escoman. 2
Emma Lyonna . . . 5
La Femme au collier de velours. . . . 1
Fernande 1
Une Fille du régent 1
Filles, Lorettes et Courtisanes. . . . 1
Le Fils du forçat . . 1
Les Frères corses. . 1
Gabriel Lambert. . . 1
Les Garibaldiens . . 1
Gaule et France. . . 1
Georges 1
Un Gil Blas en Californie. 1
Les Grands Hommes en robe de chambre: César. 2
— Henri IV, Louis XIII, Richelieu. . 2
La Guerre des femmes 2
Histoire d'un casse-noisette. 1
L'Homme aux contes. 1
Les Hommes de fer. 1
L'Horoscope 1
L'Ile de Feu. . . . 2
Impressions de voyage: En Suisse. 3
— Une Année à Florence. 1
— L'Arabie Heureuse. 3
— Les Bords du Rhin 2
— Le Capitaine Arena. 1
— Le Caucase. . . 3
— Le Corricolo. . . 2
— Le Midi de la France. 2
— De Paris à Cadix. 2
— Quinze jours au Sinaï. 1
— En Russie. . . 4
— Le Speronare. . 2
— Le Véloce. . . . 2
— La Villa Palmieri. 1
Ingénue 2
Isaac Laquedem. . . 2
Isabel de Bavière. . 2
Italiens et Flamands. 2
Ivanhoe de Walter Scott (traduction). . 2
Jacques Ortis. . . . 1
Jacquot sans Oreilles. 1
Jane. 1
Jehanne la Pucelle. . 1
Louis XIV et son Siècle 4
Louis XV et sa Cour. 2
Louis XVI et la Révolution 2
Les Louves de Machecoul. 3
Madame de Chamblay. 2
La Maison de glace. 2
Le Maître d'armes.. 1
Les Mariages du père Olifus 1
Les Médicis. . . . 1
Mes Mémoires. . . 10
Mémoires de Garibaldi 2
Mémoires d'une aveugle. 2
Mémoires d'un médecin : Balsamo. . 5
Le Meneur de loups. 1
Les Mille et un Fantômes. 1
Les Mohicans de Paris 4
Les Morts vont vite. 2
Napoléon. 1
Une Nuit à Florence. 1
Olympe de Clèves. . 3
Le Page du duc de Savoie 2
Parisiens et Provinciaux. 2
Le Pasteur d'Ashbourn 2
Pauline et Pascal Bruno 1
Un Pays inconnu. . 1
Le Père Gigogne . . 2
Le Père la Ruine. . 1
Le Prince des Voleurs 2
Princesse de Monaco. 2
La Princesse Flora.. 1
Propos d'Art et de Cuisine. 1
Les Quarante-Cinq. . 3
La Régence. 1
La Reine Margot . . 2
Robin Hood le Proscrit 2
La Route de Varennes. 1
Le Saltéador. . . . 1
Salvator (suite des Mohicans de Paris) 5
La San-Felice. . . . 4
Souvenirs d'Antony . 1
Souvenirs d'une Favorite. 4
Les Stuarts. 1
Sultanetta 1
Sylvandire. 1
Terreur prussienne. 2
Le Testament de M. Chauvelin. 1
Théâtre complet. . . 25
Trois Maîtres. . . . 1
Les Trois Mousquetaires. 2
Le Trou de l'enfer . 1
La Tulipe noire. . . 1
Le Vicomte de Bragelonne 6
La Vie au Désert. . 2
Une Vie d'artiste . . 1
Vingt Ans après. . 3

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY

LA

DAME DE VOLUPTÉ

MÉMOIRES DE MLLE DE LUYNES

PUBLIÉS PAR

ALEXANDRE DUMAS

TOME SECOND



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

—

LA

DAME DE VOLUPTÉ

I

Nous descendîmes ainsi que nous étions montés, dans le même silence. Dans ce canal, étroit et sombre comme un souterrain, les eaux clapotaient contre une grande muraille noire percée d'une seule porte, avec deux sales poteaux de chaque côté. On se fût cru a mille lieues de cette brillante place Saint-Marc, si remplie de foule et de lumières, sans le bruit des instruments et des éclats de voix qui, de temps en temps, rompaient le silence de cette solitude.

La porte s'ouvrit après que Beppo y eut frappé d'une certaine façon. Nous entrâmes dans un corridor où une lampe fumeuse nous éclairait à peine. Il fallait avoir seize ans; il fallait être Jeanne d'Albert, si bien

serrée et si bien gardée, depuis sa transformation apocryphe en comtesse de Verrue, pour s'être ainsi laissé conduire par un jeune prince dans un pareil bouge. Je ne conçois plus à présent comment j'y ai pu consentir.

Je tremblais bien un peu ; mais j'ai toujours été hardie. Je me remis promptement, et je suivis Son Altesse, qui marchait devant, en homme sûr de sa route.

Je ne puis vous dire ce qu'était ce logis. L'humidité suintait de haut en bas ; les murailles étaient verdâtres, et moussues ; on y marchait sur je ne sais quelles sales terres grasses et glissantes. Je fus obligée de m'appuyer au bras que Son Altesse m'avait tendu.

Au bout de ce corridor se trouvait une autre porte à moitié à jour, tant la vétusté l'avait rongée. Cette porte tourna au bruit que nous fîmes, et un vieillard à barbe blanche, enveloppé d'une longue robe verte, parut devant nous. Il dit au prince quelques paroles dans une langue étrangère, et auxquelles celui-ci répondit en me montrant. Le vieillard éleva jusqu'à mon visage une lampe qu'il tenait à la main, et se montra déconcerté à la vue de mon masque. Il se re-

tourna vers le prince tout en colère. Celui-ci s'humilia profondément, et je compris qu'il s'excusait. Le vieillard frappa du pied comme un homme qui ne veut pas entendre, et M. de Savoie se retourna de mon côté en hésitant. Cependant il me dit :

— Pardonnez-moi, madame, si je vous prie de vous démasquer; mais le docte personnage a besoin de voir vos traits et de les connaître avant de vous laisser pénétrer chez lui.

Depuis un instant, depuis mon entrée dans cette maison lamentable, la peur m'avait saisie. La vue du grand vieillard ne fit que l'augmenter encore. Aussi exagérée dans ma terreur que je l'avais été dans ma confiance, j'en étais venue à craindre pour ma vie.

J'avais entendu parler des magiciens, qui, pour accomplir leurs charmes, ont besoin du sang d'une jeune femme; je me pris à trembler comme une feuille, et l'invitation de me démasquer ne me rassura point.

— Monsei..., balbutiai-je.

Le duc ne me laissa pas le temps d'achever le mot.

— Vous n'avez rien à redouter ici, madame; vous êtes sous la protection de mon honneur, et le la-

boratoire de ce savant n'est hanté ni par le diable ni par les patriciens de Venise ; lorsque je m'y trouve surtout, vous pouvez vous démasquer.

J'hésitais encore ; mais, sur une nouvelle demande, je cédai. Le vieillard remonta sa lampe et m'examina longtemps, rougissante sous son regard ; puis il se mit à sourire, en disant en italien, sans doute par distraction :

— *Bene!*

Quel sourire que le sien! deux rangs de perles d'Ophir ! et quelle ironie ! quel sarcasme! quelle suprême moquerie dans ses lèvres pincées et rouges comme du corail ! Je ne sais comment Victor-Amédée put s'y laisser prendre. A dater de ce moment, je n'eus plus peur.

Nous entrâmes dans une chambre immense et délabrée, entourée des échantillons de tous les objets possibles, depuis les diamants jusqu'aux ordures. On y voyait des armes, des pierreries, des tableaux, des étoffes, des animaux empaillés, des statues, des bêtes vivantes, des faïences, des cristaux, des pièces d'argenterie, des chiffons, des médailles, de tout enfin. Il

s'y faisait des bruits incroyables, dans les coins où la lumière ne pénétrait pas; je ne sais quels êtres pouvaient y grouiller.

Nous nous avançâmes vers une table boiteuse, entourée de trois escabeaux luisants de vieillesse. Notre hôte y déposa sa lampe et nous fit signe de nous asseoir.

La conversation continua dans cette langue inconnue que j'ai dite. Le docteur parlait beaucoup. M. de Savoie écoutait, interrogeait, approuvait quelquefois. J'ai su depuis que c'était du grec. Le prince avait une grande facilité pour les langues, et les parlait presque toutes aussi bien que la sienne.

Mon tour vint : le sorcier prit ma main, l'ouvrit, un peu malgré moi, la regarda longtemps et sembla l'étudier avec attention. Il fit remarquer différents signes à son élève, dévoré d'impatience et de curiosité. Puis il alla chercher une manière de fouine morte dont il me fit toucher la tête. Il regarda ensuite dans son intérieur, consulta ses entrailles, son cœur, ses yeux, écrivit quelques lignes cabalistiques, et, se tournant vers M. de Savoie et lui montrant un écusson de France

pendu contre la muraille, il lui dit, cette fois, en bon français :

— Malgré tout, vous y reviendrez.

Le prince ne fit aucune réponse.

Nous restâmes plus de deux heures dans cette consultation, à laquelle je ne comprenais rien et dont je fus cependant le sujet et le but. Lorsqu'ils eurent épuisé la matière, nous nous levâmes, et le duc parla en langue vulgaire en s'adressant à moi.

— Je n'oublierai jamais cet acte de complaisance et de bonté, madame, me dit-il ; je n'ai qu'une chose à attendre de vous : c'est un silence absolu sur ce qui vient de se passer. Vous avez rendu, sans vous en douter, un grand service à la Savoie.

— Jeune dame, ajouta le devin en français, souhaitez-vous savoir votre fortune ?

— Oui, si elle doit être bonne.

— Bonne et mauvaise, comme tout en ce monde ; plutôt bonne que mauvaise : vous êtes née sous une étoile singulière, vous n'y pouvez échapper. Il vous faudra, malgré vous, devenir ce que vous n'auriez pas voulu être. Il vous faudra quitter qui vous aimerez, et

accepter une existence tout éloignée de celle que vous deviez mener. Je veux vous faire un présent, un présent inestimable, et tel que nul autre ne le pourrait offrir. Prenez ce paquet de poudre, et gardez-le plus précieusement que vos yeux ; car il y a là-dedans votre vie à vous, d'abord, et puis celle d'un enfant que vous sauverez du poison par lequel la famille entière périra. Cet enfant sera le plus cher, le plus nécessaire au monde entier, et, sans vous, il disparaîtrait comme tous les siens. Conservez bien cette poudre, entendez-vous ?

Je pris le petit sachet de papier avec une sorte de regret et de crainte ; je le mis dans ma poche et je suivis M. de Savoie, qui m'entraînait en me répétant qu'il n'oublierait jamais le service immense que j'avais rendu à lui et à ses États.

J'étais tout ahurie, tout étonnée, je ne sus que répondre ; je serrai machinalement le divin antidote dans ma main, et nous regagnâmes le canal sans que j'eusse pu trouver une parole à répondre à mon royal conducteur.

Les abords de la maison du devin paraissaient déserts ; tout sur l'eau était silencieux, la nuit

était profonde et rien ne se montrait autour de nous.

Toutefois, comme notre barque s'éloignait, j'entendis à notre droite une sorte de cri de rage étouffé, et à notre gauche un soupir, qui me firent frissonner et qui parurent contrarier le prince.

— Avons-nous été suivis? murmura le duc. Ah! bah! je ne puis être en ce point surveillé par la police de M. d'Avaux ou par celle de la soupçonneuse République. Et puis Venise est la ville des mystères et des drames nocturnes. Tout cela ne nous regarde sans doute pas.

Je sus plus tard qui avait poussé ce cri et ce soupir.

Deux hommes étaient là qui me suivaient comme leur ombre.

L'un pénétré d'un amour tendre, muet, discret, plein d'abnégation et de dévouement.

L'autre brûlant d'une passion orageuse qui s'irrite contre les obstacles, qui va où l'ardeur du sang le pousse, même à travers les crimes!

Oh! souvenirs émouvants! étrange contraste! ange et démon, que de consolations, que de déboires je vous dus!

Le prince me reconduisit jusque chez moi. Nous nous séparâmes à la porte. Je regagnai ma chambre et mon lit, où je ne dormis pas plus que la nuit précédente, tant je me sentais singulièrement émue de tout cela. C'était ma première aventure; elle était semée de nombreux incidents; il faut bien payer son tribut.

J'eus depuis l'explication de ce qui s'était passé chez le devin. La voici :

Ce devin était un de ces vieux juifs cosmopolites qui ont couru les quatre coins de l'univers. Je ne puis nier sa véritable science, et j'ai de bonnes raisons pour cela : tout ce qu'il a prédit est arrivé, sans compter que je lui dois la vie. Il avait annoncé à Victor-Amédée ses guerres, ses irrésolutions dans ses alliances, tous les événements de son règne enfin. Mais il le surprit bien davantage en lui disant :

— Il est des choses que je ne puis absolument distinguer, et qui se présentent confuses à mon esprit. Nous pouvons les éclaircir si vous êtes de bonne foi avec moi. Une grande partie de ces faits se passeront sous l'influence d'une femme que vous devez aimer,

que vous aimez déjà. Sa main seule peut m'apporter la clef de ces mystères et me mettre à même de vous donner le conseil que vous sollicitez de moi. Faites que je la voie, que je lui parle, et je saurai, après, tout ce qu'il faudra savoir.

Le prince était encore assez jeune pour rougir. Il ne se rendait pas compte de ce sentiment qu'il eut plus tard pour moi; mais, en sondant son cœur, il lui sembla que j'étais désignée, et, moitié curiosité politique, moitié désir d'amour, il s'en voulut assurer. Il me demanda donc de le suivre, ainsi que je l'ai raconté tout à l'heure. Le magicien lui assura que j'étais bien la personne supposée, qu'il m'aimait fort, que je l'aimerais aussi, que nous aurions ensemble des enfants, et que ce serait moi qui le quitterais.

Je m'étends beaucoup sur cette prédiction, parce qu'elle eut une vraie influence sur l'avenir qui m'attendait et que j'aurai à en parler plus d'une fois.

Le lendemain de cette excursion, Marion me remit, de la part de Son Altesse, une fort belle petite boîte en filigrane d'or, entourée de pierreries et doublée de cristal de roche. Elle était suspendue à un anneau et à

une chaîne d'un métal perdu, brillant comme de l'acier poli. C'était un présent du juif pour y enfermer ma poudre et l'avoir toujours à mon cou. Ce bijou était d'une ancienneté sans date, et des plus rares qui se pussent voir.

Je l'ai encore; il ne m'a point quittée depuis.

II

Quelques jours après son retour à Turin, Victor-Amédée eut la preuve de la perspicacité de M. d'Avaux. Il sut qu'on avait épié ses actions, qu'on connaissait ses rapports avec le roi Guillaume d'Angleterre et avec l'électeur de Bavière également. Son ambassadeur à Venise lui fit part d'un de ses entretiens avec M. d'Avaux, entretien dans lequel ce dernier lui avait rendu compte, jour par jour, de ses démarches, qu'il supposait si cachées, preuve que le seigneur Contarini était bien informé. L'ambassadeur ne lui dissimulait pas, en même temps, qu'on avait de profondes méfiances à la cour de Versailles et qu'il aurait beaucoup à faire pour les détruire. Il devait s'attendre à des demandes exagé-

rées et s'apprêter néanmoins à y satisfaire, s'il ne comptait pas rompre entièrement.

Ceci devenait grave.

Déjà, pour donner un gage de tranquillité à Louis XIV, le duc avait recommencé, contre les Vaudois ou Barbets, la guerre impolitique et impopulaire dont son père avait vu les abus ruineux. Ce prétexte, car c'en était un véritable, lui fournit le moyen de lever des troupes et d'armer des sujets, sans donner à son puissant voisin le sujet de se plaindre.

Il avait, depuis longtemps, en vue de lui reprendre Pignerol et Casal. Il n'en cherchait que l'occasion, et s'efforçait de la faire naître sans avoir l'air de la chercher.

De son côté, Louis XIV, qui ne connaissait pas encore son jeune allié, croyait sa domination facile, et se contentait d'étendre sa griffe de lion vers les États qu'il protégeait, pour les saisir plus tard peut-être. Il croyait avoir affaire à un homme de vingt ans, sans expérience, sans talent. L'affaire de Venise lui donna à réfléchir ; il commença à examiner de plus près, et ses ambassadeurs reçurent des ordres sé-

vères pour surveiller M. de Savoie et ses desseins.

Celui-ci ne s'endormait point, en sachant Casal, la plus forte position de l'Italie, entre les mains du roi de France, et sous le commandement de M. de Tressan, homme aussi brave qu'habile.

Casal avait été vendu au roi par le duc de Mantoue, prince fainéant et voluptueux. Il eût vendu de même le reste de ses États pour satisfaire à ses plaisirs et à ses maîtresses, lesquelles étaient de la pire façon et tout à fait indignes de lui.

Victor-Amédée eût bien voulu s'emparer de ce gâteau, mais les forces lui manquaient. Il n'était encore sûr de rien avec l'empereur et les confédérés, et il ne songeait à se déclarer qu'avec la certitude d'un appui et d'un secours efficace. Aussi se risqua-t-il à toutes choses avant de se brouiller, sans profit, avec l'oncle de la duchesse, qui pouvait si facilement l'anéantir.

Sa prudence éclatait déjà.

Le maréchal de Catinat commandait pour le roi en Dauphiné et dans les Cévennes. Il écrivit à M. de Savoie et lui témoigna le désir de le voir et de s'entendre avec lui sur bien des choses. « Non pas de

la part de son maître, lui disait-il, mais de la sienne propre, et dans la joie de connaître un prince de si belle espérance. »

M. de Savoie reçut cette lettre, la montra à madame sa mère, et lui demanda si elle ne serait pas bien aise de recevoir à Turin M. de Catinat.

— Le ferez-vous donc venir?

— Peut-être, madame; mais le connaissez-vous?

— Je ne le connais pas. Lorsque j'étais à la cour de France, M. de Catinat ne marquait point. C'était un petit gentilhomme parvenu par son mérite.

— Je souhaiterais beaucoup de petits gentilshommes semblables à mon service... S'il vient, du reste, sa visite sera singulière, car j'en attends une autre en même temps : celle de mon cousin Eugène, qui s'est couvert de gloire en Hongrie, et qui sera le premier héros de l'Europe, si Dieu le permet.

— Mon fils, prenez garde! Il y a un proverbe de mon pays qui m'a toujours paru fort sage : « Qui trop embrasse, mal étreint. »

Le prince sourit, ce fut tout. Il ne répondait point quand il ne lui convenait pas de le faire. Madame Royale

raconta devant moi ses inquiétudes à ma belle-mère; je sus ainsi la chose d'origine, et je me réjouis fort de voir le maréchal et le prince Eugène, avec lequel j'avais fait connaissance à son dernier voyage, et qui me semblait un prince fort distingué. Quant au maréchal, il me parlerait de la France, de mes parents, de la cour, de tout ce que j'avais aimé et que je regrettais encore.

Sur ces entrefaites, un matin que je jouais avec mon petit Michon, il me demanda tout à coup si le comte et moi ferions bientôt à M. Petit la visite que nous lui avions promise.

— Pourquoi cela, petit Michon? Nous n'y avons plus pensé, je l'avoue.

— Parce que M. le curé veut vous préparer une collation friande et que j'en prendrai ma part.

— C'est donc toi qui es pressé?

— C'est moi, et puis c'est aussi cet abbé Alberoni, qui doit faire les chatteries et les bonnes choses. Il vient chaque jour chez M. le curé et lui demande quand cela sera décidé, parce que c'est, dit-il, le chemin de la fortune qui s'ouvrira devant lui.

— Le chemin de la fortune s'ouvre donc par une porte de sucre et de biscuit? m'écriai-je en riant.

— Je ne comprends rien à cet homme-là, madame ; il fait des thèses et des discours auxquels on ne voit pas clair. C'est le fils d'un jardinier, assure-t-on, et il parle de devenir premier ministre. Un devin le lui a annoncé et il y croit.

— Compte-t-il donc être premier ministre de M. le duc de Savoie?

— Bah! c'est trop peu de chose! Il sera, dit-il, premier ministre d'un grand royaume.

— Je ne soupçonne pas trop, alors, en quoi notre collation et notre présence peuvent le servir.

— Enfin, madame, il ne rêve qu'à cela. Il vit tout seul dans sa chapelle, et il invente des plats nouveaux tous les matins, afin d'en composer dont Vos Excellences soient satisfaites.

Je parlai, le soir même, chez Son Altesse, de mon petit Michon, qui y était fort connu, ainsi que de l'abbé Alberoni et de ses friandises. Madame Royale était gourmande : depuis qu'elle ne s'occupait plus du gouvernement, elle avait de grandes séances avec ses

officiers et ses marmitons. Elle se mit à rire de cet abbé et de ses préparatifs de fourneaux.

Madame Royale était simple et fuyait souvent les exigences de son état pour vivre en particulière. Elle aimait fort les apartés avec ses favoris et ses favorites. Tant qu'elle fut régente, elle sacrifia ce goût. Mais, depuis son *abdication*, elle s'en dédommageait.

— L'abbé Petit n'a-t-il pas une maison des champs? demanda-t-elle à madame de Verrue.

— Oui, madame, il en a une charmante, où se trouvent quantité de tableaux et de curiosités. Elle est tout près de celle de mon fils.

— Eh bien, *contessina*, prévenez votre Michon que, mardi prochain, nous irons tous nous promener de ce côté, que je me reposerai à sa villa, et que, s'il s'y trouve quelque collation préparée, je ne refuserai pas d'y faire honneur.

Je ne fus point surprise : madame Royale faisait souvent de ces promenades. Ma belle-mère et moi, nous en avions la jouissance, que la cour recherchait fort. Bien qu'elle n'eût plus de pouvoir établi, elle en avait encore un très-réel sur l'opinion de son auguste

fils. Il se faisait un devoir de lui être agréable, et lui refusait peu de choses en ce qui concernait les faveurs de cour. Quant au gouvernement, il écoutait ses conseils; mais il se réservait d'en être le juge, et ne faisait que ce qu'il lui convenait de faire, sans jamais en rendre raison.

Le curé fut prévenu dès le lendemain, et, au jour désigné, il nous reçut avec sa bonté et sa modestie ordinaires. Alberoni se distingua. Nous ne le vîmes qu'après la collation; au moment du fruit, il vint recevoir les compliments de Son Altesse et réchauffer ses espérances d'avenir. Madame Royale, instruite par moi, le fit causer. Elle se plut à l'interroger et à l'entendre. Il avait infiniment d'esprit, du plus fin et du plus bouffon; en sondant son regard, on y trouvait une profondeur inattendue, que cette folle enveloppe cachait au vulgaire.

A l'âge que j'avais alors, je n'en vis pas davantage, je le pris pour un Pasquin. Plus tard, lorsqu'il se fit connaître et qu'il parvint à une autre situation, je me rappelai les particularités de cette première entrevue.

Madame Royale prit plaisir à lui faire raconter sa vie

et ses projets. Il lui dit tout net qu'il était fils d'un jardinier de Parme, et qu'il avait désiré monter très-haut, dès l'âge le plus tendre

— J'ai pris le petit collet pour aborder où mon sarrau de toile ne m'aurait pas introduit, madame. Mon père et ma mère me traitaient de fou ; mais, si je n'étais l'abbé Alberoni ; si, au lieu de greffer des poires, je n'avais su inventer des sauces, je ne serais pas aujourd'hui aux pieds de Votre Altesse royale, à la remercier de ses bontés, à lui en demander la continuation et la suite. Voilà ce que c'est que l'habileté.

— Vous avez raison, l'abbé, tout cela est juste ; mais je voudrais savoir, pour vous bien servir, ce que vous comptez être un jour.

— Hélas! madame, premier ministre, rien que premier ministre, répliqua-t-il d'un air humble et soumis.

— De mon fils?

— Oh! non, madame, d'un plus grand potentat. Soit l'Empereur, soit le roi de France, ou le roi d'Espagne, je ne sais pas.

— Ah! vous n'avez pas encore choisi ; je comprends. Mais ne trouvez-vous pas le saut bien grand, de votre

canonicat à une semblable position? N'y a-t-il point des échelons pour y arriver? et quel est celui que vous désirez choisir en ce moment?

— Ah! madame, le plus difficile, car c'est le premier.

— Ne peut-on vous aider? Voyons, je vous promets de parler au duc.

— Au duc de Parme? demanda-t-il vivement.

— Ah! il s'agit du duc de Parme?... Je serai peut-être moins puissante. Pourtant, je tâcherai.

La princesse riait fort en lui parlant, et le fin compère comprit qu'il pouvait oser.

— Le canonicat de Son Excellence est un bon petit poste, madame; on y gagne sa vie à ne rien faire, que dire quelques prières bien douces et bien faciles; on y chante vêpres, seul avec son clerc; on y dit la messe devant trois vieilles femmes et leurs chiens de Bologne, et l'on s'en va tout doucement au paradis, escorté des regrets de ses voisins, à qui l'on donne un joli repas chaque semaine, sans se gêner. C'est un bénéfice enviable de toutes les façons, excepté...

— Excepté pour les premiers ministres en herbe, je le comprends. Ensuite?

— Ensuite, madame, puisque Votre Altesse daigne comprendre si vite, elle comprendra bien aussi que je voudrais sortir de là.

— Parfaitement.

— J'ai deux ambitions, madame : celle d'être premier ministre, qui ne peut pas me manquer, et celle de me promener dans les rues de Parme dans le carrosse de monseigneur l'évêque : c'est par celle-ci qu'il faudrait commencer.

— Voulez-vous que je demande à monseigneur de Parme de vous promener en carrosse dans la ville de Parme à ses côtés? Je ne vous promets pas de l'obtenir; car il faut une raison à cette promenade.

— Aussi je la trouverai, si madame a l'extrême bonté de m'écouter jusqu'au bout. Il vaque un office de chapelain dans sa maison; si je puis avoir cette place, le premier échelon est franchi, et je tiens mon rôle de premier ministre.

— Si j'étais la duchesse de Parme, je vous la donnerais; la duchesse de Savoie ne peut que vous promettre de la demander dès demain. Ainsi fait-elle. J'espère que monseigneur de Parme ne me refusera pas,

il a de l'esprit, il aimera un homme d'esprit, se présentant comme vous, j'en suis sûre. L'abbé, vous serez chapelain.

— Que Dieu vous entende et vous bénisse, madame la duchesse ! Vous aurez commencé une belle fortune, et vous n'aurez pas à vous en repentir.

Il accompagnait ces paroles de mille grimaces et de mille singeries, dont la compagnie se pâmait, Son Altesse plus que personne. Elle en raffola sur-le-champ, elle lui fit répéter ses folies, et rit aux larmes de la composition de sa maison et de son gouvernement quand il serait premier ministre. S'est-il souvenu de cette journée lorsqu'il l'est devenu tout de bon ? J'ai souvent eu envie de le lui demander.

Madame Royale fit écrire à l'évêque de Parme ; il donna la place de chapelain à Alberoni et commença en effet son élévation.

Avant de partir, celui-ci vint saluer madame la duchesse, ma belle-mère et moi. Il nous envoya de Parme d'excellentes conserves, et cela jusqu'au jour où il quitta l'Italie. Je me suis toujours étonnée qu'il ait pu arriver à la grandeur, étant si reconnaissant. D'ordi-

naire, la première condition, c'est d'être ingrat envers ceux qui vous ont servi.

III

J'ai maintenant, il me semble, bien parlé des affaires des autres. Il est temps de retourner aux miennes et de vous tenir au courant. J'ai vu tout ce que je viens de raconter. J'ai vu beaucoup d'autres choses ; mais, quant à ce que j'ai éprouvé, quant aux secrets de mon cœur, il m'est doux de les rappeler ; il m'est doux de les tracer sur ce papier, confident innocent et fidèle, qui ne gronde pas, qui ne me fait aucun reproche, qui accueille tout de la même façon, et qui ne me trahira pas, de mon vivant, du moins. S'il me trahit après ma mort, je ne serai pas là pour le savoir, et je me soucie assez peu de la postérité : je n'y crois point.

D'ailleurs, ces pages tomberont peut-être entre les mains d'un bon cœur, d'un charmant esprit qui saura deviner pourquoi je les ai tracées, qui appréciera les sentiments et les idées de la pauvre créature dont les

fautes n'ont jamais fait de mal qu'à elle-même. Cette idée m'est douce ; je voudrais connaître cet ami futur que le ciel me destine, je le bénis d'avance et je lui dis : Merci à vous qui apprendrez aux autres à me mieux connaître ; à vous qui direz aux siècles futurs que *la dame de volupté* ne fut ni ambitieuse ni avide de richesses ; elle fut tendre, elle fut malheureuse, souvent, bien qu'on en ait pu penser, et, si Dieu eût donné au comte de Verrue le même cœur qu'à elle, ils eussent offert un modèle et un exemple aux époux de ce monde ; je l'ai déjà répété, et je pourrai bien le répéter encore.

Je n'ai pas besoin de dire qu'après le séjour à la campagne, notre bonheur fut très-grand et très-complet. Madame de Verrue ferma les yeux, elle feignit de ne s'apercevoir de rien et n'entra plus ni chez son fils ni chez moi sans nous avoir fait prévenir.

L'abbé de la Scaglia était absent pour quelque mission : madame Royale lui en donnait souvent ; elle le tenait en grande estime, et le chargeait de beaucoup de secrets. Nous étions calmes et tranquilles, mon mari et moi ; nous tâchions de ne point montrer notre ten-

dresse et d'être ensemble devant les autres comme auparavant. C'était le plus difficile.

Ma belle-mère voyait moins son fils ; elle affectait une froideur sévère, espérant le ramener ainsi et le conduire à l'amende honorable. Il commençait à trembler, en effet, loin de moi; mais, dès que je paraissais, dès que mon regard rencontrait le sien, il reprenait du courage et de l'espoir. Nous allions partout ensemble; nous retournions souvent à notre chère villa et à la chambre en point de Hongrie. Nous nous rappelions sans cesse ces premiers moments de bonheur, et nous en croyions la durée éternelle. Un événement très-naturel, qui d'ordinaire comble de joie les familles, et qui pour nous était la révélation publique de notre union renouvelée ou plutôt formée, vint redoubler nos embarras.

Il fallait l'avouer à madame de Verrue. Nous n'avions point dérobé ce pauvre petit; c'était l'enfant de notre amour; nous étions heureux de l'avoir; encore fallait-il qu'il fût reçu par son aïeule comme une bénédiction du bon Dieu qu'il était pour nous tous, et je ne savais trop si elle y consentirait.

Nous le cachâmes tant que cela fut possible. Une fille

coupable d'une faute ne prend pas des précautions plus minutieuses. Ma souffrance me trahit. Madame de Verrue devina tout à ma pâleur, à mes incommodités continuelles. Chaque fois qu'elle me regardait, je rougissais. Mon mari rougissait davantage encore; il détournait la tête et levait le siége. Il craignait les explications. Je ne tardais pas à le suivre, j'en avais aussi grand'peur que lui.

Un jour, comme j'étais déjà détalée, madame de Verrue me rappela. Je n'osai pas aller plus loin; je sentis qu'il fallait revenir et que le moment de la révélation arrivait. Ma belle-mère me rappela encore; je retournai vers elle. Son regard me toisa avec un éclair de haine, et sans préambule elle me dit :

— Vous êtes grosse, madame ?

Je ne répondis point, tant la déclaration à brûle-pourpoint me semblait brusque.

— Quand donc le comptez-vous avouer? quand donc comptez-vous en faire part à Leurs Altesses ? Est-ce que vous prétendez vous cacher, par hasard?...

— Madame...

— Tout ceci est très-ridicule, je vous en avertis. Après

vous être comportée avec mon fils d'une façon inqualifiable pour votre âge; après avoir mené une existence qu'une effrontée désavouerait certainement, ne voulez-vous point faire la prude et dissimuler ce qui s'en est suivi? Voilà une belle modestie, vraiment! Comme si vous ne deviez pas être fière de donner un héritier à la maison de Verrue! A quoi seriez-vous bonne sans cela?

Je me regimbai, lorsque je m'entendis injurier ainsi.

— Ne suis-je pas mariée, madame, s'il vous plaît? En quoi ai-je manqué à la modestie? En quoi ai-je montré des façons d'effrontée? Si je donne un héritier à la maison de Verrue, il me semble que je suis de la maison d'Albert, et que...

— La maison d'Albert! s'écria-t-elle, enchantée d'avoir trouvé un sujet véritable de m'humilier. Vraiment, la maison d'Albert? Ah! vous croyez que cela se ressemble? Qu'est-ce donc que la maison d'Albert? D'ailleurs, est-ce une maison, et, dans pareille classe, donne-t-on ce nom aux familles? Votre grand-père était un fauconnier, ma belle demoiselle de Luynes; votre aïeul était moins encore, apprenez-le, si vous

l'ignorez, et chacun sait ce qui a fait de ce fauconnier un duc, n'en pouvant faire un gentilhomme.

— Alors, madame, repris-je, toute pâle de colère, pourquoi la petite-fille de ce fauconnier a-t-elle été arrachée à son pays, à cet hôtel de Luynes où l'on vit si heureux, à cette famille que tant de respects entourent, pour venir souffrir auprès de vous? Pourquoi l'héritier de la maison de Verrue est-il devenu mon mari? Ce n'est pas ma dot qui vous a tentée, je n'en ai point reçu. Ce n'est ni ma beauté, ni le charme de mon esprit : à treize ans, on n'a ni l'un ni l'autre. D'ailleurs, vous ne me connaissiez pas. Qui donc vous a pu conduire à une alliance avec ce duc de Luynes, qui n'est pas gentilhomme et que vous méprisez tant?

L'étonnement tua, chez madame de Verrue, la colère. Dans le premier moment, elle me laissa dire, parce qu'elle ne comprenait point mon audace. Soumise jusqu'ici, je me relevais pour la première fois. J'étais la mère de l'aîné de sa maison en ce moment; j'étais la femme du comte de Verrue, et non une étrangère que l'on peut impunément offenser. Elle pressentit un adversaire qu'elle aurait de la peine à vaincre, et dès lors

ma perte fut jurée, je n'en doute pas. Cependant, elle voulut combattre et ne pas me quitter sans avoir épuisé tout son fiel.

— Si je vous avais connue, madame, si j'avais prévu ce que la fille de treize ans deviendrait plus tard, vous ne seriez point ici, je vous le jure. Mais je crus cet abbé de Léon; confiante en son amitié, désirant surtout assurer le bonheur d'un fils que j'aime par-dessus tout, j'ai consenti à vous recevoir ici, en mendiante, vous venez de le dire, à vous tout donner, n'exigeant en échange que votre jeunesse, votre vertu, votre beauté pour l'héritier d'une des plus vieilles maisons de l'Italie, me disant, pour excuser la mésalliance, que le comte de Verrue était bien assez grand seigneur pour faire une grande dame sans le secours de sa noblesse à elle, et qu'il était plus noble de tout offrir sans rien recevoir. Puisque vous le demandez, voilà pourquoi je vous ai prise, madame, et pourquoi vous m'insultez aujourd'hui, en reconnaissance de mes bontés.

J'étais retombé sur mon siège, suffoqué par la rage, par l'impuissance, par toutes les passions contenues et dans l'impossibilité d'éclater.

Elle eût continué ainsi deux heures, que je n'aurais pas répondu davantage; j'étouffais, je me sentis mourir. Elle n'eut aucune pitié de moi; se levant, au contraire, et enchantée de m'avoir réduite au silence, elle me fit une révérence ironique en me disant :

— Je vais vous envoyer vos femmes pour délacer votre corps de jupe, madame, et je vous engage à n'en plus porter. Cela devient inutile, je sais tout.

Marion et Babette, qu'elle fit mander en me quittant, accoururent, poussant des cris et des exclamations sans fin. Marion alla chercher M. de Verrue dès que je fus reconduite à mon appartement, en lui annonçant que la méchante douairière nous allait tuer, mon enfant et moi, s'il n'y voulait mettre ordre.

M. de Verrue se lamenta fort; mais il n'était point homme à mettre ordre à rien en face de sa mère. Il se trouva très-empêché entre nous deux. Je lui déclarai que je ne resterais pas une heure de plus en son palais, après le traitement que j'avais reçu; que j'allais écrire à ma famille, et prier mon père de me venir chercher.

— J'attendrai son arrivée en quelque couvent, ajoutai-je; il serait peu séant que j'habitasse cette maison

où madame votre mère m'a reçue par charité. Les filles de duc et pair de France n'endurent point de pareils traitements.

— Et moi ! et moi ! que deviendrai-je ? répétait-il en pleurant ; et mon fils?

— Vous, monsieur, vous aurez madame votre mère pour vous consoler. Quant à votre fils, soyez tranquille, je vous le renverrai dès que j'aurai pu m'en débarrasser.

Ma furie était semblable à la malédiction de l'Écriture, elle allait jusqu'à la troisième génération. M. de Verrue se jeta à mes genoux, il me supplia, il me demanda pardon, il pleura, il baisa mes mains, il parvint à toucher mon cœur qui l'aimait; je le baisai à mon tour, je mêlai mes larmes aux siennes, je lui pardonnai, je pardonnai à son fils ; mais, à l'endroit de la douairière, rien ne pouvait m'apaiser.

Il fallait lui signifier sur-le-champ qu'elle eût à chercher un autre logis, qu'elle nous laissât libres *chez nous* en ne nous embarrassant pas davantage de sa présence et de sa domination.

Mon mari serait plutôt mort que de faire une sem-

blable levée d'armes; il se remit à pleurer de plus belle et à me supplier sur tous les tons. Je ne me laissai point attendrir, et, tout en l'embrassant, je lui répétais:

— J'en suis aussi désolée que vous, ce n'est pas ma faute; il faut choisir entre nous deux; si elle reste, je sortirai.

Après cette scène, je m'endormis, fatiguée que j'étais. M. de Verrue ne se vit pas d'autre refuge que notre bon abbé Petit; il n'espéra qu'en lui seul, et, dès que j'eus fermé les yeux, il courut chez lui, trouvant cette manière plus courte et plus sûre que de l'envoyer chercher. Le curé écouta tout, il se doutait de cette situation. Il connaissait depuis longtemps madame de Verrue; il m'avait devinée, il prévoyait cette zizanie et s'était préparé à la combattre.

— La personne à employer dans tout ceci, c'est madame Royale, dit-il. Elle seule aura le pouvoir et la volonté de dominer madame votre mère. Elle seule entrera dans les sentiments de madame votre femme, sa compatriote et la fille d'une maison qu'elle a toujours honorée de ses préférences. Allez près de la princesse, monsieur, ou, si vous ne vous en sentez pas le cou-

rage, j'irai pour vous, je vous l'offre de grand cœur.

Mon mari accepta avec reconnaissance, avec bonneur ; il remit tous ses pouvoirs à l'excellent prêtre, qui, en le quittant, s'en alla droit au palais, avec sa simplicité habituelle, avec ses modestes habits et son placide visage, bien plus connu des malheureux que des riches. Aussitôt qu'elle sut qu'il était là, madame Royale donna ordre de l'introduire, elle qui refusait souvent les dames et les seigneurs les plus brillants.

M. Petit s'exprima, comme toujours, en fort bons termes. Il raconta à Son Altesse la révolution intestine arrivée chez nous, il lui exposa la position que me faisait madame de Verrue, et la supplia d'apaiser la tempête qui, sans elle, menaçait de tout bouleverser.

La duchesse connaissait ma belle-mère. Elle ne s'étonna point ; elle promit à l'abbé Petit de s'intéresser à sa demande, et, comme elle me supposait la plus facile à séduire, elle voulut commencer par moi.

Sans s'inquiéter des façons ni de l'étiquette, dont elle faisait bon marché depuis la fin de la régence, elle prit son écuyer, une demoiselle suivante, et vint chez moi tout de suite, en carrosse de ville.

Je ne l'attendais pas, on le pense bien, je dormais encore.

Elle ne souffrit pas qu'on m'éveillât; et voulut, au contraire, m'éveiller elle-même. Jamais surprise n'égala la mienne, lorsque je la vis auprès de mon lit; j'en perdis la parole.

— C'est bien moi, dit-elle en riant; ne soyez point si étonnée. Nous allons causer un peu ensemble, si vous voulez m'entendre, ou plutôt si vous le pouvez; on dit que vous êtes malade; cela ne sera rien, je l'espère.

Elle ne souffrit point que je me levasse, et s'installa auprès de mon lit. Avec son charmant esprit et toute sa bonté, elle me fit raconter ma situation, mes douleurs, mes colères, mes résolutions de quitter la maison de mon mari, si ma belle-mère persistait à y demeurer avec nous. Il ne me fallait point être priée pour jeter tout mon feu.

—Vous connaissez ma mère, vous, madame, m'écriai-je; vous connaissez le duc de Luynes, et vous savez si leur fille est venue en ce pays comme une mendiante!

La princesse m'écouta avec patience, sans m'inter-

rompre. C'était le seul moyen d'obtenir sur moi quelque empire.

Lorsque j'eus terminé, elle reprit mon discours d'un bout à l'autre, et jeta bas mes raisons une à une. Elle me représenta mes torts, tout en ne cherchant point à excuser ceux de la comtesse; elle me parla de mon mari, de mon enfant, de ma renommée, de tout ce qui pouvait m'émouvoir.

J'y fus d'abord insensible; mais, comme elle insistait avec une véritable tendresse, je m'y laissai prendre, et m'attendris. Elle en profita pour m'arracher la promesse que je ne partirais point et que je ferais avec madame de Verrue comme s'il n'était rien advenu.

Je ne sais ce que madame Royale dit à madame de Verrue, mais elle la calma tout à fait. Depuis lors, nous n'avons plus eu aucune discussion; elle m'en a bien plus détestée pour cela, et elle s'est bornée à se venger sourdement.

Elle agit avec une finesse et une adresse si supérieures en me cajolant et en cajolant son fils, qu'elle reprit en fort peu de temps tout son empire. Elle le retint *sous sa loi,* ainsi que disent les poëtes; d'abord,

en flattant le sentiment qu'il me portait; ensuite en l'inquiétant sur celui que je lui portais moi-même.

Il fut donc successivement, et suivant la volonté de sa mère, tendre, empressé, confiant et jaloux. Il fut mon amant d'abord, mon mari ensuite, mon ami jamais. Elle tua dans son cœur cet attachement qui survit à tout, en lui inspirant peu à peu des craintes sur mon caractère, en me peignant, — et cela avec des nuances et des précautions infinies, — en me peignant, dis-je, comme une étourdie, une folle, une visionnaire d'amour-propre, enragée de domination, n'aspirant qu'à l'humilier, à l'amoindrir, à faire tout ployer sous ma volonté.

Il en résulta qu'après les premiers moments passés, il n'eut plus d'amour, il n'eut plus rien du tout. Je lui devins, non pas odieuse, ce serait trop dire, cela aurait dépassé, sans l'atteindre, le but de la douairière, mais complétement indifférente. Il ne vit en moi qu'une femme portant son nom, tenant sa place à table et près des princes, assez belle et assez spirituelle pour ne pas blesser sa vanité de mari, mais incapable de rien autre chose, et un vé-

ritable zéro pour la fortune et la gloire de sa maison.

Mes belles espérances s'envolèrent une à une; car, moi, je l'aimais toujours, mais je l'aurais aimé bien davantage encore s'il l'eût voulu, car il fût demeuré le seul amour de ma vie, en dépit des apparences, en dépit de mes fautes et de mes erreurs. Il aurait fallu rester forte; hélas! je ne l'étais point.

Voilà ce que madame de Verrue a fait de nous deux, et les voies qu'elle a préparées à la séduction qui marchait vers moi. Ah! les belles-mères, Dieu vous en garde!

III

On le voit, M. de Verrue fut bien vite rentré sous la férule de madame sa mère. Malheureusement, mon enfant ne vint pas à terme. J'accouchai dans de grandes douleurs à cinq mois, sans imprudence, sans provocation, simplement, dit le médecin, parce que je n'eus pas la force de le porter davantage.

Ce fut un grand malheur, je le répète; si j'avais pu

avoir un fils, ma belle-mère eût perdu tout son pouvoir sur mon mari, j'étais puissante. Sans lui, je fus vaincue, l'habitude de l'esclavage l'emporta.

Je cherchais à m'en consoler par les distractions. Je hantais fort les bals et les fêtes; j'allais à tous les cercles, et je fis constamment la cour à Leurs Altesses pour fuir ma maison, où je ne trouvais que des ennuis. M. de Savoie commençait à me regarder de plus près encore. Il vint même deux ou trois fois me surprendre à la campagne, lorsque, par hasard, je m'y retirais pour prendre un peu de repos.

On en parla sourdement ; mais le soin que je mis à n'y point répondre fit tomber ces rumeurs dès l'abord.

Un jour que j'étais assise dans un salon où passait fort peu monde, je me jouais avec un petit singe qu'on avait donné à madame Royale et qui était le plus joli du monde ; j'entendis auprès de moi le bruit que faisait le prince de Carignan, lorsqu'il désirait qu'on le regardât.

Je me retournai aussitôt ; il me fit signe de venir m'asseoir sur un canapé dans une manière de niche, avec des glaces, et, là, notre conversation muette commença.

Il s'agissait de son auguste cousin, et il voulait m'entretenir de l'amour qu'on lui supposait pour moi, et, comme je m'écriai que cela n'était point vrai, il tapa du pied avec impatience. Il me répéta que cela était très-sûr et qu'il le savait bien.

— Non, monsieur, répétai-je à mon tour.

— Son Altesse vous aime, écrivit-il très-vite, je le sais; mais, si vous êtes sage, vous ne l'écouterez point, et vous lui montrerez que vous n'entendez point manquer à votre mari. Il faut, madame, rester dans l'ordre; sans quoi, on est toujours malheureux. C'est un homme voué aux réflexions forcées qui vous donne ce conseil. Suivez-le.

— Monsieur, soyez tranquille, répondis-je; je veux rester fidèle à M. de Verrue, non-seulement par devoir, mais encore par amitié.

— Alors tout est bien, et je suis tranquille, en effet.

— D'ailleurs, M. le duc de Savoie a une épouse aussi jeune et plus belle que moi; il doit l'aimer sans doute, et il l'aime; pourquoi aurai-je la hardiesse de croire qu'il puisse tourner les yeux de mon côté?

Le muet secoua la tête et traça dans son langage ex-

traordinaire et figuré deux ou trois lignes où il disait que les plus beaux fruits d'un arbre semblaient toujours être ceux que l'on ne pouvait pas atteindre.

Cet illustre muet me portait un intérêt véritable; plus tard, il me rappela ces avertissements; je me les rappelais bien sans lui; ils ne pouvaient plus servir à rien, hélas!

Victor-Amédée ne me dit pas un seul mot que je ne pusse entendre. Mais il prit l'habitude de partager mon jeu et de s'asseoir auprès de moi, de me faire demander de mes nouvelles par ses gentilshommes, lorsque je manquais un jour à me trouver au cercle de Leurs Altesses. Cela n'était guère marqué que pour moi et les courtisans au nez fin; les autres y pouvaient voir un attrait d'esprit ou une envie d'être agréable à madame sa femme, qui me voulait traiter en amie et en compatriote. Je ne m'y trompais point, je m'écartai peu à peu.

Le prince me demanda tout haut à madame de Verrue, qui ne manqua pas la belle occasion de noter mes caprices, mon humeur désagréable, et la peine qu'elle avait à vivre avec moi

Madame Royale n'était pas présente; sans quoi, elle n'eût pas osé parler ainsi devant elle, qui savait le fond des choses. Le duc n'essaya pas de me défendre; il avait trop de finesse déjà.

Le lendemain commençait la semaine sainte, époque à laquelle tout le monde s'enferme en des couvents, ou fait la retraite chez soi en passant la moitié de son temps dans les églises. Les offices et les vêpres durent fort tard. Chacun a une lanterne ou une chandelle allumée pour lire ses prières; mais, au moment de sortir, on les éteint toutes en même temps : il en résulte une obscurité et une infection incroyables.

De bonnes âmes restent à prier dans ces ténèbres, ou bien des âmes tendres en profitent pour se réunir et se faire, au pied des autels, des serments clandestins qui n'en sont pas mieux gardés pour cela. Le jeudi saint surtout, les chants se prolongent infiniment, et, là, on veille toute la nuit près du saint tombeau.

J'étais triste et je voulus aller prier à mon tour, accompagnée seulement de mes gens et de Marion, qui, pour ce jour-là, devint tout à fait demoiselle suivante, car je n'emmenai qu'elle. Nous allâmes dans une

chapelle appartenant à la maison de Verrue, où il n'y avait personue, à ce que nous croyions, du moins. Le confessionnal de ma belle-mère s'y trouvait; il était placé dans la partie la plus obscure. Elle ne supportait pas qu'on la vît agenouillée, même devant le représentant de Dieu.

J'allai me placer dans le fond et je me mis à prier, Marion un peu éloignée de moi. J'étais tout à côté du confessionnal, enfoncée dans mes patenôtres. J'entendis quelqu'un venir, mais je n'y pris pas garde, et, sans retourner la tête, j'aperçus une robe noire semblable à celle d'un pèlerin ou d'un moine qui passait fort vite.

Il y en avait tant aux églises ce jour-là, que cela n'avait rien d'extraordinaire. Au bout d'un instant, une voix sembla sortir du confessionnal qui me fit peur, et j'allais crier, lorsque cette voix me dit :

— Ne craignez rien et écoutez-moi. Il s'agit de vos intérêts.

Je me retournai pour tâcher de voir qui me parlait ainsi ; mais tout était si sombre, que je ne distinguai rien. C'était effrayant.

— Vous êtes malheureuse, reprit-on ; vous avez une méchante belle-mère.

Je ne répondis rien, je pensai que c'était là son confessionnal et qu'elle y pourrait bien être cachée, elle ou quelqu'un chargé de m'épier de sa part.

—Vous vous défiez de moi, vous avez tort : je suis un ami. Si vous le voulez, le bonheur peut vous être rendu.

J'ouvris l'oreille un peu plus grande, mais je ne répondis toujours pas.

— Vous pouvez vous débarrasser de ce Verrue et trouver un meilleur sort, ajouta la voix mystérieuse.

— Oui-da! répliquai-je en colère et plus vivement que je n'aurais dû, je ne veux point me débarrasser de mon mari.

— Quoi! vous l'aimez?

— Je l'aime, certainement, je l'aime ; et qui est-ce qui en doute?

— Ainsi, vous ne permettriez pas qu'on vous aimât?

— Je donne toute permission de prendre de l'amour, à condition que je ne le devrai point rendre.

— Comment! si un galant, riche, puissant, jeune, amoureux, venait vers vous, vous le repousseriez?

— Je ne sais qui vous êtes ni pourquoi j'ai la faiblesse de vous répondre. Je devrais vous faire prendre par mes gens et mettre hors de cette chapelle, qui appartient à mon mari, et où vous n'avez pas le droit d'entrer.

— Soyez cruelle jusqu'au bout; faites-le, et vous vous en repentirez après.

Cette assurance me donna à penser que cet inconnu pouvait bien être M. de Savoie lui-même, qui me voulait sonder, et qu'en le faisant mettre dehors, j'allais amener un événement qui me conduirait ensuite plus loin que je ne voudrais, et qu'il ne faudrait pour la fortune de ma maison. Je me décidai donc à lever le siége sans rien ajouter davantage.

L'homme du confessionnal s'en aperçut et s'empressa d'ajouter :

— De grâce! restez encore, je n'ai pas tout dit.

— J'en ai assez, j'en ai trop entendu.

— Non, un instant, je vous en supplie! ne me laissez pas ainsi

— Je ne parle pas à des inconnus, à des malfaiteurs, peut-être.

— Ah! madame, vous ferez mourir les gens! mais nous nous retrouverons, malgré vous, et alors...

Je n'en voulus pas écouter davantage; j'appelai Marion, je fis avertir ma livrée et je sortis.

Mon écuyer voulut aller tourner la clef et fermer la chapelle; c'était un bon moyen de vengeance, sans doute, mais ma gloire en pouvait souffrir; on me pouvait accuser de l'avoir caché là et d'en être la complice. Je fis signe de laisser la grille ouverte, en ajoutant qu'un pèlerin m'avait demandé la permission de prier le saint patron de Verrue, et que, d'ailleurs, le comte ou sa mère pouvait arriver également.

Je rentrai chez moi fort intriguée, l'esprit occupé, et me demandant quel était cet étranger et dans quel but il m'aurait interrogée, si ce n'était de la part de Son Altesse.

— Un autre n'oserait point, ajoutai-je. Il faut être tout-puissant pour s'attaquer à moi, qui ne cherche personne, et s'y attaquer de cette manière.

Je me trompais cependant, j'étais moins inattaquable que je ne le pensais. J'en eus bientôt la preuve.

La semaine sainte tombait, cette année-là, à la fin d'avril; le printemps, à cette époque de l'année, est, en Italie, dans toute sa beauté. Ce ne sont que fleurs de toute sorte, avec cette jeune verdure si fraîche qui apporte de bonnes senteurs et de douces pensées.

La veille de Pâques, j'étais restée presque toute la soirée à l'église, au milieu des chants, de l'encens, des prières ferventes. J'étais dolente et fatiguée. Je soupai seule chez moi, et, comme un clair de lune charmant faisait rire devant mes yeux les roses du parterre où M. de Verrue avait commencé de me trouver belle, je me laissai tenter, et m'y allai promener par les allées.

Je m'y promenai tant et si bien, que le jour arriva, ce jour de résurrection, salué dès l'aube par les cloches, par le canon, par les acclamations de la foule, déjà répandue dans toutes les rues.

Le peuple va se décarêmer dans les cabarets et chez les petits marchands qui bordent les maisons. Rien n'est plus gai que ce coup d'œil. Beaucoup de dames et de seigneurs en jouissent, inconnus, cachés sous des mantes et de grands feutres espagnols. C'est

une des récréations du bel air L'envie m'en prit. J'appelai Marion, qui n'avait guère plus dormi que moi, et qui était en compagnie du petit Michon, lequel accourait pour me souhaiter le premier les bonnes fêtes.

Je me fis habiller ainsi qu'il convenait pour cette escapade. Je pris, pour toute escorte, ma suivante et mon abbé poupin, et je me lançai parmi la canaille, enchantée de n'être pas reconnue et de pouvoir m'amuser, en vraie petite fille, de tout ce que j'allais voir.

Michon riait et sautait. On le connaissait partout, sa bonne figure réjouie prêtait à rire dès qu'elle paraissait. Je lui donnai quelque monnaie qu'il dépensa en saucissons et en lard salé de toutes les espèces. Je m'arrêtai avec lui auprès d'une boutique de pâtisseries, où il s'en trouvait d'excellentes, et j'en allais manger une, lorsque je vis un bras s'avancer de mon côté pour écarter une manière de bélitre qui me gênait en passant. Je me retournai pour remercier mon libérateur, et, sous les grands bords d'un feutre noir, je vis briller les yeux du prince de Hesse, un de mes plus fidèles et de mes plus assidus courtisans. Il me

demanda de rester avec moi pour me préserver; je ne le refusai point, et nous nous mîmes à marcher près l'un de l'autre, ayant Michon et ma suivante derrière nous.

Il commença à parler de lui d'abord, selon la coutume de tous les hommes, et de moi ensuite, et puis de tous les deux, c'est-à-dire qu'il me voulut faire entendre qu'il se mourait d'amour pour moi, qu'il n'avait jamais trouvé l'occasion de me l'apprendre, et qu'il prenait celle-ci aux cheveux dans la crainte de la laisser échapper et quelque singulier que je pusse trouver ce parti-là.

C'était un moment hors de saison, me semblait-il, à moi, Française, que la semaine sainte, pour me vouloir faire pécher; et cependant, en Italie, c'est un des plus opportuns, à cause de la facilité de se rencontrer à l'église sous des habits qui déguisent les gens. Mais, semaine sainte ou carnaval, n'étant pas disposée à accueillir la demande, je la trouvai fort mauvaise, et je rudoyai ce pauvre Hesse de la bonne façon. C'était une excellente créature, il ne m'en voulut point, se contenta de soupirer et de me répondre :

— Le moment n'est peut-être pas venu; je repasserai plus tard.

Il n'en continua pas moins, pendant toute la promenade, à soupirer très-haut, si bien que je le quittai et que je rentrai beaucoup plus tôt que je n'eusse souhaité de le faire. Ma fatigue était extrême, je me jetai sur mon lit pour me reposer jusqu'à l'heure de la messe, où je devais assister en graude pompe à la cathédrale avec toute la cour.

Je ne dormis pas. Ces deux hommes et leur parole dorée ne me sortaient pas de la mémoire. Peut-être ne faisaient-ils qu'un ; peut-être le prince était-il, en effet, le mystérieux inconnu de la chapelle. Pourtant, si c'était lui, quelle apparence qu'il ne m'en eût pas parlé? Et si ce n'était pas lui, qui ce pouvait-il être? Je répondis mal à ces questions. Il faut bien l'avouer, je fus plus longtemps à ma toilette, je la soignai davantage. Je voulus être charmante et je me trouvai plus belle que je n'avais cru l'être jusque-là. Mon mari m'avait si vite délaissée, que j'en prenais défiance de moi-même.

Je partis avec lui et ma belle-mère. Nous nous ren-

dîmes au palais. Nous avions l'honneur de suivre leurs Altesses et nous devions les attendre selon leur bon plaisir.

Je ne paraissais plus à la cour, depuis plusieurs semaines. Lorsque M. de Savoie m'aperçut, je vis très-bien une expression de joie sur son visage; je détournai le mien, car je rougissais.

Les cérémonies eurent lieu comme à l'accoutumée. Les princes avaient communié la veille, et presque tous les courtisans aussi. En ce pays, on communie plus facilement que chez nous; on ne se fait pas un scrupule de l'amour. Presque toutes les dames ont un galant pour le moins; les plus sévères s'en tiennent là, mais les autres ne s'en gênent guère, et on ne pense pas faire mal. Si les prêtres refusaient l'absolution de ce péché-là, les églises seraient vides.

On alla ensuite chez madame la duchesse, où était servie une magnifique collation, les dames à table. On n'est pas exigeant pour les rangs comme ici, et, heureusement, il n'y a point là de ducs et pairs qui fassent de la tyrannie comme les nôtres.

Victor-Amédée ne s'assit point; il fit le tour de la

table, parlant à chaque dame. Quand ce fut à moi, il me demanda, avec une voix très-émue, si ma santé était meilleure et si je pourrais prendre ma part des fêtes qu'il comptait donner, et cela bientôt, entre-ci et la Pentecôte. Il ajouta que, d'ailleurs, il les remettrait si je n'étais pas assez bien, ne voulant absolument pas que j'y manquasse et qu'elles perdissent leur plus bel ornement.

Le duc, fort sur son épargne, n'avait pas coutume de prodiguer les fêtes ; il ne pouvait me dire plus clairement qu'il me les destinait. J'en demeurai songeuse le reste de la collation, malgré ce que je fis pour avoir mon air habituel, et j'en enrageais, M. de Savoie me regardant sans cesse et semblant jouir de cette préoccupation. Elle n'était pas ce qu'il croyait. Je cherchais simplement le moyen de me débarrasser de lui sans porter dommage à notre état à la cour. Je le connaissais bien ; il avait de la rancune, comme tous les hommes de ce caractère-là.

Cette séance finit, à ma grande joie, par les vêpres, auxquelles il fallut aller. J'y réfléchis tout le temps, et, voyant ce bon M. Petit à l'autel, l'idée me vint de lui conter l'affaire, et cela incontinent. Je le fis donc

demander aussitôt après son office; je prétextai la fatigue pour ne pas aller au souper de Leurs Altesses, et je restai seule dans ma chambre, très-impatiente d'ouvrir mon cœur au digne abbé.

Il ne se fit pas attendre. Jamais aucune misère ne l'attendait, et, me trouvant pâle et triste, il m'en demanda promptement le sujet.

— Hélas! je suis tourmentée, mon bon père, et c'est là ce que j'ai voulu vous dire tout de suite.

— Parlez, madame; ayez confiance, Dieu vous entend.

Je lui contai l'histoire, depuis le premier jour où je l'avais devinée, y compris le confessionnal et le prince de Hesse.

Il m'écouta sans m'interrompre ; ensuite, il me loua de mon honnêteté, de mes craintes, d'être venue à lui sur-le-champ, sans laisser le temps au mal de gagner du terrain.

— Il n'y a qu'une chose à faire en ce moment, car le plus dangereux de tout ceci, c'est l'amour de Son Altesse; qu'elle sache qu'elle perd son temps, elle cherchera ailleurs Refusez les fêtes.

— Hélas ! je ne demande pas mieux ; mais comment les refuser?

— Il n'est pas besoin de subterfuge ; faites qu'il vous les offre de nouveau et dites non, hardiment.

— Et s'il s'en prend à moi, s'il s'en prend surtout à M. de Verrue, s'il ruine son crédit et son avenir?

— C'est difficile, je le sais ; si vous étiez plus âgée, il faudrait louvoyer peut-être ; mais une si jeune personne ne peut s'exposer au danger ; soyez droite et franche.

— Ai-je le droit de perdre mon mari, sans qu'il en sache le motif?

— Prenez garde, madame, de marchander avec le devoir; c'est un péché que d'en supposer M. de Verrue capable.

— Je n'y songe même pas ; mais, s'il était instruit, il trouverait peut-être un moyen que nous ignorons.

Le curé secoua la tête.

— Temporiser, c'est tout perdre, madame. Songez à la qualité du galant, songez à son pouvoir, songez à son mérite.

— J'aime mon mari, monsieur, répliquai-je simplement.

— C'est la meilleure raison, madame ; cependant l'absence ne nuit pas.

Nous causâmes longtemps, retournant la question de toutes les manières. La conclusion fut qu'il fallait ôter l'espoir au prince, et, si l'on me forçait d'assister à ces fêtes, tout avouer à ma belle-mère, ma meilleure défense, et ma meilleure barrière en ceci.

En conséquence, dès le lendemain, je pris un air grave et j'attendis M. de Savoie de pied ferme pour lui faire mon compliment de congé.

Il vint à moi dans un moment où je m'étais retirée près d'une fenêtre, et me demanda si j'étais remise de cette fatigue subite qui m'avait empêchée de reparaître la veille au souper.

— Non, monseigneur, au contraire, je suis plus fatiguée que jamais.

— Il faut vous guérir pour les fêtes qui commenceront bientôt, madame.

— Je serai plus malade en ce temps-là, monseigneur

— Qu'est-ce à dire, madame?

Je voyais dans ses yeux une ironie et une façon d'être certain de son fait qui me révoltaient.

Je lui répondis avec une hauteur suprême :

— Cela veut dire, monseigneur, que je n'aime pas les fêtes et que je ne compte pas y assister.

— Mais si on attend que votre santé vous le permette?

— Oui, monseigneur, même en ce cas-la, et surtout dans ce cas-là.

— C'est bien, madame, répliqua-t-il d'un ton piqué.

Je crus en avoir assez dit, et, sans attendre qu'il me congédiât, je fis une révérence des plus humbles, et je me retirai.

Cette énormité parlait plus haut que tout. Il resta encore un instant près de la fenêtre pour se remettre. Il était fort en colère; il revint près des dames, et fit l'agréable tout en enrageant. Il en eut assez pour ce jour-là; il ne me parla plus, et resta plusieurs semaines à bouder.

Je n'avais pas confié mon secret à mon confesseur en titre, le père d'Aubenton. Je n'avais que de la répulsion pour ce jésuite, et ses airs de cafard n'étaient pas faits pour me séduire et m'engager à me dévoiler à lui

Bien souvent il avait cherché à sonder tous les replis de mon âme. Mais il n'avait vu que ce que j'avais bien voulu laisser voir. Il avait eu des insinuations singulières. Il voulait voir ce dont j'étais capable et dans quel sens on pouvait me diriger. Je ne sais pas s'il travaillait au profit de l'influence de la Compagnie ou bien au profit des amours de l'abbé de la Scaglia. Quoi qu'il en soit, il m'initia à des intrigues de cour que je ne connaissais pas encore, en me supposant capable d'y être mêlée et me demandant si je n'y participais pas. Il me parla aussi des passions secrètes qui s'allumaient entre divers membres d'une même famille.

— Frère et sœur, cousin et cousine, oncle et nièce, n'en sont pas exempts quelquefois, me dit-il.

Voyant que je demeurais stupéfaite et indignée de ces révélations, il n'alla pas plus loin. Mais il avait appuyé sur ces deux mots *oncle* et *nièce.*

Il termina en me disant de tenir mon cœur contre toutes ces amours illicites.

Infamie!

Je sus plus tard qu'à l'issue de cette conversation, il eut un entretien avec l'abbé de la Scaglia.

Ils en eurent une plus significative à l'époque où je suis de mes Mémoires.

Le d'Aubenton avait, malgré mon silence et ma réserve, éventé les amours du duc de Savoie, et on conçoit de quelle importance était pour lui et la Compagnie la découverte d'un pareil secret.

Désormais, je pouvais devenir un instrument de la puissance des jésuites.

Aussi le père d'Aubenton s'était constitué l'auxiliaire de M. de Savoie, et il prêchait mon cœur d'un amour qui n'était pas tout à fait celui de Dieu.

L'abbé de la Scaglia, avec ses passions surannées, fut éconduit d'une belle façon. Le père confesseur prit un air indigné et lui fit honte de ses desseins. L'abbé comprit que le vent soufflait d'un autre côté, et il se promit bien de chercher à connaître à quelles influences étrangères obéissait le directeur de mes conférences, qu'il avait pourtant choisi lui-même, sur la foi du moine Luigi.

Puis, après avoir longtemps songé :

— Je perds le poison de l'âme, se dit-il; mais j'ai au moins d'autres poisons terribles. Ah! père d'Aubenton,

vous prétendez diriger au profit seul de votre puissance le cœur de la *contessina;* eh bien, avant que vous puissiez l'utiliser, je briserai, j'anéantirai l'instrument que vous espérez faire agir.

Je crois qu'à cette époque l'abbé de la Scaglia n'ignorait pas les secrètes aspirations de M. de Savoie. L'oncle de mon mari était un peu diplomate, et il avait vécu au milieu des intrigues. Il avait donc l'œil sûr et exercé.

Revenons maintenant à Victor-Amédée.

Un soir, madame de Pezzia, jouant avec lui fort familièrement, se mit à rire et lui demanda ce qu'étaient devenues ces fameuses fêtes qu'il annonçait depuis si longtemps, et si l'on n'aurait jamais la joie d'y assister?

— Ceci n'est pas ma faute, madame; la divinité à qui je les offre, les refuse.

— Monseigneur, elle les prendra bien lorsque vous les lui offrirez tout de bon. Ce sera le moyen de l'attendrir et de l'amener à vous écouter.

— Le croyez-vous, madame?

— En doutez-vous, monseigneur? Je vous supposais plus instruit en ce qui touche les dames. Elle refuse

pour se faire prier. Votre inhumaine n'est pas plus invincible que les autres.

Madame de Pezzia était une vieille femme de beaucoup d'esprit, en possession de son franc parler à la cour. Elle avait été fort galante et ne s'en cachait que tout juste ce qu'il fallait pour n'être point cynique. Elle racontait volontiers sa jeunesse et excusait celle des autres. Elle ne s'était point faite dévote de profession; seulement, elle priait Dieu, elle allait à l'église et disait que le Seigneur valait mieux que ses créatures et que cet amour-là était le seul qui n'eût point de lendemain pénible et d'abandon à déplorer. Le duc l'aimait et la mettait de ses parties.

J'entendis cette conversation en tremblant. Je me croyais délivrée, je ne l'étais point; j'allais recommencer les combats, et certainement ceux de l'intérieur s'ensuivraient. Je tâchai de ne pas m'en déconcerter. J'y réussis assez bien.

Quant à M. de Savoie, il ne me regarda point, il ne fit semblant de rien, et l'observateur le plus attentif n'aurait pu penser qu'il ne songeait qu'à moi seule.

Deux jours après, nous fûmes prévenus, comme

toute la cour, que Son Altesse allait donner des fêtes splendides et qu'il fallait s'apprêter à y paraître et à y faire honneur.

La situation devenait critique. J'eus de nouveau recours à mon abbé. Nous tînmes un long chapitre dans lequel il fut décidé que je n'irais pas à ces bals, que je prendrais ma santé pour prétexte, que je tiendrais bon envers et contre tous.

Madame de Verrue ne manqua pas de me demander, dès le lendemain, quel habit j'allais préparer.

— Aucun, madame, répondis-je.

— Comment, aucun? s'écria-t-elle. Vous voulez donc être autrement que les autres et faire honte à notre maison?

— Non, madame; mais je ne compte aller à aucun de ces bals.

— D'où vient cette fantaisie, madame, s'il vous plaît?

— Je suis malade depuis longtemps, les veilles me fatiguent et la chaleur des salles où l'on danse m'est fort nuisible.

— En vérité, je ne vous puis concevoir. Quoi! vous

vous donnez des façons de vous faire prier, et vous oubliez qu'une invitation de Son Altesse est un ordre! Je vous avertis que nous n'y consentirons point et qu'il vous faudra venir avec moi, sans tous ces grands airs de France, qui ne sont point de mise ici, entendez vous?

— Je vous demande pardon, madame, je n'irai point.

— Vous irez, vous dis-je!

— Je n'irai point, répétai-je avec tant de fermeté, qu'ils se regardèrent remplis d'étonnement.

Je ne les avais pas accoutumés à cette décision.

— Vous n'irez point et votre santé seule s'y oppose?

— Oui, madame.

— Vous n'avez pas d'autres raisons?

— Je n'en ai pas d'autres, et lors même que j'en aurais, je saurais les taire.

— Vous vous défiez de notre discrétion?

— Non, madame, mais de votre bonne volonté pour moi.

Nous nous attaquâmes ainsi de propos aigres-doux pendant un instant; mon mari ne disait mot, selon

son habitude. En pensait-il davantage? Je ne le crois pas; il s'était habitué à rester si bien neutre dans mes discussions avec sa mère, qu'il le devenait tout à fait.

L'heure appelait la douairière au palais. Elle me lança en partant un trait de Parthe.

— Souvenez-vous, madame, que vous viendrez au bal de Leurs Altesses, parce que vous le devez et que je le veux.

Je ne répondis pas. A quoi bon?

M. de Verrue regarda partir sa mère, ensuite il se tourna nonchalamment de mon côté et dit :

— Tout de bon, ma chère comtesse, vous ne voulez pas aller au bal de la cour? Pourquoi cela? Quelle fantaisie! qui vous en empêche?

— Je vous l'ai dit, monsieur, c'est ma santé.

— Vous êtes blanche et couleur de rose, madame; vous ne persuaderez à personne que vous êtes malade.

— Qu'importe qu'on ne le croie pas, si cela est?

— Pourtant, préparez votre toilette; ma mère saura bien vous y faire aller, dût-elle demander à Son Altesse des carabiniers de son régiment pour vous y conduire.

Et, tournant sur ses talons, selon une mode qu'avait donnée le prince de Hesse à tous les jeunes seigneurs du temps, il me laissa seule.

Je persistai à ne m'occuper de rien. Cependant tailleurs et brodeuses, joailliers et orfévres, tout était en combustion; on ne dormait nulle part.

Nous étions au lundi; la fête avait lieu le lundi suivant. J'avais vu dix dames dans la matinée; toutes venaient savoir des nouvelles de ma parure.

— J'ai un habit tout prêt, répondis-je. D'ailleurs, je me sens si malade, que je n'irai sans doute point. Je serai déjà forcée de manquer ce soir au cercle de madame Royale.

On me plaignait, on me faisait des compliments plus ou moins sincères. Chacun se répéta que j'étais malade, que je n'irais point à la cour, et cela tant et si bien, que ce fut la nouvelle du cercle, et que le duc l'entendit répéter comme les autres.

La marquise de Pezzia, qui observait tout, devina le fait et les conséquences. Elle tenait Victor-Amédée dans un coin et tâchait de lui arracher un aveu, le rôle de confidente lui plaisant par caractère; et puis les

Italiennes accordent à l'amour tant de charmes, qu'après l'avoir perdu, elles ne songent qu'à le retrouver, pour le compte des autres.

Le prince ne dit rien, il souriait; elle n'en demandait pas davantage.

— Monseigneur, ajouta-t-elle, continuons notre conseil, s'il vous plaît. La dame qui refuse les fêtes pourrait bien persister malgré tout. Savez-vous ce qu'on fait alors?

— Non, madame, apprenez-le-moi, j'aime à m'instruire.

— Elle ne s'occupera d'aucuns préparatifs, elle se fera céler huit jours d'avance; elle dira qu'elle est à la mort, jusqu'au moment de partir, où les sollicitations la pourraient vaincre; mais point de joyaux, point d'habits, rien de prêt, il faut rester. Il est un moyen de parer à cela quand on est habile.

— Mais dites-le donc, marquise! j'attends depuis deux heures.

— Eh bien, monseigneur, cela est facile : on a une sœur, une mère, une femme à laquelle on persuade que le bal ne peut avoir lieu sans cette belle, qu'il la faut faire venir, qu'il lui faut faire faire à son insu

un bel habit bien étincelant, bien éclatant, les faiseuses ont sa mesure, on le lui envoie de la part de la princesse deux heures avant le bal. Dès lors point d'excuse possible, et, dût-on crever, il faut paraître.

— Le conseil est bon, marquise.

— Je n'en donne pas d'autres à monseigneur.

Il fut suivi de point en point. Madame la duchesse régente m'envoya, deux heures avant le bal, un de ses pages avec trois estafiers, portant une corbeille dans laquelle reposaient, sur un lit de ouate, une jupe, un corps de jupe, un bas de robe couleur bleu de ciel, avec une broderie de perles fines; les dentelles mêmes en étaient semées, ce qui formait la plus riche et la plus charmante nouveauté qu'on pût voir.

Ma belle-mère resta stupéfaite, en face d'un pareil présent; puis elle me jeta avec sa voix criarde :

— J'espère que maintenant vous irez au bal, madame!

V

Je me trouvais indécise, contrariée; je dirai plus, furieuse. J'étais forcée, j'étais vaincue. Mon mari me

regardait en riant et soulevait, l'un après l'autre, les glands de perles qui garnissaient mon habit, et s'amusait à les faire jouer.

— C'est fort beau, madame, fort beau ! En vérité, madame la duchesse vous a traitée royalement ; on voit que vous êtes une compatriote et une amie. Habillez-vous promptement, vous arriverez après Leurs Altesses.

Je ne répondis point. Il n'y avait pas à reculer : il fallait obéir ou bien employer un moyen héroïque, tel que de me faire saigner, par exemple ; sans cela, pas d'apparence de m'en dispenser. Je pris mon parti, et, me tournant vers M. de Verrue :

— Monsieur, lui dis-je, envoyez promptement querir le médecin ; je suis fort malade, il faut me tirer du sang à l'instant même.

Le comte éclata de rire.

— Le médecin ? vous saigner ? A d'autres, à d'autres, ma belle comtesse ! Vous avez fait une gageure sans doute, et vous la voulez gagner. Je ne puis vous aider à cette folie.

— Eh ! monsieur, m'écriai-je impatientée, ce n'est pas moi qui perdrai, ce sera vous.

— Moi! et comment puis-je perdre? Je n'y suis pas intéressé, je suppose.

Je levai les épaules et me tournai d'un autre côté sans répondre.

— Ne baraguignons plus, madame, et finissons-en. Je vais appeler vos femmes.

— Comme il vous plaira : elles m'aideront à me mettre au lit.

Nous discutâmes longtemps; je me défendais. Enfin, il m'arracha que j'avais un motif grave, et sur-le-champ il me demanda lequel. Je cherchai à reprendre mes paroles; il n'était plus temps.

— Maintenant, madame, je ne vous quitte pas, je ne vous laisse pas que vous ne m'ayez tout dit.

Ce fut une persécution complète.

La patience n'était point ma qualité. Je répliquai en colère :

— Eh bien, monsieur, puisque vous l'exigez, apprenez donc ce qui se passe. M. le duc de Savoie a daigné jeter les yeux sur moi; il me veut pour sa maîtresse, et ces fêtes où vous vous obstinez à me conduire sont les préliminaires de nos accords.

M. de Verrue eut un instant de saisissement dont il se remit très-vite. Il n'en resta qu'une petite rougeur.

— Êtes-vous sûre de cela, madame?

— Si je n'en étais pas sûre, vous le dirais-je, monsieur?

— Cela est d'une honnête femme, d'une très-honnête femme, madame, et, à votre âge, c'est faire preuve d'une raison peu commune, je vous en remercie.

— Mon Dieu! monsieur, c'est que je vous aime et que ma mère m'a enseigné à aimer aussi le devoir que j'ai promis de remplir. Il ne faut ni me louer ni me remercier pour cela.

— Oui, c'est d'une honnête femme, reprit-il comme s'il ne m'eût point entendue, et d'une si honnête femme, qu'il n'y a rien à redouter et que l'on peut vous exposer au péril : vous n'y succomberez point. Préparez-vous et allons à ce bal.

Mon étonnement fut grand, je le laissai voir; il insista plus sérieusement, disant qu'il avait toute confiance, qu'il était sûr de moi, et que, par conséquent, il croirait me manquer de respect en ne me conduisant pas lui-même au-devant de ce danger qui n'en pouvait être un pour moi.

— Quoi! monsieur, vous savez tout et vous voulez... ?

— Je veux vous prouver que vous méritez tous les éloges, que je vous remets le soin de mon honneur et que vous êtes une des plus parfaites personnes du monde entier.

— Monsieur, je n'ai pas si bonne opinion de moi que vous-même, et je vous supplie de m'en dispenser.

— Madame, vous me désobligerez par votre obstination, et je compte que cela cessera tout à l'heure.

— Monsieur, vous y tenez donc absolument? C'est au moins singulier, convenez-en.

— Je tiens à ne pas me mettre en lutte ouverte avec mon souverain, madame, et il ne convient ni à mon honneur ni à ma fortune que vous manquiez rien en tout ceci. Vous irez.

— J'obéis donc, monsieur.

J'ai raconté cette scène en détail pour montrer comment j'ai été conduite, presque forcée, et comment j'en suis venue où l'on m'a envoyée malgré moi.

Je m'habillai selon l'ordre.

Je dois avouer que j'étais belle et que j'eus avec mon

miroir un petit colloque de quelques minutes, qui finit par un sourire et un compliment.

M. de Savoie, toujours maître de lui, me reçut comme les autres. A peine une légère rougeur me fit-elle deviner son émotion. Il ne me dit rien de ma parure, et il fut le seul. C'était pour que je le remarquasse et que je susse bien d'où elle arrivait.

Je fus très-maussade à cette fête. Je me retirai de bonne heure. Je fus menée par M. de Hesse, auquel je pensai ne pas rendre son menuet. Je refusai les courantes et les cotillons, ce qui étonna toute la cour, car j'y faisais fort bien, et l'on aimait à me voir. Enfin, je marquai, autant que je le pus, ma mauvaise humeur.

M. de Verrue revint avec moi et me blâma, doucement il est vrai, mais il me blâma. C'était, selon lui, donner trop d'importance à une chose qui n'en avait point; c'était laisser croire au prince que je le craignais, et il en pourrait abuser.

— Du reste, ajouta-t-il, j'en parlerai à ma mère.

— Au nom de Dieu! monsieur, n'en faites rien; c'est là ce que je redoute, et voilà pourquoi je ne vous ai rien dit plus tôt. J'ai l'honneur de connaître

madame votre mère, elle tournera tout contre moi.

Il me promit presque de se taire; mais j'étais certaine qu'il ne le ferait point ; et je ne dormis pas, dans la prévision de ce qui arriverait et de ce qui ne manqua pas, en effet, d'arriver dès le lendemain.

Aussitôt que madame de Verrue fut revenue du palais, elle entra dans mon appartement, ce quelle avait recommencé à faire depuis que son fils n'y entrait plus.

Elle parut la tête haute, les yeux étincelants, pleins d'ironie et de cette moquerie doucereuse qui cachait chez elle la rage et la furie.

— Qu'ai-je appris, madame? fit-elle. Nous devons à des visions cornues votre belle maussaderie d'hier! Vous voilà convaincue que M. de Savoie, époux d'une princesse accomplie, n'a rien trouvé de plus glorieux que de soupirer pour vos charmes! — C'est à vous qu'il offre ses fêtes! c'est vous qui changez ses goûts, ses habitudes, ses idées! Comment ne nous sommes-nous pas doutés de cela? Comment vous seule avez-vous découvert ce grand événement? Je vous aime trop pour ne pas vous engager à perdre ces sottes

pensées, madame, et surtout à ne les laisser voir à personne. Non-seulement vous vous couvririez de ridicule, ce qui vous serait permis à la rigueur, mais vous apporteriez la honte sur votre nom, sur la maison de votre mari. Vous empêcheriez sa fortune et la nôtre, et c'est ce que je ne vous pardonnerais pas. Je vous engage donc à revenir au bon sens, à ce que vous devez, à ne point rechercher ces distinctions stupides, en vous rangeant aux obligations de votre état.

Je voulus répliquer, j'étais outrée. Elle ne m'en laissa pas le temps, et sortit.

Je dois ajouter que, si M. de Savoie eût été présent, s'il m'eût été possible, même en ce moment, de m'approcher de lui, j'eusse été capable de tout pour prouver que je n'avais point de visions cornues, et que ces visions-là pouvaient se montrer à d'autres yeux que les miens.

Heureusement, j'eus le temps de réfléchir, et je me promis, au contraire, de prouver par ma réserve et ma conduite, que, si je m'étais trompée, du moins ce n'était ni par prévention, ni par envie de mal faire, il s'en fallait.

M. de Verrue ne me parla point de cet incident; je retournai sans difficulté à trois fêtes données par Son Altesse, et les choses se passèrent comme à la première.

Je commençai à penser que M. de Savoie portait ailleurs ses vœux, bien qu'il n'y parût point, ou que, du moins, il avait renoncé à me les adresser. On annonça une quatrième fête avec un carrousel, et beaucoup d'autres magnificences. Je m'y préparai sans crainte, et cependant elle devait être bien importante dans ma vie.

VI

Cette fête nouvelle fut criée à grand renfort de trompettes et de hérauts dans les rues de Turin. Son Altesse ayant résolu de la faire sur le modèle des anciens champs clos du temps des chevaliers, on y devait jouter à armes courtoises, comme aux carrousels de Louis XIV en sa jeunesse, avec des quadrilles de différentes nations. Le duc, sans qu'on en devinât le motif, se voulut faire Bohémien. Ce fut donc à qui entrerait dans ce quadrille-là, qui devait être magnifique.

M. de Verrue fut désigné comme un des chefs par Victor-Amédée lui-même. Les dames avaient aussi l'ordre de choisir des habits de caractère; on les avait engagées à se mettre plusieurs ensemble pour former des groupes de personnages d'histoire et de roman. La duchesse avait choisi le costume d'une des héroïnes de ce beau poëme du Tasse, qui est un sujet tout à fait italien, et souhaita que j'en prisse un analogue. Ainsi elle se fit Clorinde, et voulut absolument que je représentasse Armide.

Lorsque M. de Savoie l'apprit, il demanda si le paladin Renaud n'avait pas été un peu combattre le Turc en Bohême, à quoi madame de Pezzia répondit que cela était certain. Excepté moi, personne ne remarqua cela. Mais je remarquais tout.

Cette Armide est une manière de magicienne, une païenne qui séduit les chrétiens et qui veut les faire damner, quoi qu'il en coûte. Elle a pour cela des philtres et des charmes; elle est éternellement belle, éternellement jeune, et dispose des diables de l'enfer. Pour ce personnage, il fallait une magnificence tout orientale. Ma belle-mère me prêta ses pierreries, on les

joignit aux miennes, à celles de deux vieilles tantes qui en avaient véritablement des trésors, de sorte que j'étincelais. Ma robe était une sultane en drap d'or et d'argent, brodée du haut en bas de roses en rubis avec des feuillages d'émeraudes. Cela pesait tant, que j'eusse souhaité trois personnes pour le soutenir. Je n'avais que mon petit Michon, tondu, teint en noir, vêtu en Turc, c'est-à-dire avec des trousses, des colliers et une fraise comme dans les tableaux vénitiens. Toute la cour remarqua ses mollets. Le curieux est qu'il ne grandissait point et qu'il avait toujours l'air d'un enfant de sept ans, même lorsqu'il en avait douze. On saura plus tard pourquoi j'insiste là-dessus.

Ma robe était ouverte par en bas sur le côté, à la façon des chasseresses; elle laissait voir ma jambe bien tournée et mon pied chaussé d'un cothurne antique avec une infinité de pierreries brodées dessus. J'avais une jaquette en toile d'argent garnie de petits talismans en ces pierres bleues incrustées d'or qu'on appelle, je crois, des turquoises. Il y en a beaucoup dans ce pays-là. Ma coiffure était singulière. Mes cheveux, en boucles, tombaient sur mes épaules, à moitié

retenus dans un réseau de diamants ; j'avais un diadème des joyaux les plus rares, et une escarboucle digne d'une reine. Au milieu se trouvait un hibou, l'oiseau des sorcières, admirablement travaillé avec des pierres imitant les plumes et des yeux de rubis balais. Je l'ai encore. De ce diadème sortaient des plumes élevées pour montrer la sauvagerie de cette Armide; et tout le reste, mes oreilles, mes bras, mon cou, ruisselait de pierreries. Ma ceinture seule en était cousue. Lorsque je parus sur l'estrade, on m'applaudit. C'était, après celui de madame de Savoie, le plus beau et le plus seyant habit qu'il y eût dans la mascarade. Encore le mien était-il préférable, je le crois. Les femmes en crevaient de dépit et de jalousie.

Le duc entra dans l'arène, à la tête de ses Bohêmes, sur un magnifique cheval blanc dont la housse et tous les harnais n'étaient qu'orfévrerie et diamants. L'habit du prince ne se pouvait également regarder au soleil. Je compris le secret de son déguisement en voyant sur sa poitrine une boîte absolument semblable à celle que j'avais moi-même et que m'avait donnée le sorcier

de Venise ; seulement, elle était un peu plus grande et portait pour devise :

Je préserve de tout.

Cette amulette était le plus bel ornement de ce costume, si riche pourtant. Chacun le remarqua et les courtisans y cherchèrent un mystère. Ils ont le nez si fin, qu'ils les savent flairer de loin. En passant devant nous, Victor-Amédée baissa sa lance et salua les princesses et les dames. Nous vîmes alors les lettres brodées sur sa bannière. Elles étaient de nature à donner de l'occupation aux sphinx de la cour.

A l'inconnue !

Puis une montre avec cette légende :

Tranquille au dehors, agitée au dedans.

Madame de Savoie se retourna de mon côté — j'étais debout auprès de son fauteuil — et me dit tout bas :

— *Contessina*, il faudra chercher cet inconnue ce soir et savoir à qui le duc me sacrifie.

L'accent qu'elle donna à ce mot me prouva que sa

rancune n'était pas grande. Quant à moi, je ne pouvais plus m'y tromper : l'amulette était la déclaration muette qu'il ne m'était pas permis d'ignorer et que je ne pouvais repousser davantage.

Ainsi cet étalage, cette magnificence, ce monde, cette fête splendide, si en dehors des goûts de M. de Savoie, tout était pour moi. J'étais l'héroïne, la reine de cette cour; un mot de moi, et tous se jetaient à mes pieds avec le souverain lui-même. J'eus un moment d'étourdissement; je fermai les yeux; il me sembla que j'allais tomber de bien haut. Pour la première fois, l'ambition, l'amour de la puissance s'éveillaient en moi, j'en ressentais une atteinte ignorée jusque-là, et mon regard suivit le prince, qui s'éloignait, avec un regret et une expression qu'il eût été fort heureux de saisir.

Le carrousel fut beau et dura longtemps. M. de Savoie fut vainqueur, ainsi que cela devait être ; les souverains ne cèdent aucune victoire. Le prince Eugène était en ce moment à Turin et commandait le groupe des Indiens. Il dut se soumettre au chef de sa maison comme les autres ; mais, après lui, il fut le mieux cou-

ronné. Victor-Amédée se servit lui-même pour arriver à ce qu'il avait résolu. Lorsqu'ils vinrent tous les deux à l'estrade des dames recevoir le prix de leur courage, M. de Savoie prit le prince Eugène par la main et dit à Clorinde :

— Belle guerrière ! voici un jeune étranger auquel je cède le bonheur insigne d'être couronné par vous, malgré le regret que j'en éprouve. Il vient de si loin et il en est si digne, que je n'oserais essayer de le lui ravir. Permettez donc qu'une de ces dames, dont les yeux brillent autour de vous, me remette cette écharpe, don si précieux à mon cœur et à mon souvenir.

La princesse lui répondit par un petit discours fort bien tourné, qu'elle termina en disant à Renaud qu'elle lui désignerait elle-même la belle dame à laquelle il devait s'adresser, afin de lui épargner l'embarras du choix au milieu de tant de merveilles.

De toutes celles qui l'entouraient, j'étais, je n'en doute pas, la plus belle et la mieux parée ; elle me remit le gage de la victoire. Le prince avança la tête, s'agenouilla, je lui passai l'écharpe par-dessus la cuirasse.

Il était baissé, on ne le pouvait voir. Il prit ma main,

qui tremblait un peu, et la baisa avec une ardeur qui ne pouvait rien laisser ignorer à la plus novice.

Je me retirai vivement ; mon air sévère n'allait point à l'office qu'on me faisait remplir. Madame Royale, un peu malade, n'était point présente ; sans quoi, elle eût bien deviné tout.

On entra dans la salle du banquet. Sous prétexte qu'il était mon chevalier, le duc me voulut servir ; c'était dans l'ordre et selon les usages que nous cherchions à représenter. Nul ne le trouva extraordinaire ; mais quelques-uns déjà démêlèrent la vérité, et je me vis entourée plus que jamais. Si ma belle-mère n'eût eu ses plans, est-il vraisemblable qu'une femme aussi rompue aux intrigues de la cour eût hésité à comprendre ce qui devenait clair, étant prévenue comme elle l'était ? Quant à M. de Verrue, il n'en croyait que sa mère, et si, par hasard, un doute se présentait à son esprit, il avait tant de confiance en moi, son respect était tellement profond, qu'il n'aurait jamais songé à m'accuser ni à craindre.

Moi, j'étais flottante entre la colère et l'orgueil ; pour la tendresse, elle était toute à mon mari.

Cette journée me parut longue. Je souhaitais d'être chez moi, en liberté, à songer. M. de Savoie ne se permit ni un mot, ni un geste, ni un regard dont je pusse me plaindre; mais ce furent des allusions répétées, des manières de me louer sans s'adresser à moi, et de façon à se faire comprendre de moi seule, qui en disaient plus que toutes choses. Il me mena deux fois pendant le bal, je ne lui rendis qu'un menuet, et je le priai la seconde fois, de trouver bon que je n'eusse pas cet honneur, parce que le poids de ma robe me fatiguait extrêmement.

Il ne répondit rien.

A partir de ce jour, je fus en butte aux plaisanteries, aux railleries de madame de Verrue, qui ne m'en épargna aucune et qui m'accabla de quolibets. C'étaient de continuels lardons sur les orgueilleuses qui se croient adorées des plus illustres, dont la vanité est insatiable et qui se font tigresses alors qu'on ne songe point à les attaquer. Tout cela était dit certainement dans l'unique but de me pousser à bout. Elle voulait se défaire de moi à tout prix. La pauvre femme a été bien punie de cette visée si long-

temps chérie, par tout ce qui est arrivé dans sa maison, et qu'elle se serait épargné en me soutenant.

J'ai négligé de dire que, pendant ces années d'habitation conjugale avec M. de Verrue, j'étais accouchée presque coup sur coup de mes filles et de mon fils. C'est ici le seul lieu où je veuille parler des enfants nés de mon mariage, car c'est le côté pénible de mon cœur, le seul qui me soit un regret, presque un remords. Je les ai quittés avec douleur et je ne les ai plus revus. Mon fils mourut peu après son père, et mes filles, élevées au couvent, y demeurèrent.

Leur aïeule, par haine pour moi, je le crois, ne les put souffrir et les rendit malheureuses; elles s'attachèrent à leurs béguines et ne les voulurent plus quitter. Ce fut entre nous une séparation complète.

Ces pauvres enfants ont contre moi des sentiments que je ne leur reproche pas : on ne leur a dit que ce qui pouvait me nuire. Cependant la dernière m'a écrit quelquefois, aux jours de devoir; je lui ai répondu fort amicalement; elle en a été touchée, et je ne doute pas que, si nous pouvions nous voir, nous ne finissions par nous aimer, elle du moins, car moi, je

l'aime fort. Nous n'en parlerons plus maintenant.

Deux ou trois mois se passèrent de la même façon. L'abbé de la Scaglia était revenu habiter le logis. Devant lui, madame de Verrue ne dit plus rien dont j'eusse à me plaindre. Elle me traita avec autant de froideur et de sécheresse, mais sans rien exprimer. Les fêtes cessèrent, non pas les occasions de voir M. de Savoie. Nous passâmes même, par son ordre, plusieurs semaines avec lui et mesdames les duchesses à la maison de Rivoli. Il se montra fort attentif et fort aimable. Il avait infiniment d'esprit et du plus agréable, du plus varié. Il savait beaucoup de langues et avait lu tous les livres. Madame Royale était fière de ce fils, et avec raison.

— Et puis, me disait-elle souvent, sa grand'mère était la fille de Henri IV; madame, il est aussi près de lui que le roi votre sire. C'est ce qui me fait espérer qu'il lui ressemblera aussi.

Ce prince était, en effet, arrière-petit-fils de Henri IV et tenait à la maison de France de plusieurs côtés; bien qu'il affectât de n'y attacher aucune importance, il en était au fond très-enchanté ; on lui entendait souvent répéter :

— Mon aïeul Henri IV disait ceci...

Ou bien :

— Comme a fait mon aïeul Henri IV.

Il ne pouvait choisir un meilleur modèle.

Je me croyais hors de danger, voyant ce long temps écoulé sans nouvelles tentatives, ou du moins j'espérais que le prince avait renoncé à une entreprise impossible, lorsqu'un soir que je me promenais en carrosse, seule, avec deux demoiselles italiennes, une d'elles, s'étant trouvée malade, me demanda la permission d'entrer dans une maison au bord du Pô, où elle avait sa sœur. Je demeurai seule avec l'autre, qui aussitôt sortit une lettre de sa poche et me la donna.

— Madame, me dit-elle, on m'a commandé de vous remettre ceci.

— Et qu donc, mademoiselle?

— Madame, lisez, je vous prie, et vous verrez bien.

J'ouvris sans le moindre soupçon, la voie ne me paraissant pas suspecte. Je vis une page fort tendre et fort respectueuse, sans signature, il est vrai, et avec une écriture qui n'était pas tout à fait celle du prince. Cependant la lettre était conçue de façon à ne pouvoir

laisser de doute sur celui qui l'avait écrite. Il se plaignait de ce que je ne comprenais ni son silence ni sa retenue.

Les expressions étaient arrangées de telle sorte, qu'il était impossible d'y rien reprendre, ni de s'en offenser.

J'interrogeai sur-le-champ la demoiselle, qui s'appelait Julia Mascarone, et je lui demandai sévèrement si elle connaissait le contenu de cette lettre; elle me répondit qu'elle n'en savait absolument rien.

— Alors, qui vous l'a remise?

— Une des filles de chambre de Son Altesse madame Royale, qui l'a trouvée, m'a-t-elle assuré, dans le cabinet de la princesse, la dernière fois que vous avez assisté à sa toilette; elle a pensé que vous l'aviez perdue et m'en a chargée.

— Pourquoi attendre d'être seule avec moi, en ce cas? pourquoi ne me l'avoir pas donnée tout à l'heure?

Elle s'interloqua un peu de la question, et, pressée enfin, elle avoua que la fille de chambre, qui était son amie, le lui avait fait promettre ainsi. Quant à elle, elle n'en savait pas davantage.

— Eh bien, Mascarone, votre amie s'est jouée de

vous et vous a fait servir de courrier à une fort méchante plaisanterie. Si elle vous demande comment je l'ai reçue, ce qu'elle ne manquera pas de faire, vous aurez soin de lui dire que j'ai déchiré ce poulet, ainsi que je le fais, et que je vous ai commandé de ne jamais vous charger de semblables commissions, sous peine d'être chassée sur-le-champ.

On juge que cette affaire m'occupa fort. Le prince n'était pas homme à en rester à cette tentative manquée. Il allait certainement recommencer à me poursuivre, et, s'il se mettait dans l'esprit de me vouloir tourmenter, c'était bien facile.

Je n'eus pas plus tôt déchiré cette lettre, que je m'en repentis. C'était une preuve à montrer à ceux qui doutaient. J'en retrouvai un assez grand morceau dans le pli de ma mante, je le serrai soigneusement pour le cas où il me faudrait persuader les incrédules et me faire aider dans ma défense. En attendant, je me résolus au silence, c'était le parti le plus prudent.

Je ne me trompais point : les tentatives recommencèrent ; jusqu'à l'ambassade de France, qui, sans s'en douter, servit de boîte aux lettres ! Le cardinal d'Estrées

m'en envoya une, un matin, arrivant de Paris et qu'il croyait de mon père. C'était encore le prince qui choisissait ce biais. Ce furent des craintes de toutes les minutes. Je gardai ces lettres jusqu'à ce que je me visse assez obsédée pour en perdre le courage et pour vouloir à tout prix sortir de là. Je ne dormis point de plusieurs nuits. Je savais quelles difficultés j'aurais à vaincre. Je savais quels ennemis j'aurais à combattre, et combien, au lieu de m'aider, on chercherait à me nuire et à me décourager. Il me fallait une résolution bien ferme; avant de la prendre, j'allai trouver chez lui, en secret, mon saint pasteur. Je lui montrai ces lettres. Je lui dis que j'étais décidée à la fuite, et que, le soir même, je découvrirais tout à mon mari, en lui demandant de m'emmener.

— C'est, me dit-il, le seul moyen. Si vous échouez, j'essayerai ensuite; et enfin, si nous échouons l'un et l'autre, il vous restera votre famille et la France. Ce sera le dernier parti.

Je rentrai plus vaillante; madame de Verrue était partie avec Son Altesse pour passer quelques semaines de retraite dans un couvent de Chambéry. Je ne la

craignais pas, le moment était favorable; et, dès que nous eûmes dîné, avant l'heure où nous avions coutume de recevoir, je priai mon mari de venir avec moi dans mon cabinet des livres, où je désirais avoir avec lui un entretien sérieux.

VII

M. de Verrue était trop bon gentilhomme pour ne pas remplir ses obligations envers une femme. Il s'inclina à ma demande, et marcha sur mes pas; il en était visiblement contrarié, bien qu'il ne le dît pas; cela se devinait par ses gestes.

Dès que nous fûmes seuls, il m'avança un fauteuil, et s'assit à côté de moi. En voyant que je me taisais, il me dit avec beaucoup de politesse :

— Eh bien, madame, en quoi puis-je vous être agréable? J'attends que vous daigniez m'en instruire.

J'étais émue, on le comprend. Je me taisais encore; enfin, je compris qu'il fallait m'expliquer.

— Monsieur, dis-je, c'est que j'ai cru devoir vous montrer ceci.

Et, tirant toutes les lettres de ma poche, y compris le morceau de la première, je les lui remis entre les mains. Il les prit et commença de les lire les unes après les autres.

— Qu'est cela, madame? demandait-il à chaque instant.

—Vous le voyez bien, monsieur : ce sont des lettres d'amour.

— Et de qui, s'il vous plaît?

— De Son Altesse monseigneur le duc de Savoie à votre épouse indigne, la comtesse de Verrue.

Il fit un mouvement de surprise et d'impatience.

— Encore! s'écria-t-il.

— Ce n'est pas ma faute; et, si vous m'aviez écoutée, depuis longtemps il n'en serait plus question. On a pour exemple madame de Saint-Sébastien.

— Et que prétendez-vous que j'y fasse, madame?

Cette question m'exaspéra. Il était donc bien abruti par son servage, que son honneur même, à défaut de son cœur, ne répondait pas à cette question! Je me contins cependant.

— Je prétends que vous me permettiez de me retirer

à Verrue, ou dans vos terres de Savoie, jusqu'à ce que Son Altesse veuille bien oublier l'attention dont elle a daigné m'honorer.

— Madame, c'est impossible; ma mère...

— Encore! m'écriai-je à mon tour. Madame votre mère a sa charge, elle s'en peut occuper, et nous laisser libres de nos actions, monsieur. Écoutez, et sachez ma pensée, car je n'y reviendrai plus ; c'est pour la dernière fois que je m'explique avec vous à ce sujet. Madame votre mère a sur vous les droits et l'empire que devait avoir la mère de vos enfants : elle m'a pris votre cœur, votre tendresse, elle m'a pris jusqu'à vos pensées, et cependant, après m'avoir dépouillée ainsi, madame votre mère me hait, elle est jalouse de moi ; l'ombre même de notre union, qu'elle a longtemps empêchée et qu'elle est parvenue à briser, cette ombre lui fait peur. C'est elle qui, vous rendant sourd à vos intérêts, à la voix de votre honneur même, vous a détourné d'entendre mes plaintes et mes supplications. C'est à elle que je dois mon malheur, c'est à elle que vous devrez le vôtre, si vous persistez à l'écouter de préférence à moi.

— Madame !

— Il en est temps encore, exaucez ma prière, écrivez à madame de Verrue que vous lui abandonnez entièrement ce palais, jusqu'au moment où il vous conviendra d'y revenir, avec vos enfants et votre femme ; que vous quittez la cour ; que vous allez vivre pour vous pendant quelques années. Qu'avez-vous besoin de Son Altesse? Que vous font ses bienfaits et ses faveurs? En quoi pouvez-vous craindre sa puissance? Vous êtes riche, vous êtes grand seigneur ; dans vos terres, vous êtes tout-puissant aussi, vous avez des courtisans, au lieu d'être courtisan vous-même. Je vous aime d'une affection que rien ne saurait changer. Vos enfants s'élèvent, ils sont beaux, ils sont forts, intelligents, charmants enfin ; ils vous aimeront aussi et vous serez le maître à votre tour, et vous secouerez ce joug qui, depuis si longtemps vous pèse et vous humilie. Ah! monsieur, le bonheur est près de vous, vous n'avez qu'à étendre la main pour le saisir. Pourquoi le repousseriez-vous, au contraire?

Mon mari me regardait sans m'interrompre : mais je voyais ses yeux briller, mais je voyais des larmes

trembler à ses paupières : je crus avoir remporté la victoire et je m'approchai de lui. Il me laissa venir, il ne m'attira pas.

— Mon ami, mon cher comte, lui dis-je, écoutez ma voix ; sauvez votre honneur, sauvez votre bonheur et le nôtre, je vous le demande à genoux.

— Ah ! relevez-vous, madame, s'écria-t-il, car j'avais fait le geste de m'agenouiller ; relevez-vous ; je ne souffrirai jamais que vous vous abaissiez, même devant moi.

— Je supplie pour tout ce qui m'est cher, je ne m'humilie point, mon ami ! trop heureuse si je parviens à vous persuader.

— Certes, vous dites vrai... Mais ma mère?

— Ah ! que l'habitude de l'esclavage est difficile à perdre ! A quel point un homme est amoindri devant une obéissance servile ! Que je vous plains, si votre cœur n'est pas plus fort que vos craintes !

Il ne répondit rien. J'étais bien tentée de me retirer, d'abandonner une cause qui était la sienne et qu'il défendait si peu ; la colère me dominait.

— Ah ! monsieur, m'écriai-je, prenez garde ! madame de Montespan a commencé ainsi !

— Grâce à Dieu! vous n'êtes pas madame de Montespan, madame.

— Non, monsieur ; mais je suis une femme, et la patience humaine a ses bornes; les forces s'usent dans la lutte.

— Non pas celles d'une honnête femme, luttant pour l'honneur de son mari et pour son devoir.

Cette belle phrase lui parut le superlatif de l'éloquence; il se détourna ensuite comme pour me cacher ses larmes. Je ne me contentais guère de mots, en une circonstance aussi grave ; j'en voulais finir.

— Eh bien, monsieur, que décidez-vous? repris-je.

— Je vais écrire à ma mère, et je vous transmettrai sa réponse; d'ici là, croyez-moi, ne changeons rien à nos habitudes et ne montrons rien de ce qui nous occupe, ne prêtons à rire à personne.

— C'est votre dernier mot, monsieur?

— Absolument.

— Fort bien ; j'y renonce, et je sais ce qui me reste à essayer.

Je lui fis la même révérence qu'à la reine et je sortis

dans une indignation que je ne puis rendre et que l'on comprendra. J'écrivis en hâte à l'abbé Petit ; il vint à l'instant même.

Je lui contai tout; il alla reprendre M. de Verrue et ne fut pas plus heureux que moi.

— A la grâce de Dieu, madame ! me dit-il tout découragé; écrivez à votre famille.

Il m'est odieux d'avoir à rapporter ces combats, de montrer comment ma défaite a été marchandée, et comment on m'a jetée de force au péril où j'ai succombé. Je ne veux pas suivre jour par jour cette histoire pénible. Madame de Verrue persuada à son fils que les lettres n'étaient pas de Son Altesse. Elle alla jusqu'à insinuer que je fuyais un faux galant pour m'en ménager un véritable. Il ne le crut peut-être pas, mais il eut l'air de le croire, pour se préparer une excuse et un moyen.

Vaincue en Piémont, il me restait la France. Je priai ma mère de me demander à mon mari pour quelques mois. Il va sans dire qu'on déclina cette invitation. J'étais réellement malade, car en même temps les persécutions continuaient, et du côté du prince, qui m'ob-

sédait, et du côté des autres, qui ne me laissaient plus un instant de repos.

Ma belle-mère avait éventé l'amour de M. de Darmstadt et l'affubla sur-le-champ du personnage d'amant préféré. Il fallut lui interdire l'entrée du logis, ce qui l'étonna fort, et ce qui réjouit M. de Savoie, lequel avait la bonté d'en être jaloux. Madame de Verrue avait l'air de travailler pour Son Altesse, et, qui sait? elle en était bien capable.

Mon médecin était un homme d'esprit : un jour, il vint chez moi, il m'échappa de lui dire que j'avais le mal du pays. Cette parole ne tomba pas à terre. Il avait deviné quelque chose de ce qui se passait sans en soupçonner la cause. Le lendemain, il m'ordonna les eaux de Bourbon.

— Ah ! docteur, m'écriai-je, vous me sauvez la vie !

— Je le sais bien, madame, et c'est là mon métier. Je le fais toujours en conscience, Dieu merci !

J'écrivis à mon père que j'étais condamnée à prendre les eaux, et je le suppliai de se trouver à Bourbon, où j'avais à l'entretenir de choses qui m'importaient le

plus sensiblement, puisqu'on ne me permettait pas d'aller jusqu'à Paris.

Cette lettre fut envoyé par Babette, pour plus de sûreté, et je ne doutai pas que le duc de Luynes ne se rendît à ma prière; Babette, à mon insu, y ajouta quelques mots des plus pressants. Ils étaient de nature à inquiéter beaucoup ma famille, et la bonne fille espéra que, de cette façon, on viendrait à mon appel.

Elle souffrait autant que moi; je n'avais pu me cacher d'elle ni de Marion, et elles me plaignaient souvent ensemble.

Madame de Verrue n'osa pas m'empêcher d'aller à Bourbon; elle en avait pourtant grande envie. Elle imagina seulement que son fils ne m'y pouvait conduire et qu'il n'était pas séant que j'y allasse seule avec mes gens.

Là-dessus, au moment où l'on s'y attendait le moins, l'abbé de la Scaglia s'offrit à m'accompagner.

— Je veux faire ce plaisir à ma chère nièce, dit-il.

Je me hâtai d'accepter; le moyen m'était indifférent pourvu que j'arrivasse au but. Ma belle-mère en fut toute déconcertée.

M. de Savoie pâlit en apprenant mon départ; M. de Darmstadt avait justement pris congé de lui la veille; il se rendait en Espagne pour quelques mois. Le prince s'imagina que c'était concerté entre nous. Lorsque j'allai lui faire mes révérences d'adieu, ainsi qu'à mesdames les duchesses, je le trouvai triste et grave.

Il me demanda si je reviendrais bientôt, je répondis que je ne savais pas.

— Ah ! vous allez revoir notre belle France ; ne la regardez pas trop, vous qui l'avez presque oubliée, vous ne la pourriez plus quitter.

Cette exclamation, échappée à la jeune duchesse, déconcerta le sérieux du cercle.

On me trouvait pâle, défaite ; on comprenait que j'avais besoin d'être soignée ; on me plaignait, on me regrettait : tous souhaits de cour, auxquels on ne croit point lorsqu'on en connaît la portée et qui se distri buent en manière de jetons d'échange.

Madame de Verrue me fit rester la dernière, sous prétexte de me reconduire elle-même. Je vis le duc jusqu'à la fin; l'adieu se prolongea donc autant qu'il

put durer. Je ne fus pas touchée de sa mélancolie, il était cependant bien respectueux.

VIII

Le lendemain, je montai en carrosse avec l'abbé de la Scaglia, Babette, Mascarone et mon écuyer. Marion et mes femmes suivaient dans une calèche ou devait me servir au retour, après ma guérison.

Mon oncle fut aux petits soins pour moi pendant tout le voyage. J'eus une des plus sensibles joies de ma vie en tombant dans les bras de mon excellent père, à mon arrivée dans ce pays de Bourbon, où j'avais tant souhaité de me trouver transportée.

M. de la Scaglia ne me laissa pas seule avec mon père, pendant toute la première journée. Avait-il ses instructions? Agissait-il de lui-même ? Je crois que c'est l'un et l'autre ; il écoutait juste assez sa belle-sœur pour me tourmenter avec elle, chacun à un point de vue différent.

Mon pere était impatient de m'interroger, et moi plus impatiente encore de lui ouvrir mon cœur ; aussi, lors-

qu'enfin je fus rentrée chez moi, je lui envoyai Babette, pour le prier de venir dans ma chambre, malgré l'heure avancée, afin que nous pussions causer en liberté.

C'était un fort homme de bien que mon père, un homme d'une vertu rigide, chacun le savait, et ma famille entière professait des mœurs et des principes aussi sévères qu'irréprochables. Cependant, M. de Luynes était aussi bon, aussi indulgent, aussi juste que pieux.

Ma mère n'avait pas le même cœur; elle était sèche et prude, j'étais bien plus sûre de m'entendre avec mon père. Il ne manqua pas d'accourir aussitôt qu'on l'eut appelé, et, s'asseyant vite auprès de mon lit, il me demanda incontinent de quoi il s'agissait.

— Monsieur, m'écriai-je, je suis perdue, si vous ne parvenez à me secourir!

— Perdue?... Ma fille, n'avez-vous point un bon mari que vous aimez, un état magnifique, au-dessus des espérances du bien que nous pouvions vous donner? N'avez-vous pas des enfants bien venus, bien portants, Dieu merci?

— Oui, mon père, oui, tout cela est vrai ; pourtant, écoutez-moi, et vous verrez.

Je lui racontai de point en point ce qui s'était passé depuis mon mariage, ce que j'avais souffert, les humiliations et les mauvais traitements que j'avais endurés. Je lui peignis les hauteurs de madame de Verrue, les insultes dont elle m'avait abreuvée, et j'en vins ensuite à l'amour du prince, à ce que j'avais fait pour le fuir, à ses poursuites réitérées, à l'incroyable aveuglement de mon mari et de sa mère, qui m'avait forcée de recourir à lui pour me protéger.

M. de Luynes m'interrompit, en me félicitant de ma prudence; il m'embrassa et s'exclama sur ma position difficile et sur ce qu'il ne voyait d'autre moyen d'en sortir que de le suivre à Paris, où M. de Verrue me viendrait rejoindre.

C'était la chose la plus naturelle du monde; mon mari ne connaissait la France et la cour que pour les avoir vues quinze jours, au moment de notre mariage.

La paix en Savoie ne l'appelait point au régiment qu'il commandait : il pouvait, il devait venir ; cependant, j'assurai à mon père qu'il ne viendrait point.

— Sa mère ne lui laissera jamais quitter sa férule, elle craindrait qu'il ne se révoltât ; et puis, si j'ose vous le dire, je ne sais si elle serait bien fâchée que je succombasse; elle voudrait me trouver un tort, elle me hait.

— Pas à ce point-là! car ce serait se haïr elle-même, apporter le déshonneur dans sa maison ; il est impossible que vous ne vous trompiez pas, ma fille.

Je n'insistai point, c'était mon idée, et la suite a montré combien elle était juste, hélas! Mais mon père n'était pas homme à supposer un pareil calcul. Nous causâmes ainsi plus de deux heures. Je ne lui cachai rien de ce que j'éprouvais, de ma tendresse si mal récompensée par mon mari. Il me plaignit fort; pourtant, il bénit le ciel qui me donnait cette défense. Sa conclusion fut qu'il parlerait à l'abbé de Verrue, très-sûr de trouver en lui un aide et un approbateur.

— C'est un vieillard important et rompu dans les affaires ; il a passé par des emplois considérables ; il a été ambassadeur, ministre d'État ; il doit voir les faits tels qu'ils sont, et trembler du péril qui nous menace tous.

— Je n'ai pas grande foi en ses reliques, mon père.

Il me quitta, malheureux et désolé ; il était si bon, mon père ! Il tint sa promesse et entra chez l'abbé de la Scaglia aussitôt qu'il le put avec décence. Il lui raconta tout au long ce qui se passait, sur quoi l'abbé se récria fort, et dit qu'il ne se doutait point de ceci, qu'il n'en avait jamais entendu parler, et que sa belle-sœur et son neveu lui paraissaient du dernier coupable en agissant de la sorte.

— Laisser une jeune femme exposée aux séductions d'un prince tel que celui-là, auquel il ne manque rien pour plaire d'abord, et qui a, de plus, une ténacité de vues que rien ne déconcerte ! Je ne comprends pas... Heureusement, me voilà prévenu et j'y saurai mettre ordre.

— Le meilleur ordre à y mettre est l'absence. M. de Savoie, ne voyant plus ma fille, l'oubliera ou se prendra ailleurs ; cela ne peut manquer. J'emmènerai madame de Verrue à Paris ; son mari la rejoindra incontinent ; ils y passeront une année ou deux, et, à leur retour, il ne sera plus question de rien.

IX

Ils discutèrent longtemps : mon père, avec la droiture et la loyauté du plus honnête homme du monde ; l'abbé, avec sa finesse et sa perspicacité italienne, jointes à une perversité profonde et à une méchanceté calculée. Ils se firent l'un à l'autre des concessions que M. de Luynes eût observées, tandis que M. de la Scaglia ne cherchait qu'à gagner du temps. On convint qu'il annoncerait à madame de Verrue notre projet de pousser jusqu'à Paris, et que mon mari en serait prévenu par moi. S'ils y consentaient, tout était pour le mieux ; s'ils s'y refusaient, nous partirions pour Turin, et l'influence de l'abbé, jointe à mes prières, obtiendrait très-certainement ce que nous désirions.

M. de Luynes crut à ce leurre ; je ne m'y laissai point prendre ; je connaissais trop l'abbé, et je commençais à me défier de cet oncle, si facile à tout accepter et si prodigue de belles paroles. Je tâchai pourtant de me tranquilliser, de reprendre la confiance et l'espoir, de jouir en paix de la présence de mon père

et de quelques autres personnes de ma famille, qui m'étaient venues voir.

On me trouva fort belle; ma réputation alla jusqu'à la cour de France, où le roi eut la bonté de dire à mon frère, le duc de Chevreuse, qu'il eût désiré me voir. Je le désirais bien plus que lui encore, mais le moyen!

Six semaines passèrent comme un songe. Les lettres s'échangèrent avec Turin assez vivement. Mon père avait écrit lui-même, afin de ne pas essuyer un refus, qui ne lui manqua pas néanmoins ; tout déguisé qu'il était, il s'y laissa prendre.

On le priait de me venir reconduire, au lieu de m'emmener; mon mari ne pouvait quitter la cour de Savoie, sous aucun prétexte, et sa tendresse s'alarmait à la seule pensée d'une absence déjà si longue. Il ne pouvait vivre plus longtemps loin de moi ; mais, si M. de Luynes voulait venir, s'il était assez bon pour accepter l'invitation offerte, on pourrait s'entendre et préparer l'avenir.

A force de répéter la même chose à ce bon et noble vieillard, on le lui persuada. Il ne pouvait me suivre ;

mais il promit de me rejoindre avant qu'un mois se fût écoulé.

Je secouais la tête, et je ne croyais point ; mon père me blâmait, il m'accusait tout de bon, et je fus réduite au silence. Le moment de la séparation approchait ; ce fut pénible de m'arracher des bras de M. de Luynes, qui s'attendrissait à mes sanglots.

— Ah ! mon père, lui dis-je, je ne vous reverrai jamais !

Il partit avec le duc de Chevreuse, avec mes sœurs, qui étaient venues aussi ; ils comptaient tous que nous passerions l'hiver ensemble ; mais, moi, j'étais sûre que nous étions séparés pour bien longtemps, et le destin s'est chargé de réaliser ma croyance.

Le soir même de leur départ, je demandai à l'abbé si nous n'allions point nous en aller aussi ; il me répondit que rien ne pressait, que nous avions encore quelques jours favorables pour les eaux et qu'il en fallait profiter. Comme j'insistais, il changea de matière, et s'enquit de mon goût pour les voyages, pour les beaux endroits. Il me proposa de nous en aller par le pays, lentement, pour voir et pour bayer. Je ne de-

mandais pas mieux, moi qui ne cherchais qu'à ne point retourner en Savoie, qu'à rester le plus longtemps possible en France, et loin de mes persécuteurs. Et puis j'espérais donner à mon mari quelque inquiétude et l'obliger à me rappeler ; j'aurais risqué le duc si j'avais compté sur M. de Verrue.

Notre voyage se passa à merveille, pendant deux ou trois jours. Ainsi qu'il n'avait cessé de le faire depuis notre départ de Turin, mon oncle me combla de tous les soins, de toutes les attentions imaginables. On eût dit un amant près de sa maîtresse, plutôt qu'un vieil abbé près de la femme de son neveu.

A Lyon, où nous séjournâmes une semaine entière, il me fit quantité de présents en pierreries, en étoffes magnifiques, en meubles même, qu'il envoya à Turin par le chemin le plus court. Il me donna, entre autres, la plus belle montre que l'on eût faite depuis qu'on fait des montres, avec des émaux, des aciers fins, des turquoises et des diamants en quantité. C'était une fort magnifique pièce, que j'ai encore, qu'on admire toujours, que ma fille voudrait bien tenir, mais qu'elle

n'aura qu'après ma mort; je compte la lui faire attendre le plus longtemps possible.

Il m'avait semblé plusieurs fois que les yeux de l'abbé prenaient, en me regardant, des flammes juvéniles qui n'étaient ni de son état, ni de son âge. Pourtant je ne voulus pas y croire moi-même, et je chassai ces soupçons jusqu'au moment où ils se changèrent en certitude, par un rapport que me fit Marion, dans l'indignation de son âme.

La veille de notre départ de Lyon, M. de la Scaglia lui proposa une grosse somme pour l'introduire, la nuit, dans ma chambre; elle devait ensuite faire le guet afin qu'on ne le troublât point et qu'il eût tout le temps de me persuader ou de me vaincre. Elle l'avait hautement refusé, le menaçant de me prévenir, à quoi il lui fut répondu que, si elle avait cette insolence, elle ne resterait pas deux heures à mon service; il la chasserait.

Je tombai de mon haut à ce discours. Qui eût soupçonné l'amour dans ce vieux prêtre, si froid en apparence, si faible, si dénué de charmes? Comment espérait-il le faire accepter? Comment pouvait-il croire qu'après avoir résisté à M. de Savoie, j'écouterais

un homme qui ne pouvait me plaire d'aucune façon?

Je fus pourtant désespérée de cette entrave nouvelle, et je compris pourquoi il avait fait de si beaux discours à mon père, afin de ne me point laisser partir. Il me voulait garder, le loup, le renard qu'il était, espérant que je me jetterais dans ses bras pour me sauver des autres. — Il ne savait guère à qui il s'adressait.

Après un peu de réflexion, je me résolus à ne point savoir ce que je savais, à ne rien changer à mes manières, et à me jeter plutôt dans un couvent, si, à Turin, les persécutions recommençaient, et si je me trouvais en butte à un nouvel ennemi. L'essentiel était d'arriver. Je contrefis la malade, et je refusai de continuer plus loin le voyage.

L'abbé de la Scaglia s'en montra fort contrarié; il fit venir trois médecins qui, semblables à ceux de Molière, ordonnèrent chacun un remède différent. Ils ne s'accordèrent que sur une chose: si je ne voulais pas absolument demeurer à Lyon, afin de recevoir leurs bons soins, ce qui serait néanmoins le plus sage, il fallait me hâter de retourner chez moi, de me reposer et de vivre dans un parfait repos.

— Ce qu'il faut à madame la comtesse, dit le Purgon de la bande, c'est un bon bateau pour descendre le Rhône, et ensuite un vaisseau qui la conduise à Gênes, sans qu'elle ait besoin de se fatiguer. Voilà mon avis.

Je l'aurais battu. On juge si l'amoureux hiton accepta vite cette manière d'aller, qui nous laissait tête à tête pendant la journée, et qui nous rapprochait forcément pendant la nuit !

J'eus beau dire, beau me plaindre, beau me faire ordonner par les acolytes de prendre un autre chemin, il n'en voulut pas démordre ; on planta notre carrosse dans un bateau, celui de mes femmes dans un second, et nous voilà tous les deux seuls en cette grande caisse, où il ne voulut point souffrir que Marion ni Babette demeurassent avec nous durant le jour.

Dès le premier moment, aussitôt que nous fûmes assis et installés et que le bateau fut en marche, il commença par me lancer quelques mots, espérant que je les allais comprendre ; je fis la sourde oreille ; ce qui le força à s'expliquer plus clairement. Il ne chercha point à me persuader que je le devais aimer pour mon plaisir, mais bien pour le sien et dans mon intérêt,

me faisant un tableau épouvantable du sort qui m'attendait, si je refusais de l'entendre, et me promettant, au contraire, tout ce qui me pouvait agréer, si je l'écoutais.

— Vous haïssez M. de Savoie, me dit-il, vous désirez retourner en France, vous serez servie selon vos vœux. Je vous promets de vous emmener, et incontinent même, si vous voulez, nous rebrousserons chemin jusqu'à Paris, et, de là, je me charge de morigéner ma belle-sœur et mon neveu, de telle sorte qu'ils ne songent plus à vous tourmenter.

— Vous le pouvez donc?

— Si je le peux! Vous avez apparemment oublié que je suis respecté, honoré, craint au palais de Verrue; qu'il m'est resté de beaux biens que votre mari et sa mère s'estimeraient fort heureux d'avoir. En faisant sonner haut l'honneur, ils seront forcés de m'entendre; ils se feraient assommer en me résistant.

— Eh bien, monsieur, puisque vous pouvez tout, pourquoi avoir refusé mon père?

Il fut un instant déconcerté. La question était directe. Il se remit bien vite.

— Est-ce que je pouvais consentir à vous perdre?

Est-ce que je pouvais vous laisser sans moi, si loin? Vous ne connaissez donc pas l'amour, vous qui prétendez cependant aimer votre nigaud de mari, qui n'a seulement pas l'esprit de le voir et de vous le rendre?

Je le laissai dire, je lui laissai défiler ses promesses, ses menaces, sans être plus pénétrée des unes que des autres; lorsqu'il eut tout raconté, je m'enfonçai dans le carrosse, je fermai les yeux, et, me tournant un peu de son côté :

— Bonsoir, monsieur! je vais dormir, répliquai-je.

— Comment, dormir! c'est là le cas que vous faites de mes paroles?

— Monsieur, le sommeil fait oublier, et tout ce que je puis faire pour vous en ce moment, c'est d'oublier ce que je viens d'entendre. Autrement, il me faudrait vous répondre d'une autre façon, et c'est ce que le respect dû à votre âge, à votre qualité, à votre état, m'interdit de faire. Pourtant, ne recommencez plus, car ma patience ne saurait supporter deux fois un pareil discours.

Jamais je ne vis furie pareille à la sienne. Il devint rouge, à faire croire qu'il aurait une apoplexie; ses

yeux s'animèrent de façon à me tuer, s'ils en eussent eu le pouvoir. Il commença à me menacer de nouveau, avec une véhémence tout italienne ; puis, se radoucissant tout à coup, il se jeta à mes pieds, pleura, sanglota, m'assura qu'il mourrait de chagrin si je le repoussais, me demanda pardon d'avoir osé se servir de termes qu'il regrettait, m'assura qu'il était mon esclave, et que la moindre de mes volontés serait pour lui une loi suprême. Il fit ensuite toutes les extravagances qu'une grande passion explique et excuse, mais qui, à plus de soixante ans, n'ont qu'un côté frappant, c'est le ridicule. J'eus si grande envie de rire, que je n'y pus résister, et que j'éclatai au nez du vieux paillard, mais d'un rire si franc, si gai, que je serais morte plutôt que de le retenir.

Il me regarda avec des yeux encore plus féroces qu'auparavant, ce qui ne me calma point ; au contraire, je n'en ris que plus haut et plus fort, me laissant aller à mon entraînement. Je voulus enfin lui répondre, lorsque cela me fut possible, mais lui répondre de la bonne manière, pour qu'il ne fût pas tenté d'y revenir

— Quoi! lui dis-je en essuyant les larmes que ma gaieté démesurée faisait couler; quoi! monsieur, vous qui seriez mon grand-père, vous pouvez croire un instant que j'ai résisté à M. de Savoie, que je veux le fuir, lui et tous les autres, pour me conserver à l'honneur de vos bonnes grâces? En vérité, vous croyez cela? Ah! si vous étiez Français, je vous renverrais à Molière et à *l'École des femmes;* mais vous vous garderiez bien de regarder ce tableau fidèle; on fuit les miroirs, lorsqu'on est sûr de s'y voir en laid. Rentrez donc en vous-même, monsieur; songez à ce que je suis, à ce que vous êtes, et ne me rompez plus la tête de vos sornettes amoureuses. Faites pénitence; songez à bien mourir, et non pas à pécher et à faire pécher les autres.

Il était à mes genoux; lorsque je commençai à rire, il se recula d'abord, puis il se releva lentement, les yeux sur moi, et, à mesure qu'il me regardait, l'expression de ses traits et de ce regard changeait du tout au tout.

Pendant que je parlais, il m'écouta sans chercher à m'interrompre; lorsque j'eus fini, il se mit à sourire,

mais d'un sourire terrible, effrayant, qui me glaça. Puis il se releva tout à fait, et s'assit à la place qu'il avait quittée, à côté de moi.

— Est-ce votre dernier mot, madame? me demanda-t-il avec une tranquillité dont je fus épouvantée, en le voyant si pâle et la physionomie si bouleversée.

— Oui, monsieur, certainement.

— Irrévocablement?

— Irrévocablement.

Je n'avais plus envie de rire, je vous en réponds. Il se rejeta dans le fond du carrosse, croisa les bras, baissa la tête et réfléchit pendant au moins un quart d'heure.

Ce temps lui suffit pour combiner un infâme dessein.

Il s'était rappelé que le moine Luigi lui avait remis, en même temps qu'un poison foudroyant, un puissant narcotique.

Il résolut de se servir de ce somnifère pour vaincre toute résistance.

A l'aide d'un breuvage préparé, il pouvait satisfaire son horrible passion, me dominer ensuite, et arrêter sur mes lèvres toute résolution accusatrice.

Il attendit la nuit suivante pour accomplir ce projet.

Je viens de nommer le moine Luigi. Je m'aperçois que depuis longtemps je n'ai point parlé de lui et que j'ai oublié de donner la suite du récit de son histoire.

Laissons donc un instant l'abbé de la Scaglia à ses noires combinaisons et revenons au capucin.

X

La domination de l'audacieux moine s'était accrue et s'étendait sur toute la maison des Spenzzo. Il s'en fallait pourtant de beaucoup que Bernardo lui fût aussi soumis qu'il paraissait l'être. Cet homme se sentait humilié; il avait vu avec une vive douleur diminuer son influence depuis que les apparitions du moine chez les dames de Spenzzo étaient devenues plus fréquentes : il n'était plus l'homme indispensable, le seul sur lequel ces deux femmes pussent s'appuyer pour soutenir la lutte contre Mariani, lequel, d'un autre côté, se montrait plus résolu que jamais à ne rien céder de son autorité et à faire respecter ses droits. Et puis cette horrible maladie dont Gavazza était atteint n'allait-elle pas laisser des traces hideuses? Angela, qui ne

s'était donnée à lui que par caprice, par penchant aux plaisirs faciles, ne le repousserait-elle pas en le voyant tout stigmatisé des traces cutanées laissées par l'invasion variolique qu'il avait subie? Il sentait donc la nécessité de se relever dans l'esprit de ces femmes frivoles, dont la prodigalité toujours croissante menaçait l'avenir en augmentant le déficit qui existait dans leurs finances.

Pour consolider sa position chancelante, pour reprendre l'ascendant qu'il avait eu et qui s'était sensiblement amoindri dans ces derniers temps, il fallait frapper un coup décisif capable d'établir entre ces femmes et lui un lien de solidarité qu'il leur fût désormais impossible de rompre. Tel fut dès ce moment l'unique objet de ses pensées; rien ne put l'en distraire. Sans doute le terrible frère quêteur était toujours à ses yeux une puissance redoutable; mais, à mesure que l'énergie lui revenait avec la santé, cette puissance lui paraissait moins invincible, et bientôt sa résolution fut prise.

— Ah! mon pauvre Bernardo, comme vous voilà fait ! s'écria Angela la première fois que Gavazza convalescent parut devant elle; pourquoi cette affreuse

maladie n'a-t-elle pas atteint de préférence ce manant qui trône là-bas dans les étables de nos domaines ?

— Ne soyez pas en peine, répondit Bernardo ; on guérit, comme vous voyez, du mal que j'ai eu ; mais j'en sais un dont on ne guérit pas, et qui pourra bien ne pas tarder à le visiter.

Angela frémit, car, quelque coupable qu'elle fût, la pensée du crime auquel Gavazza faisait allusion n'était peut-être pas encore entrée dans son esprit ; toutefois, elle ne repoussa point cette terrible pensée, et elle ne montra ni surprise ni colère en l'entendant formuler.

Angela, n'était pas forte pour méditer un crime ; mais, âme dépravée, elle n'était pas forte non plus pour en repousser le profit ou la complicité.

— Achevez bien vite de guérir, mon ami, se borna-t-elle à dire, et ne vous exposez pas à une rechute en vous tourmentant l'esprit. On ne sait pas ce qui peut arriver ; qui vivra verra !

— Oui ; mais, en attendant, l'année ayant été mauvaise, nos fermiers payent difficilement ; il ne me reste plus à vendre qu'une coupe de bois, et il nous faudra faire un nouvel emprunt pour payer les intérêts

du dernier que nous avons contracté, tandis que ce marcassin qui vous a si indignement trompée et dépouillée empoche de gros fermages et se moque de vous avec les valets dont il fait sa société, ce gentilhomme manqué dont le père marchait sans souliers dans les rues de Gênes... Oh! il faut que cela finisse, et, si je connaissais un prêtre qui voulût bien bénir les balles que j'ai fondues à son intention...

— Parlez plus bas, Bernardo! interrompit vivement la comtesse; ne sentez-vous point que de si imprudentes paroles peuvent nous compromettre?

Il se fit un instant de silence; puis Angela reprit en souriant, comme s'il ne s'agissait que d'une plaisanterie :

— Je ne crois pas, d'ailleurs, que des balles bénites soient indispensables pour améliorer notre situation.

— Cela est vrai, répliqua Bernardo, à la pensée duquel ces paroles venaient rappeler un terrible souvenir; il y a bien d'autres choses dont on meurt vite!...

— Mon ami, soyez prudent, je vous en conjure !... songez que nous n'avons que vous pour nous défen-

dre, et qu'une démarche trop hasardée pourrait vous perdre.

Ces paroles prouvèrent à Gavazza qu'il était compris, et qu'il ne s'agissait plus que du choix des moyens.

— Angela, dit-il à demi-voix en tombant aux pieds de la comtesse, ma vie vous appartient, vous le savez; la dernière goutte de mon sang sera toujours prête à couler pour vous; eh bien, dites, dites seulement que vous acceptez mon dévouement, et que, quelque chose qui puisse arriver, je conserverai, mort ou vivant, une place dans votre cœur.

La comtesse était tremblante; mais déjà son mari lui avait fait signifier l'ordre de rentrer au domicile conjugal, et la seule pensée de se remettre en la puissance de cet homme lui faisait horreur; son imagination s'exalta subitement.

— Oui! s'écria-t-elle, à toi mon cœur et à lui ma haine!

— L'arrêt est prononcé, dit Bernardo en se relevant; le reste ne regarde que moi.

Et il sortit, laissant Angela en proie à la plus vive émotion.

Deux jours après cette scène, un jeune berger entrait à la villa Santoni, venant, disait-il, demander les ordres de son maître. C'est qu'en effet M. Mariani ne dédaignait pas de s'occuper des moindres détails de l'exploitation agricole, et il était toujours prêt à donner audience à ses gens, qui l'aimaient tous à cause de cette familiarité patriarcale. Le berger put donc entrer dans la salle à manger du rez-de-chaussée, où son maître attendait qu'on lui servît à déjeuner.

— Tu dois avoir chaud, mon brave Zarca, lui dit le comte; car je t'ai vu parquer, hier au soir, près du champ Catano, à plus d'un mille d'ici. Mais tu n'étais pas seul; quel est donc l'homme avec lequel tu causais en ce moment?

Zarca rougit, balbutia en roulant son bonnet dans ses mains, et finit par dire que c'était un voyageur qui lui demandait son chemin. Le comte attribua l'embarras du jeune homme à sa timidité, et, après lui avoir donné des ordres pour la conduite de son troupeau, il lui dit d'aller à l'office et de se faire donner à déjeuner. Zarca obéit avec un satisfaction marquée; il pénétra dans la cuisine, et, au lieu de demander

à manger, il rôda autour du fourneau sur lequel se préparait le déjeuner de son maître. Il y avait dans son allure, dans ses mouvements, quelque chose d'embarrassé qu'un observateur attentif aurait pu remarquer, mais dont les gens de la maison ne s'étaient pas aperçus; lorsqu'au moment où il allongeait le bras vers un vase posé sur le feu, un gros singe, aussi familier avec les serviteurs qu'avec le maître, s'élança sur le bras du berger, qui jeta un cri de surprise et laissa tomber sur le sol un petit flacon qui se brisa. Le singe alors sauta sur les débris de cristal; mais à peine les eut-il flairés, qu'il fut pris de convulsions violentes, et, après s'être débattu pendant quelques secondes, il expira. Ce qui parut le plus extraordinaire dans cet accident, c'est que Zarca fut subitement pris d'un accès de frayeur qui parut un instant lui avoir ôté la raison: les muscles de son visage se contractèrent violemment; ses cheveux se hérissèrent; ses yeux hagards semblaient se tourner attentivement vert la porte, et il s'élançait pour prendre la fuite, lorsque parut M. Mariani, attiré par la rumeur de cet événement.

Il voulut interroger Zarca; mais déjà ce dernier avait

eu le temps de se remettre : il répondit qu'il avait trouvé le flacon sur le grand chemin ; qu'il ne l'avait approché du feu du fourneau que dans l'intention de parvenir à le déboucher, ce qu'il n'avait pu faire jusqu'alors, et qu'il ignorait complétement quel en était le contenu.

M. Mariani ne parvint pas à obtenir de renseignements plus précis, et, ne pouvant se résoudre à accorder la moindre importance à cet accident qui semblait tout fortuit, il renvoya le pâtre à ses troupeaux. Toutefois, un sombre pressentiment resta malgré lui dans sa pensée, et, ce jour-là même, après le repas du soir, qu'il avait l'habitude de prendre à la même table que ses serviteurs, il disait à ces derniers :

— Je ne sais ce qui arrivera ; je crois qu'on en veut à ma vie, et je suis bien résolu à la défendre envers et contre tous. Je puis succomber pourtant ; dans ce cas, mes amis, vengez-moi ; car on aura frappé un honnête homme qui ne vous veut que du bien.

Et il rentra chez lui triste, abattu, presque découragé.

— Qu'ai-je donc fait à cette femme ? se demandait-il. Je l'aimais de toute mon âme : pourquoi cette haine

dont elle me poursuit en échange du désir si ardent que j'avais... que j'aurais encore de la rendre heureuse?

A cette même heure, la réponse à ces questions se faisait près de la cabane du berger Zarca.

— Tu n'es qu'un sot et un poltron ! disait au jeune berger un homme de haute taille dont le visage était tuméfié et criblé de marques pustuleuses, et mal t'en a pris d'avoir eu peur au moment décisif; car, si tu avais été brave, je te donnerais en ce moment plus d'écus que tu n'en pourrais gagner en dix ans.

— C'est vrai, répondit Zarca, le cœur m'a manqué.

— Et il te manquera toujours !...

— Non, j'en suis sûr, maintenant que j'ai subi l'épreuve... Essayez un peu; mettez-moi à l'œuvre et vous verrez!

— Eh bien, oui, nous verrons!

Trois heures plus tard, Bernardo disait à la comtesse Marion :

— Les balles bénites ne sont pas tant à dédaigner que vous le pensiez; si j'en avais eu une aujourd'hui, toutes vos souffrances seraient finies.

— J'y ai pensé, mon ami, répondit résolûment An-

gela, et en voici deux, dont mon confesseur m'a garanti l'infaillibilité.

Bernardo les prit avec une indicible expression de joie.

— Oh! merci! merci! dit-il; vous avez fait maintenant la moitié du chemin; à moi seul le reste.

Et il partit comme un trait, emportant ces balles, en la puissance desquelles il avait foi.

XI

Bien que la convalescence de Bernardo semblât devoir être très-rapide, les traces de la dangereuse maladie dont il avait été atteint étaient encore fraîches, fort vives et presque repoussantes. Un autre se fût affligé de cette dernière circonstance, lui s'en félicita; il lui importait, après ce qui venait de se passer entre lui et Angela, qu'on le crût toujours malade, faible, incapable de vaquer à aucune affaire. Ce fut donc très-péniblement en apparence qu'il regagna sa chambre, et à peine y fut-il rentré, qu'il se laissa tomber tout haletant sur son lit.

— Ah! sainte Vierge! s'écria la garde en l'apercevant, quelle imprudence!... Vous être levé dans un tel état!... Vous avez juré de n'en pas revenir !

— C'est vrai, Martha, répondit-il d'une voix mourante, j'ai été bien imprudent; mais vous savez qu'on ne s'accommode guère d'un serviteur obligé de rester au lit... J'ai voulu essayer mes forces... Aussi ai-je les pieds bien malades.

— Oh ! Jésus Maria! reprit la garde en s'empressant de le déchausser, est-il possible que vous ayez pu mettre un pied devant l'autre !

— Cela ne m'arrivera plus, ma bonne Martha.

— Je le crois bien ! Vous ne serez pas capable, avant six semaines au moins, de marcher sans béquilles.

— Que la volonté de Dieu soit faite!

— Oh ! signor Gavazza, vous êtes un trop digne homme pour que le bon Dieu n'ait pas pitié de vous, reprit la vieille Martha en accommodant le plus doucement possible le malade dans son lit; mais il est certain, malgré cela, que, s'il se passe d'ici à un mois quelque chose d'extraordinaire à Chivas, ce ne sera pas vous qui l'irez dire à Rome.

Il y avait quelques instants que la vieille s'était retirée après avoir tout mis en ordre, lorsque le frère Luigi entra doucement et à pas comptés.

— Hum! fit-il en voyant le malade se soulever avec effort, je croyais te trouver sur pied, Bernardo.

— Révérend père, c'est justement parce que j'ai essayé de m'y mettre que me voici de nouveau obligé de garder le lit... Et cela me met au désespoir; car l'argent ne doit pas tarder à manquer ici, tandis qu'à Santoni, ce marcassin de comte entasse l'argent en traitant nos domaines en pays conquis.

— Cela, dit le moine d'une voix grave, prouve que l'on est sage là-bas et qu'on est fou ici, où l'on dépense à tout propos des sommes fabuleuses. Quoi! madame la marquise de Spenzzo possède, indépendamment de ce qu'elle a donné à sa fille, des terres valant plus de trois millions d'écus romains, et elle manque d'argent!

— Au moins, révérend père, vous me rendrez cette justice de reconnaître que ce n'est pas ma faute, s'il en est ainsi.

— Soit, Gavazza; mais il me paraît que l'on con-

voite ardemment ici l'argent qui se gagne là-bas. Tiens, mon ami, un bon conseil : ne joue pas au plus fin avec moi. Tu couves, j'en suis sûr, quelque mauvaise pensée.

— Oh! *mio padre!* que puis-je, en l'état où je suis?

— Je comprends parfaitement ce que tu veux, et je sais au juste ce que tu peux ; mais je veux, moi, que le comte soit maître absolu à Santoni, tandis que tu te contenteras de jouer ici le rôle de cheville ouvrière. Plus tard, on te fera une position indépendante; mais il faut attendre; c'est mon dernier mot.

Gavazza était furieux ; il se mordait les lèvres pour ne pas éclater; mais il se dit enfin que ce moine, quelque fort qu'il fût, n'était pas invincible; que sa qualité de religieux le rendait, dans l'état présent des choses, plus vulnérable que tout autre, et il promit de se conformer au programme que Luigi venait de lui imposer. En même temps, il prenait mentalement avec lui-même l'engagement de briser le plus promptement possible les liens dans lesquels le moine essayait de l'envelopper.

— Révérend père, se disait-il mentalement, vous

avec beau faire, je sens bien que nous sommes ennemis; mais pourquoi?... Vous ne sauriez rien posséder en propre, votre qualité de religieux s'y oppose; la marquise est soumise à votre volonté, sans que vous en puissiez tirer aucun avantage, et vous n'osez pas contrarier Angela, même dans ses plus minimes volontés... Tout bien examiné, mon révérend père, je suis plus fort que vous, et vous serez bientôt forcé de le reconnaître.

Dès le lendemain, et en dépit des représentations de la garde Martha, Bernardo, appuyé sur deux béquilles se montrait dans les rues de Chivas, recevant les félicitations des uns, les compliments de condoléance des autres, mais laissant soigneusement croire qu'il ne pouvait marcher, et paraissant en quelque sorte cloué au sol par la faiblesse et la douleur. Ce soir-là même, un violent orage éclatait sur la petite ville de Chivas ; le ciel était en feu; le tonnerre fendait les nues avec fracas; la grêle et l'eau tombaient à torrents.

Le berger Zarca gardait ses troupeaux dans la montagne. Effrayé par ces convulsions de l'atmosphère,

au bruit desquelles se mêlaient le bêlement de ses moutons et les aboiements de ses chiens, il se tenait, morne et silencieux, assis dans sa cabane, lorsque, à la vive lumière d'un long éclair, il crut voir au loin un homme marchant à travers champs, et se dirigeant vers lui.

— Jésus! se dit-il en faisant, avec un redoublement d'effroi, le signe de la croix, on dirait Bernardo Gavazza! Que vient-il faire ici?... Le bon Dieu n'est-il pas assez en colère?... Non, non, je ne bouge pas d'ici... Et pourtant il me traite mal, le bon Dieu: le toit de ma cabane, à moitié effondré, livre passage à la pluie; je n'ai pas une poignée de paille sèche; je viens de manger mon dernier morceau de pain, et ma faim n'est pas apaisée...

Ces plaintes furent interrompues par un coup de tonnerre qui fit trembler le sol.

— Oh! reprit Zarca en tombant à genoux, je sais bien que j'ai tort de me plaindre; car il y a beaucoup de gens plus malheureux que moi.

— Eh bien, dit une voix au milieu des ténèbres, montre-toi fort et rien ne te manquera.

Au même instant, un éclair jaillit des nues, et Zarca reconnut Bernardo Gavazza.

— Ah! maître Bernardo, reprit le jeune berger, vous m'avez fait peur!

— Tant pis! car, *corpo di Dio!* les gens qui ont peur ne sont bons à rien, et, avec ce défaut-là, tu garderas les moutons en plein vent, jusqu'à ce que tu crèves de misère, d'ennui ou de frayeur.

— Ah! c'est qu'il fait un temps...

— Ne t'en plains pas, Zarca; je l'aurais commandé qu'il ne serait pas plus à mon gré.

— Alors, maître Gavazza, nous n'avons pas les mêmes goûts.

— Peut-être! il ne s'agit que de s'entendre... Mais j'ai là quelques beaux écus romains qui ne demandent qu'à passer de ma poche dans la tienne.

— Qu'ils fassent donc vite le chemin, dit le jeune berger, dont un nouvel éclair montra le visage rayonnant de joie.

— Ils le feront, Zarca, si tu montres assez de cœur pour ne pas les effaroucher... Tiens, vois, ils sont tout prêts à se mettre joyeusement en marche.

— Oh! maître Bernardo, je suis un homme maintenant... Et, tenez, voici que l'orage ne m'effraye pas plus que la chute d'une étoile filante. Chacun pour soi, *san Dio!* et le bon Dieu pour tous.

— Très-bien! maintenant, ne parlons plus en l'air : d'ici à la villa Santoni, il ne doit pas y avoir pour plus de dix minutes de chemin?

— Pour cinq minutes au plus.

— Et M. Mariani doit être à table, dans la grande salle, au milieu de ses serviteurs.

— C'est certain, il n'y manque jamais... Oh! c'est un vrai bon maître, celui-là!...

— Oh! les dames de Spenzzo sont autrement bonnes maîtresses, et les écus que voici ne sont qu'un échantillon de ceux qu'elles donneront à qui les servira.

— Et que faut-il faire pour cela?... Parlez donc, maître Bernardo.

— Il faut me jurer obéissance, Zarca, et tenir ton serment.

— Je le veux bien, dit le jeune berger dominé par une avidité précoce.

— Tu le jures?

— Je le jure.

— Eh bien, fit Gavazza en tirant de dessous son manteau un fusil à deux coups, voici le juge qui doit prononcer ce soir même entre les dames de Spenzzo et le Mariani.

— Ah! s'écria Zarca saisi d'effroi.

— Eh bien, qu'est-ce ? reprit tranquillement Bernardo ; crois-tu ce compagnon-là capable de se tromper d'adresse?... Secoue donc cette faiblesse d'enfant... D'ailleurs, c'est moi qui agirai. Marchons.

— Oui, dit Zarca toujours tremblant.

— Nous allons donc nous rendre à Santoni. Il y a là un chien de garde qui te connaît, car il a été le compagnon des tiens.

— Mirco?... Oh! oui, bonne bête! dès qu'il peut s'échapper, c'est pour venir me retrouver aux champs.

— Je le savais, et voilà pourquoi je viens chercher ton concours. Tu pourras donc facilement passer par-dessus le petit mur de la première cour, t'emparer du chien et l'empêcher d'aboyer lorsque j'arriverai. Je te suivrai de près, tu ouvriras une des petites por-

tes de manière à ne faire aucun bruit, et l'affaire sera vite terminée. Prends donc le devant et hâte-toi!

Moins rassuré que jamais, Zarca ne bougeait pas.

— Est-ce que tu refuserais de marcher, maintenant que tu en sais assez pour me faire pendre? reprit Bernardo d'une voix menaçante. Prends garde! car, sur les deux coups dont mon fusil est chargé, il y en a un pour le traître qui essayerait de me vendre.

Et, comme, en parlant ainsi, il abaissait horizontalement son arme, Zarca s'écria :

— Non, non, maître Bernardo, je ne vous trahirai jamais; mais je croyais qu'avant de nous mettre en route, vous vouliez me faire faire connaissance avec ces écus romains que je n'ai pu encore apercevoir qu'à la lueur des éclairs.

— Tiens, dit Gavazza en lui remettant une bourse, en voici un petit échantillon; le reste de la bande viendra bientôt; mais nous avons déjà perdu bien du temps; partons.

Le berger prit la bourse, l'ouvrit, en examina le contenu, et, bondissant de joie, il se dirigea vers la villa où son maître était alors à table au milieu de ses serviteurs.

XII

L'orage était apaisé; mais la pluie continuait à tomber fine et serrée. Deux hommes le havre-sac sur le dos marchaient péniblement à travers champs; c'étaient deux soldats déserteurs de l'armée du duc de Savoie qui traversaient le Piémont pour aller se réfugier à Venise.

— Par saint Janvier! disait l'un, je commence à croire, Lorenzo, que nous avons eu tort de quitter le régiment. On y est mal, c'est vrai, mais encore y mange-t-on quelquefois, et il y a plus de douze heures que nous marchons l'estomac vide: il n'est pas possible que nous allions loin en suivant ce régime-là. Pour moi, je ne dépasserai certainement pas l'habitation que l'on aperçoit d'ici sans y faire halte.

— Tu as tort, Giacomo, répondit l'autre: je connais le pays; cette habitation appartient à une famille alliée à celle du duc de Carignan; ce serait nous mettre dans la gueule du loup, tandis que nous trouverons aisément un asile à Chivas, dont nous ne sommes pas éloignés de plus de quatre milles.

— Quatre milles! c'est énorme. Ne pourrions-nous tenter, sans nous adresser aux maîtres, d'obtenir de quelque domestique charitable de cette maison un morceau de pain et une poignée de paille dans quelque écurie?

— Nous en courrons la chance, si tu le veux absolument.

— Et je le veux d'autant plus qu'il me semble qu'une des portes est entr'ouverte...

— Entrons donc, répliqua Lorenzo.

Et il franchit le premier le seuil de la porte; mais il avait à peine fait un pas à l'intérieur, qu'il se retourna vers son camarade en lui disant à voix basse :

— Silence ! il y a des gens à quelques pas d'ici qui causent et paraissent craindre au moins autant que nous d'être entendus.

Ils s'arrêtèrent d'abord, puis ils parvinrent à se glisser doucement à l'intérieur, dans l'angle formé par la porte à demi ouverte et le mur qui servait d'appui. De là, la pluie ayant cessé et le temps s'étant éclarci, ils purent entrevoir deux hommes dont l'un était armé d'un fusil

et dont l'autre tenait en laisse un chien de garde qu'il caressait pour l'empêcher de gronder.

— Tiens-le bien, Zarca, disait l'homme au fusil, et, dans une minute, les dames de Spenzzo seront débarrassées pour toujours de ce pourceau que le marquis a eu la faiblesse de laisser entrer dans sa famille

— C'est pourtant un noble homme! fit Zarca en soupirant.

— Noble, lui?... Il a volé la noblesse, comme il vole depuis trop longtemps les revenus de ces domaines; mais il n'en fera pas davantage... je le tiens!...

A ces mots, il épaula son fusil, ajusta dans la direction d'une haute fenêtre du rez-de-chaussée; puis un éclair jaillit et fut suivi d'une explosion, à laquelle succédèrent des cris d'effroi partant de l'intérieur de la maison.

— Fuyons! dit à demi-voix l'homme au fusil, et, quelque chose qu'il arrive, n'oublie pas que les dames de Spenzzo te donneront toujours plus pour te taire qu'on ne t'offrirait pour te faire parler.

Et ils s'enfuirent à toutes jambes.

— Si nous restons ici un instant de plus, dit à son tour Lorenzo, nous sommes perdus!

Et, de même que les meurtriers, ils s'élancèrent dans la campagne et gagnèrent le large le plus rapidement possible.

— Voilà une singulière aventure ! dit Giacomo lorsqu'ils se crurent assez éloignés pour faire halte et reprendre haleine.

— Et qui pourra peut-être nous être utile, répondit Lorenzo ; car j'ai retenu le nom de celui qui tenait le chien, et, à la lumière produite par le coup de feu, j'ai vu que le visage de l'autre était couvert de pustules à peine amorties. Un crime vient certainement d'être commis, et peut-être donnerait-on une bonne récompense à qui ferait connaître les coupables.

— Il faudra voir ; tâchons, avant tout, de trouver à souper et un gîte pour cette nuit.

Tandis que tout cela se passait, le révérend frère Luigi se dirigeait vers son couvent. Bien que sa besace fût suffisamment garnie, il paraissait inquiet : à plusieurs reprises il s'était présenté à l'hôtel de Spenzzo, sans y trouver Bernardo, qui, lui avait-on dit, se promenait

dans le voisinage à l'aide de ses béquilles, et cela avait suffi pour lui faire craindre quelque grave événement.

— Cet homme-là est audacieux, se disait-il, impatient d'atteindre le but qu'il se propose, et il n'est que trop encouragé par la marquise et Angela à tenter la fortune en frappant un grand coup. Ces femmes-là ne veulent pas voir qu'elles se perdront en même temps que lui en le lançant dans cette voie. Heureusement, je sais attendre, moi, et il n'est pas facile de me tromper.

Interrompu dans ses réflexions par le bruit de pas pesants, le religieux releva subitement sa tête, penchée vers la terre en signe d'humilité, et il se trouva subitement en face des deux soldats, qui continuaient à s'entretenir de leur aventure à Santoni. A l'aspect de la besace si dodue que portait le moine, Giacomo, qui était le plus affamé, ne put se contenir.

— Révérend père, dit-il, ayez pitié, nous vous en supplions, de deux pauvres soldats qui se sont égarés en chemin et n'ont pas mangé depuis hier !

— Et comment se fait-il que vous soyez arrivés jusqu'ici sans trouver de secours? repartit Luigi. D'après

le chemin que vous suivez, vous avez dû passer, vers la fin du jour, devant la villa Santoni, aux portes de laquelle un malheureux n'a jamais frappé en vain.

A ces mots, les deux soldats se regardèrent comme pour se consulter ; puis Giacomo reprit :

— Nous nous sommes en effet arrêtés à cette habitation ; mais nous n'avons pu y rien recevoir, la frayeur nous en ayant fait sortir plus vite que nous n'y étions entrés.

— Peur ! vous, des soldats ?...

— Révérend père, répéta à son tour Lorenzo blessé par ces paroles, de bons soldats peuvent ne pas vouloir se mesurer contre des assassins.

— Vous avez trouvé des assassins à Santoni ? demanda avec anxiété le frère quêteur, qui déposa sa besace à ses pieds comme pour écouter avec plus d'attention.

— Oh ! frère, ce ne sont pas choses à raconter sur le grand chemin...

— Surtout quand on meurt de faim, ajouta Giacomo.

— C'est vrai, mes enfants, dit Luigi en remettant sa besace sur son épaule. Heureusement, nous ne sommes

qu'à cent pas du couvent, où, à ma recommandation, vous allez trouver de quoi réparer complétement vos forces.

Tous trois se dirigèrent vers le couvent; le portier, qui reconnaissait Luigi au coup de marteau, ouvrit sur-le-champ, bien que l'heure réglementaire fût passée; mais ce ne fut pas sans quelque frayeur qu'il vit entrer les deux soldats à la suite du frère quêteur.

— Tiens, Pietro, dit ce dernier en posant sa besace sur une table, prélève double ou triple dîme s'il le faut; mais donne-nous à souper promptement, et ne ménage pas la réserve de ton caveau; j'aurai soin de combler promptement les vides que nous pourrons y faire.

Pietro apporta d'abord des verres et du vin; puis, explorant la besace, il se mit à préparer le souper avec d'autant plus de zèle qu'il en devait prendre sa part. Tandis qu'il était ainsi occupé, le frère quêteur reprenait, avec les deux soldats, l'entretien commencé sur le grand chemin, et qui se continua avec d'autant plus d'abondance que les rasades se succédaient plus rapidement. Les deux déserteurs devinrent, dès la seconde bouteille, très-expansifs; la troisième était à peine

entamée, que Luigi n'avait plus rien à apprendre de ce qui s'était passé à Santoni deux heures auparavant, et l'ivresse des deux narrateurs était déjà telle, que le frère quêteur put, à plusieurs reprises, échanger son verre contre les leurs sans qu'ils s'en aperçussent.

— Mon révérend, cria tout à coup le portier en apportant un plat d'où s'élevait un fumet tentateur, voici une omelette dont vous me direz de bonnes nouvelles.

Mais il s'arrêta tout à coup en voyant les deux soldats la tête appuyée sur la table et profondément endormis.

— Révérend père, dit-il après un instant de silence, je gagerais bien que ces gens-là ne se sont pas endormis sans votre permission.

— C'est vrai, Pietro : il m'est toujours facile de faire dormir les gens que je trouve trop éveillés. Mais nous causerons de cela une autre fois; pour le moment, nous n'avons pas un instant à perdre : il s'agit de garrotter solidement ces deux hommes... L'*in pace* est vide, n'est-ce pas?

— Toujours, mon révérend; est-ce que le père procureur voudrait se donner la peine d'user de cette vi-

laine chose! Cela serait capable de l'empêcher de digérer. Il est donc vide, ce vilain cachot, à preuve que j'en ai la clef, dont je me suis emparé parce que, entre nous, j'ai découvert dans ce trou un passage secret qui le fait communiquer avec la cave particulière du père supérieur...

— Je le savais, Pietro, interrompit Luigi en souriant. Mal avisé serait celui qui voudrait ici me cacher quelque chose. Maintenant, apporte des cordes...

— Une omelette si bien réussie! exclama Pietro en joignant douloureusement les mains.

— Nous la mangerons un quart d'heure plus tard, voilà tout, et nous en aurons chacun double part qui pourra être d'autant mieux arrosée que, de l'*in pace* où nous allons transporter ces dormeurs, tu pourras faire une courte visite à la cave particulière du père supérieur, dont tu as si habilement trouvé le chemin.

En parlant ainsi, Luigi s'était emparé des cordes apportées par le frère portier; aidé de ce dernier, il ne lui fallut que quelques minutes pour garrotter solidement les deux soldats endormis, qu'ils transportèrent

ensuite sans beaucoup de peine dans un de ces horribles cachots appelés *in pace*, qui existaient alors dans presque tous les couvents, et d'où les religieux qu'on y mettait après un semblant de jugement à huis clos ne devaient plus sortir vivants. On n'en usait plus depuis longtemps au couvent des capucins de Chivas, où l'on était en général d'humeur très-débonnaire en temps d'abondance.

XII.

La nuit avait été pleine de terrible anxiété à l'hôtel Spenzzo; assises et serrées l'une contre l'autre sur un sofa, la marquise et sa fille n'osaient échanger un mot; toutes deux savaient que Gavazza était parti secrètement pendant l'orage; elles avaient d'abord voulu prier pour le succès de son entreprise; mais la terreur leur avait fait, dès les premiers mots, rentrer dans la gorge cette prière sacrilége, et, depuis ce moment, en proie à une indicible terreur, elles étaient demeurées muettes et tremblantes, prêtant l'oreille au moindre bruit.

Vers minuit, elles avaient entendu ouvrir et fermer la porte extérieure; puis un bruit de pas était arrivé jusqu'à elles et s'était bientôt évanoui, et les heures avaient continué à s'écouler lentes et terribles pour ces deux coupables dont le châtiment commençait.

Enfin, au point du jour, on gratta doucement à la porte de la comtesse Mariani, qui s'empressa d'ouvrir.

— C'est lui ! dit-elle d'une voix altérée. Ah ! Bernardo, vous nous avez fait bien souffrir !

Elle continuait à trembler en parlant ainsi, et son émotion était si violente, qu'il fallut que Gavazza la soutînt pour qu'elle pût retourner s'asseoir près de sa mère.

— Est-ce donc ainsi, dit-il en s'efforçant de sourire, qu'on sait accueillir un messager de bonnes nouvelles?... Vous êtes libre, madame! le misérable qui vous avait imposé son nom pour vous dépouiller impunément ne vous causera désormais aucun chagrin.

— Quoi ! balbutia la marquise, Mariani... ?

— Est mort, madame ! et ainsi mourront tous ceux qui oseraient attenter à votre bonheur. Mais pourquoi cet effroi qui se peint sur vos traits? Qui donc oserait

faire remonter jusqu'à vous la responsabilité d'un acte dont je suis seul l'auteur? Ne savez-vous pas que je vous ai fait le sacrifice de ma vie? Elle est à vous, et, quoi qu'il arrive, je ne la défendrai qu'autant qu'il le faudra pour que votre honneur reste intact. Mais pourquoi s'occuper d'éventualités impossibles? Aucune preuve ne saurait s'élever contre moi; mes mesures ont été soigneusement prises; c'est un secret entre Dieu et nous; malheur à qui oserait tenter de le pénétrer!

— Dis plutôt malheur à toi-même! s'écria le moine Luigi, qui apparut tout à coup comme l'ange vengeur.

La foudre tombant aux pieds des trois complices ne les eût pas plus terrifiés que l'apparition de ce moine au regard étincelant, plein de menaces et de malédictions. Les deux femmes demeurèrent immobiles et muettes; il s'écoula quelques instants sans que Bernardo eût conscience de ce qui se passait autour de lui; mais il avait trop d'audace pour que son saisissement ne fît pas promptement place à cette assurance qui ne l'abandonnait presque jamais.

— Révérend, dit-il en reprenant tout à coup un

calme apparent, cet emportement, qu'il me soit permis de le dire, est peu digne de votre caractère et de votre robe, et je crois qu'il vous serait difficile de justifier l'apostrophe que vous venez de m'adresser.

— Oh! c'est trop d'impudence! répondit le moine, et je ne sais à quoi il tient que je ne te laisse aller au gibet! A quelle heure es-tu sorti hier au soir? Quelle heure était-il quand tu es rentré cette nuit? Qu'as-tu fait dans l'intervalle?... Tu te tais? Eh bien, je vais te le dire.

Et Luigi raconta l'assassinat du comte Mariani sans en omettre la moindre circonstance. Cette fois, Gavazza était vaincu; il voulait répondre, et la parole expirait sur ses lèvres.

— Et tu osais dire tout à l'heure à ces malheureuses, reprit le moine, que ce crime était un secret entre Dieu, elles et toi!... Ne sais-tu pas que j'ai l'habitude de deviner ce que l'on veut me taire? Mais ici je n'ai pas eu à faire usage de cette faculté : tu as si follement agi, tu as laissé tant de traces de ton passage, que, si je n'étais parvenu à arrêter dans leur marche les deux principaux témoins de tes crimes lorsqu'ils

se rendaient chez le procureur criminel, cet hôtel serait déjà investi par la force armée, ces malheureuses femmes, qui t'ont comblé de biens, te suivraient bientôt jusqu'à l'échafaud.

Il avait à peine prononcé ces mots, qu'Angela poussa un cri aigu et roula sur le parquet en se tordant les membres.

— Luigi, s'écria en même temps la marquise en se mettant à genoux devant le moine, sauvez-nous, je vous en conjure !

— N'est-ce pas pour cela que je suis ici à cette heure, Paola? répondit-il en la relevant.

Puis, se penchant vers la comtesse en proie à une violente attaque de nerfs, il lui fit respirer certain sel particulier, et il parvint ainsi à la calmer comme par enchantement.

— Maintenant, reprit-il, repoussons toute vaine terreur, afin de soutenir victorieusement la lutte si imprudemment commencée. Cette lutte sera longue ; car, quelle que soit l'origine des Mariani, leur famille est nombreuse et puissante. Ainsi que je le disais tout à l'heure, les deux principaux témoins sont en mon

pouvoir; ils ne parleront pas sans ma permission.

— Luigi, dit avec effusion la marquise en lui prenant les mains, vous avez notre foi, et vous êtes notre seule espérance.

— La foi, l'espérance sont choses bien fragiles, vous le savez, Paola, répliqua le moine en souriant amèrement ; mais je n'en accomplirai pas moins courageusement la mission que je me suis imposée, et, j'en suis sûr, le succès couronnera mes efforts, si, comme je l'espère, vous suivez scrupuleusement mes conseils.

— Révérend père, dit Bernardo, dont cette scène semblait avoir affaibli l'énergie, je vous ai désobéi, et je m'en repens sincèrement. Pardonnez-moi, et je jure d'être désormais à vous corps et âme.

— Assez, dit impérieusement Luigi ; voilà déjà trop de temps perdu. Dans quelques instants on viendra bien certainement annoncer aux dames Spenzzo la mort du comte Mariani. Personne n'ignorant la mésintelligence qui régnait entre elles et le comte, il faudra recevoir cette nouvelle dignement, gravement, sans montrer une douleur démentie à l'avance, mais seulement de la surprise et une tristesse contenue ; puis,

sans crainte, sans hésitation, on abordera la question des intérêts matériels. Madame la comtesse, madame la marquise, sa mère, appelleront leur notaire, et le chargeront d'assister à l'apposition des scellés qui certainement se fera aujourd'hui même à Santoni. Toi, Bernardo, tu accompagneras le notaire, comme homme de confiance de ces dames.

— Oh! révérend père, dans l'état où je suis!

— Là est justement la planche de salut : tu iras en voiture à Santoni avec le notaire ; là, tu participeras dans une certaine mesure aux actes qui s'accompliront; puis, vaincu en apparence par la fatigue, tu t'évanouiras après avoir mis à nu tes pieds ensanglantés.

— Et puis ? demanda Bernardo avec résignation.

— Et puis tu reviendras ici te mettre au lit, et tu y resteras pendant huit jours au moins.

— Révérend père, c'est une terrible tâche !

— A ton aise, Bernardo ; s'il te semble plus doux d'aller à la potence...

Gavazza poussa un cri d'effroi; la marquise et sa fille éclatèrent en sanglots.

—Silence! dit impérieusement Luigi en se levant; on

frappe à la porte de l'hôtel ; l'heure suprême est arrivée. Mais il ne faut pas que l'on me trouve ici... A bientôt ! et que mes paroles demeurent dans votre mémoire.

A ces mots, il s'élança hors de l'appartement, et sortit de l'hôtel par une des portes du jardin.

XV

On éprouvait à l'hôtel Spenzzo un trop grand besoin de l'appui du moine Luigi, pour ne pas lui obéir aveuglément ; nul n'eût osé s'écarter du programme qu'il avait tracé ; il fut donc fait comme il l'avait dit : la marquise et la comtesse se moutrèrent à la fois tristes et calmes à l'annonce qu'on leur fit de la mort du comte Mariani, qui fut par elles reçue de la manière la plus convenable ; Bernardo lui-même parut attristé dans une juste mesure par ce lugubre événement, de sorte qu'il ne put s'élever d'abord le moindre soupçon, car on avait vu, la veille, Gavazza se traîner péniblement à l'aide de ses béquilles dans les rues voisines de l'hôtel.

Cependant l'instruction judiciaire de cette mystérieuse affaire n'en suivait pas moins son cours, activée qu'elle était par le signor Marco Mariani. Celui-ci, en effet, avait juré de venger son frère, et il était parvenu à grouper les plus terribles présomptions.

D'autre part, Zarca courait les cabarets de Chivas, tirant de ses poches de l'argent à pleines mains, et criant dans ses accès d'ivresse :

— Buvons! buvons! quand il n'y en aura plus, il y en aura encore.

Enfin les balles extraites du corps de la victime, et marquées toutes deux d'une croix, furent reconnues par un enfant de chœur, qui déclara les avoir déposées sur l'autel où devait se célébrer le saint sacrifice de la messe, afin qu'elles fussent bénites par l'officiant. De tout cela, Marco Mariani avait fait un faisceau qui, grossissant chaque jour, devint trop imposant pour que la justice pût demeurer inactive.

Un matin, alors que les maîtresses de la maison étaient encore au lit, la villa Santoni fut investie par une troupe d'archers; puis plusieurs officiers judiciaires pénétrèrent à l'intérieur et s'emparèrent de la

personne de Bernardo Gavazza. Ce dernier se récrie; il proteste de son innocence; il invoque le témoignage de la marquise, de la comtesse, qui, réveillées par tout le bruit qui se fait autour d'elles, arrivent à peine vêtues et tentent d'interposer leur autorité.

— Les circonstances sont graves, mesdames, leur dit l'officier supérieur de justice, et elles pourraient être encore aggravées par une intervention intempestive.

— Mes chères et bonnes maîtresses, disait de son côté Bernardo, qui affectait de montrer une tranquillité parfaite, vous savez aussi bien que moi que l'on m'accuse injustement; il s'est fait une tempête qui a aveuglé et aveugle encore les plus clairvoyants. La justice se trompe; mais elle reconnaîtra bientôt son erreur. En attendant, j'aimerais mieux souffrir mille morts que de voir une larme tomber de vos yeux, et ce sentiment, quoi qu'il puisse arriver, je le garderai jusqu'à la mort. Conservez-moi votre estime, et ne vous occupez pas autrement de moi, c'est la seule grâce que je vous demande... Maintenant, ajouta-t-il en se tournant vers les gardes qui l'entouraient, je suis prêt, marchons.

Pendant que l'on conduisait Gavazza aux prisons de Turin, où il devait attendre la fin de l'instruction qui se poursuivait, le moine Luigi faisait, au couvent des capucins de Chivas, une découverte accablante : il avait constitué le portier Pietro geôlier des deux soldats enfermés dans l'*in pace*, et il était parfaitement tranquille de ce côté : ce lieu de détention était sûr, il n'y avait pas même d'exemple qu'un des moines qu'on y avait renfermés autrefois eût jamais tenté de s'évader, tant la chose semblait impossible. Voyant la tournure fâcheuse que prenaient les choses, Luigi pensa que, au lieu de faire disparaître complétement ces hommes, que le hasard lui avait livrés, il ne serait peut-être pas impossible de les faire tourner contre l'accusation, en leur imposant une déposition toute contraire, quant aux faits dont ils avaient été témoins. A cette condition, on pouvait leur promettre leur grâce comme déserteurs, leur mise en liberté très-prochaine, et une somme suffisante pour qu'ils pussent retourner tranquillement dans leur famille.

— Dans la position où ils se trouvent, se disait le

moine, il est impossible qu'on n'accepte pas avec empressement la moindre planche de salut.

Ce fut donc avec la certitude de ne pas rencontrer d'obstacle sur ce point, qu'un soir il invita Pietro à se munir d'une lanterne pour descendre avec lui dans l'*in pace*. Mais, quand il eût pénétré dans le souterrain et promené la lumière autour des murs, quelle ne fut pas sa stupéfaction : le caveau était vide!...

Expliquons comment les deux prisonniers avaient quitté l'*in pace* où les avait enfermés Luigi, et ce qu'ils étaient devenus.

Lorsque les deux soldats déserteurs, Lorenzo et Giacomo, sortirent du sommeil de plomb dans lequel les avait jetés la substance narcotique que le frère Luigi avait mêlée à leur vin, ils essayèrent d'abord instinctivement de se mettre hors du contact de la terre humide sur laquelle ils étaient étendus. Mais grande fut leur surprise de se trouver, au milieu des ténèbres les plus profondes, dans l'impossibilité de faire un pas, enchaînés qu'ils étaient par le milieu du corps à deux anneaux scellés dans le mur de leur cachot.

—Ah! fit Giacomo en s'adressant à son compagnon, je te l'avais bien dit, que nous regretterions le régiment.

— C'est toi qui parles, Giacomo?... Eh bien, mon garçon, j'avoue que je me trouve dans d'assez vilains draps, et, si l'on ne t'a pas mieux traité que moi...

— Je suis enchaîné.

— Comme moi... Mais qu'avons-nous donc fait à ce maudit moine pour qu'il nous traite ainsi? En y réfléchissant, je ne suis pas éloigné de croire que nous avons eu la langue trop longue.

— Tu crois; et moi, j'en suis sûr; je me rappelle maintenant que nous avons raconté à ce maudit frère quêteur toute notre aventure de la villa Santoni, et, en cela, nous avons été bêtes comme des huîtres. Le frère quêteur, maître de notre secret, a voulu en tirer parti, et il a trouvé moyen de nous faire mettre à l'ombre.

— Tu dois avoir raison, dit Lorenzo; mais alors tout n'est pas désespéré : d'abord, si l'on avait voulu se débarrasser complétement de nous, nous serions morts; c'était si facile! Ce qui prouve ensuite que l'on veut que nous vivions, c'est que voici une cruche

pleine d'eau que j'ai failli renverser d'un coup de pied, ce qui eût été très-fâcheux, car je meurs de soif.

— C'est absolument comme moi.

— Eh bien, tends les bras par ici... Tiens, voici la dame-jeanne, et je sens à mes pieds quelque chose comme un pain d'assez belle dimension... Je le tiens! Buvons et mangeons! Par le diable, nous n'en pouvions pas dire autant tous les jours au régiment!

— C'est vrai, dit tristement Giacomo; mais la lumière du soleil nous éclairait et nous pouvions marcher. Ah!...

— Il ne s'agit pas de se désoler, mille diables! fit Lorenzo. Voyons, tu es comme moi, enchaîné par le milieu du corps?

— Et si solidement, que les anneaux de la chaîne m'entrent dans la peau au-dessus des hanches.

— C'est justement le plaisir que je ressens en ce moment; mais, vrai-Dieu, cela ne durera pas longtemps.

— En qui espères-tu donc?

— En moi seul, mille tonnerres! Allons donc, du cœur au ventre; on ne meurt qu'une fois; tâchons que ce soit le plus tard possible.

Ce disant, Lorenzo, sans plus écouter les jérémiades de son compagnon, trempa dans l'eau un des anneaux de sa chaîne et commença à le frotter avec ardeur contre la cruche de grès.

— Entends-tu cette musique? demanda-t-il à Giacomo après quelques instants.

— Parfaitement; mais je ne vois pas à quoi cela nous servira : tu n'as probablement pas l'espoir de t'envoler au travers de la voûte de cette cave?

— Je ne sais ce qui arrivera. L'important, c'est que nos mouvements soient libres, et je suis sûr maintenant que, dans deux heures, il en sera ainsi.

En effet, en moins d'une heure, Lorenzo usa si bien sur le grès un des anneaux de sa chaîne, qu'il lui fut facile de la briser ; après quoi, il dégagea Giacomo par le même procédé. Au moment où il achevait cette opération, une sorte de bruit sourd et lointain se fit entendre.

— Tenons-nous sur nos gardes, reprit Lorenzo, et tombons résolûment sur le premier individu qui se montrera, afin de le faire parler et de l'obliger à nous livrer passage.

Le bruit continua; il devint même plus intense; puis il s'y mêla un cliquetis de clefs, et une voix humaine murmura quelques paroles que les soldats ne purent entendre distinctement; mais personne ne parut, et les deux soldats sentaient déjà s'évanouir l'espoir que cet incident avait fait naître en eux, lorsqu'un mince rayon de lumière traversa tout à coup les ténèbres qui les environnaient. Lorenzo s'avança avec précaution dans la direction de cette lumière et il reconnut bientôt qu'elle venait d'un lieu voisin de celui où on les avait emprisonnés, et qu'elle arrivait à eux par une fissure qui existait dans la muraille ; il examina soigneusement cette fissure.

— Maintenant, dit-il tout bas à son compagnon, je jurerais sur ma tête qu'il y a eu là quelque ouverture beaucoup plus grande que celle qui existe en ce moment.

— C'est peut-être la porte de ce cachot, répondit Giacomo.

— Non, la porte est à l'extrémité opposée ; j'en ai senti les ferrures et ce n'est pas un ancien forgeron comme moi qui peut se tromper sur ce point... Ah ! si

j'avais seulement un morceau de fer, ne fût-il long que comme le doigt!...

— Jour de Dieu! fit Giacomo, voilà qui tombe bien! Je viens justement de m'apercevoir que ces coquins de moines ont oublié de me prendre mon couteau.

— Donne, donne vite... Par le sang de saint Janvier! nous allons voir du nouveau.

Lorenzo prit le couteau, il en introduisit doucement la lame dans la fissure qui donnait passage au rayon de lumière, et bientôt, par cette fente élargie, ses regards plongèrent dans une vaste cave où tonneaux et bouteilles, admirablement rangés, offraient un coup d'œil des plus séduisants. Un des moines du couvent, portant un trousseau de clefs à la ceinture, et tenant une lampe à la main, marchait lentement entre les rangs de cette silencieuse et liquide armée, qu'il avait l'air de passer en revue. De temps en temps, il s'arrêtait pour compter les rangs des compagnies les moins nombreuses, et il hochait la tête d'un air mécontent, et, bien qu'il ne parlât qu'à demi-voix, la fente ménagée par le soldat était assez large pour que les paroles fussent distinctement entendues par les prisonniers

— Voilà qui est bien surprenant ! disait-il ; il y avait certainement dans ce coin trois douzaines de bouteilles de madère ; je n'en trouve que trente, et il y a plus de huit jours que je n'y ai goûté... Ma dernière pièce de vin du Rhin est en vidange, et il y a des vides dans les rangs de nos meilleurs vins de France ! Il est impossible que j'aie été aussi vite que cela, et puis je ne prends jamais sans compter. Je suis sûr maintenant que quelque frère usurpe en cachette mes fonctions de sommelier... Mais je le découvrirai et malheur à lui !...

En écoutant ces paroles, Lorenzo continuait à faire jouer doucement son couteau dans la fente du mur ; tout à coup la lame rencontra une résistance nette et solide.

— Il y a du fer là, se dit l'ancien forgeron ; tâchons de savoir si c'est pêne ou verrou.

A ces mots, il appuya de toutes ses forces sur la lame, en même temps qu'un de ses genoux pressait le mur. Tout à coup l'obstacle rencontré par la lame céda, et une large pierre tourna sur elle-même.

— Suis-moi ! cria Lorenzo à son compagnon.

Et tous deux s'élancèrent par l'ouverture qui venait

de se produire et s'emparèrent du frère sommelier, devenu subitement muet et immobile de frayeur.

— Remettez-vous, frère, dit Lorenzo ; nous ne sommes pas aussi diables que nous en avons l'air, et ce n'est pas dans un enfer meublé comme celui-ci qu'il pourrait nous venir du noir dans l'âme, à l'intention d'un bon vivant comme vous paraissez l'être.

— Que voulez-vous ? qui êtes-vous?... fit le moine effaré.

— Ce que nous voulons, c'est que vous vous calmiez d'abord, car vous n'avez rien à craindre de nous ; ensuite, que vous nous disiez où nous nous trouvons.

— Ce lieu, mes enfants, répondit le frère, qui se remit quelque peu, n'est autre que la cave particulière de notre révérend père supérieur, dont je ne suis, moi, que le sommelier indigne... Mais, enfin, qui êtes-vous vous-mêmes, et comment avez-vous pénétré ici?

— Qui nous sommes, mon révérend ? Cela, soit dit sans vous offenser, ne regarde que nous ; quant à la manière dont nous avons pénétré dans ces souterraines demeures, j'allais vous prier de vouloir bien nous le

dire: car, je vous le jure, je l'ignore complétement, et mon compagnon n'en sait pas plus que moi là-dessus.

— Il faut pourtant bien que vous y soyez venus, puisque vous y êtes?

— Et si l'on nous y a transportés malgré nous! dit Giacomo.

— Silence! fit Lorenzo en lançant en arrière un coup de pied à son compagnon. Ce bon père n'est pour rien, j'en suis sûr, dans la violence qui nous a été faite; mais tous les habitants d'un saint lieu comme celui-ci doivent être solidaires : je ne doute pas que le révérend ne consente à nous faire sortir d'ici le plus secrètement possible, ce dont nous lui serons éternellement reconnaissants.

— Permettez au moins que je me reconnaisse, dit le père sommelier; je n'en puis croire mes yeux et mes oreilles : il me semble que je fais un mauvais rêve.

Le frère était dans une grande perplexité : il avait évidemment affaire à trop forte partie pour songer à résister; s'il appelait du secours, il courait risque d'être égorgé au premier cri par ces hommes, dont

l'un tenait un couteau à la main; mais comment, d'autre part, se résoudre à laisser piller cette riche cave, ses seules amours depuis tant d'années!

— Voyons, mon révérend, reprit Lorenzo, qui ne perdait pas de vue le moine et suivait tous ses mouvemens, soyons de part et d'autre de bonne composition. Outre ces quatre bouteilles que nous emportons, nous allons en vider deux autres, afin d'avoir l'honneur de trinquer avec Votre Révérence; puis vous nous conduirez hors du couvent à l'insu de tout le monde, et nous prendrons le large, munis de votre sainte bénédiction... Que gagneriez-vous à nous livrer à des ennemis que nous ne connaissons pas et que, probablement, vous ne connaissez pas plus que nous? Il vous faudrait avouer vos visites nocturnes à la cave particulière du père supérieur.

Le frère sommelier semblait enfoncé dans de profondes méditations.

— Voici tout ce que je puis faire, dit-il après un assez long silence : je vais vous introduire dans l'église par la sacristie; dans une heure, les portes s'ouvriront au public pour la première messe, il fera à peine

jour, et il vous sera facile de sortir sans être remarqués de personne.

— J'avais deviné en vous notre sauveur, frère! dit Lorenzo. Buvons; on ne sait pas ce qui peut arriver : peut-être, un jour, nous reverrons-nous dans des circonstances différentes, et vous reconnaîtrez alors que nous sommes meilleurs compagnons que nous le paraissons aujourd'hui.

— Suivez-moi donc, reprit le père sommelier; marchez doucement, n'échangez pas une parole, et, une fois hors d'ici, que Dieu vous conduise!

Un instant après, les deux soldats déserteurs sortaient du couvent, et ils gagnaient au large à travers champs.

XVI

Il est temps, je crois, de revenir à ce qui m'est personnel et de raconter la suite de l'aventure menée par l'amour de l'abbé de la Scaglia.

L'abbé avait attendu la nuit pour mettre à exécution son infâme projet.

Nous descendions le Rhône, on le sait. Le temps était magnifique. L'air était chaud; mais un léger souffle de vent courant le long de la vallée du Rhône rafraîchissait un peu l'atmosphère. Le soleil était près de disparaître à l'horizon. Tout était calme autour de nous. On n'entendait que le hélement des bateliers et les craquements de la barre du gouvernail, que, de temps en temps, poussait le timonier.

Peu à peu le soleil disparut, les ombres s'épaissirent, et le vent tomba tout à fait. L'air devint lourd et tiède.

Préoccupé de ses sinistres desseins, l'abbé ne parlait pas. — Oppressée par l'état de l'atmosphère, j'étais muette aussi. — J'étais prise d'une grande fatigue et d'une soif ardente. Je demandai Marion pour qu'elle m'apportât une orange. L'abbé se leva vivement et alla vers le bateau dans lequel se trouvaient mes femmes et nos gens. Il revint m'offrir lui-même quelques fruits rafraîchissants et une limonade glacée.

Je bus avec délices.

Mon engourdissement ne cessa pas; il devint, au contraire, plus profond, et bientôt je ne pus résister

au besoin de dormir qui s'empara de moi, irrésistiblement.

C'était là l'œuvre de l'abbé, et il attendait ce moment avec l'impatience du crime.

Il prit mon bras, le secoua pour s'assurer de la solidité de mon sommeil ; je ne remuai pas ; il sourit étrangement, et me regarda d'un œil lubrique et dévorant ; il couvait sa victime, prêt à l'étreindre et à assouvir son odieuse passion.

Tout à coup la portière s'ouvrit ; un homme masqué saisit le bras de l'abbé, qui bondit avec un cri de rage.

— Pas de bruit ! dit l'inconnu d'une voix impérieuse... Et si vous ne voulez pas vous perdre, sortez !

L'abbé se dressa, furieux et grinçant des dents.

Il vit d'un côté son espoir déçu, et de l'autre un abîme creusé sous ses pas.

Mais il avait une grande force de volonté, une grande habitude de dissimulation, et il se remit bientôt.

— Qui êtes-vous et que voulez-vous ? demanda-t-il à l'inconnu.

Et il portait la main à des pistolets placés près de lui.

— Qui je suis? répondit l'homme masqué. Vous ne le saurez jamais. Qu'il vous suffise d'apprendre que je donnerais mon sang pour sauver la vie ou la réputation de la femme que vous vouliez souiller. L'attentat que vous méditiez, mon intervention, doivent demeurer à jamais ensevelis dans l'oubli. Ainsi ne craignez rien. Mais je veille sur cette malheureuse victime des mauvaises passions de sa famille, et si, avant son arrivée à Turin, vous tentez encore quelque chose sur elle, je crois que je vous tuerai comme un chien.

L'abbé, déterminé par la parole ferme et incisive de l'inconnu, baissa le front et sortit sans répliquer un seul mot.

Marion vint s'asseoir auprès de moi et protéger mon sommeil.

L'homme masqué demeura un instant, triste et rêveur, à me contempler; des larmes silencieuses coulèrent le long de son visage.

Il pleurait sur mon malheur, sur mon abandon, sur les injustices de la famille de mon mari et sur l'aveuglement du comte de Verrue.

— Comme il est indigne d'elle!... soupira-t-il. Pauvre femme!

Il surmonta enfin sa douleur, essuya ses yeux, prit une de mes mains, la baisa avec une respectueuse ardeur, et disparut, en se faisant violence, comme si on l'arrachait à tout son bonheur.

Lorsque je me réveillai, Marion me raconta tout; elle m'apprit le nom de mon sauveur.

C'était le prince de Darmstadt.

Le Scaglia revint près de moi dès que le jour parut. Il était calme et riant; son visage n'avait pas gardé trace des émotions de la nuit.

Le prince de Darmstadt m'avait sauvée! Mais cette aventure me mettait à la merci du Scaglia. Il lui était en effet facile de faire croire à des relations coupables entre le prince et moi, tandis que personne ne voudrait ajouter foi à son crime, que son caractère, son âge, sa position rendaient invraisemblable.

— Madame, me dit-il d'une voix ferme et accentuée, je ne vous crains pas et vous avez tout à craindre de moi. Je commence par vous prévenir, afin que, si vous nourrissiez la fantaisie de m'accuser, ou d'aller rire a

mes dépens avec votre mari, vous sachiez bien que vous trouverez à qui parler. Vous pouvez raconter des scènes qui paraîtront ridicules, j'en conviens, des faits que vous dites infâmes peut-être. Racontez-les, et le ridicule et la honte retomberont sur vous ; car je repousserai vos allégations de telle sorte, que nul ne sera tenté d'y croire. Écoutez le reste à présent et ne l'oubliez pas.

Je m'inclinai en faisant la fière, car je voulais le braver et ne pas lui laisser voir ma terreur.

— J'écoute, monsieur.

— Vous avez en moi un ennemi mortel, un ennemi qui ne vous pardonnera jamais, qui vous fera tout le mal qu'il est possible de faire à un être détesté ! Ce sera désormais ma seule étude, et rien ne me coûtera pour cela. Je vous reconduirai à Turin par le chemin le plus court. Votre maladie m'occupe peu, et votre vue est pour moi un supplice. Si vous me connaissiez davantage, vous frémiriez de crainte, à l'idée de cette haine dont vous m'avez doté aujourd'hui. C'est désormais entre nous une affaire de vie ou de mort. Je ne vous prends pas en traître; vous êtes prévenue, garez-vous !

— Vos paroles répondent à vos actes, monsieur; mais je ne vous crains plus, et je fais cas de vos menaces comme de vos flatteries. Attaquez, je me défendrai. J'ai mes armes.

Dès le premier soir, le bateau fut abandonné et nous reprîmes la route de terre. Je fis monter une de mes femmes dans ma voiture. L'abbé nous suivait dans une autre voiture. Nous passâmes par le mont Cenis, et, peu de jours après, nous arrivâmes à Turin. Ma santé couvrit tout.

Le prince ayant pris définitivement la route d'Espagne en nous voyant quitter le Rhône, j'avais trouvé le moyen de lui envoyer un regard et un sourire qui lui parurent sans doute renfermer bien des choses, car ses traits rayonnèrent de bonheur.

Il m'aimait bien, lui... comme on doit aimer!

Dès le soir de notre arrivée, j'eus lieu de connaître que les menées de l'abbé de la Scaglia seraient suivies d'effets prompts et terribles. Ma belle-mère revint du palais si bien endoctrinée, que je fus reçue par elle en ennemie, et en ennemie sans merci. L'abbé avait été la chercher jusque chez madame Royale, qu'il avait

vue sans doute aussi et qu'il avait disposée en conséquence. Des persécutions m'attendaient encore de ce côté-là.

Madame de Verrue, lorsque je m'approchai pour l'embrasser, me repoussa.

— Non, madame, non, je ne puis accueillir de la sorte une personne qui médite la ruine de ma maison, qui veut porter à l'étranger les biens de nos ancêtres. Avant de vous laisser concevoir de plus coupables espérances, je vous déclare que ni vous ni mon fils ne sortirez plus d'ici; je vous déclare que vous êtes prisonnière de l'honneur, de la fortune des Verrue, et que je vous garderai bien! Vous êtes maintenant la maîtresse de m'embrasser, si vous le désirez encore.

— Tout autant qu'avant de vous avoir entendue, madame, répliquai-je. Puisque vous n'avez rien à me dire, permettez-moi d'aller rejoindre M. de Verrue qui m'attend.

Et je sortis, plus fière qu'elle. Ces gens-là oubliaient toujours que j'avais dans les veines du sang de la duchesse de Chevreuse. Les filles de la maison de Rohan n'ont pas coutume de se laisser ainsi manquer,

même par leurs belles-mères, et je ne voulus pas que madame de Verrue eût le dernier.

— Mon père viendra bientôt, pensai-je, et rien ne m'empêchera de partir avec lui. Je ferais plutôt agir le roi de France; il est puissant, lui!

Lorsque j'allai saluer madame Royale, elle me fit l'honneur de me dire, presque sérieusement, qu'on lui avait raconté beaucoup de mal de moi.

— Je le croirai, si vous me forcez à le croire; cela dépendra de vous, ajouta-t-elle; lorsqu'on devient comtesse de Verrue, il faut oublier qu'on a été mademoiselle d'Albert.

Puis, sans me laisser le temps de lui répondre, elle m'interrogea sur ses amis de France, sur le roi, sur la cour de Versailles, en duchesse de Savoie, qui se rappelait cependant avoir été mademoiselle de Nemours.

Quant au prince, dès qu'il m'aperçut, malgré sa puissance sur lui-même, il changea de couleur; il fut sérieux et presque sévère. Évidemment, il avait aussi entendu les plaintes, et il feignait de les accueillir. Je ne me trompai pas à son égard; il était heureux de me

revoir; il voulait que je m'en aperçusse et que je fusse la seule à m'en apercevoir.

Ce devoir rendu, je me dis malade, et je sortis le moins possible. Les persécutions et les tourments recommencèrent avec plus d'acharnement, avec plus de cruauté; de son côté, Victor-Amédée continuait à me faire circonvenir par tous ceux en qui il croyait pouvoir mettre sa confiance. J'étais entre ces deux écueils, seule, sans amis, sans appui à espérer de personne que de mon père.

Le bon M. Petit avait quitté Turin pour Chambéry, ainsi que mon petit Michon. Ils devaient y rester plusieurs mois; des affaires importantes, relatives à sa cure, y appelaient le zélé pasteur. M. de Darmstadt était à Madrid, très-distingué, disait-on, de la reine d'Espagne. Il avait le vol pour les reines!

J'attendais mon père avec une impatience qui prenait sur ma santé; lui seul pouvait m'arracher de cet enfer.

Bientôt cette seule et unique espérance me fut enlevée : il fit une chute à la chasse du roi, il se blessa fortement à la jambe, et il lui fallut garder le lit plusieurs mois.

En recevant cette nouvelle, je tombai dans le désespoir, et je pris, malgré moi, une terreur superstitieuse de l'abbé de la Scaglia, qui, huit jours auparavant, m'ayant rencontrée dans la galerie, seul à seule, m'avait dit ces mots en passant :

— Vous attendez votre père; votre père ne viendra pas.

Le savait-il donc? le devinait-il? les événements lui étaient-ils connus avant même qu'ils arrivassent, ou plutôt les préparait-il?

C'est ce que je n'ai jamais su; mais je l'ai toujours soupçonné!

Que faire? que devenir, à présent?

Je me consultai avec mes fidèles domestiques, que l'infortune élevait au rang d'amis. Babette pleurait avec moi; Marion, plus hardie, m'exhortait à me défendre, à sortir moi-même du gouffre où l'on voulait me jeter.

— Il n'y a qu'un moyen, madame : M. le duc ne peut venir; M. le duc de Chevreuse ou M. le chevalier de Luynes viendra. Écrivez; je porterai la lettre à la poste, et, dans quelques semaines, l'un ou l'autre sera ici. Il nous faudra alors nous sauver avec cette assistance;

autrement, tous ces méchants vous feront mourir de chagrin.

J'écrivis, ainsi que la brave fille me conseillait de le faire, au duc de Chevreuse et au chevalier de Luynes. Je les conjurais, avec larmes, de me secourir, et je chargeai Marion, pour plus de sûreté, de porter les lettres à l'ambassade de France : de cette manière, j'espérais qu'on ne les arrêterait point.

J'avais compté sans l'abbé de la Scaglia; il faisait guetter nuit et jour mes femmes, surtout celles qui étaient le plus dans mes confidences. On vit sortir Marion, tenant un paquet à la main, et, sur-le-champ, les lettres furent confisquées, et la pauvre fille fut chassée du logis, avec défense d'y remettre les pieds, sous prétexte qu'elle servait ma désobéissance et ma rébellion. Elle cria, elle pleura, elle menaça, elle jura qu'elle ne quitterait point Turin, et qu'elle saurait bien me délivrer, en dépit d'eux; ils ne firent que rire de ces menaces, et la firent jeter dehors par des valets italiens, qui n'eurent aucune pitié d'elle.

La scène avait fait du bruit, Babette accourut; elle fut témoin de cette cruauté, et revint, tout en larmes,

me l'annoncer, avec les nouvelles craintes dont elle était saisie. On menaçait de faire chasser Marion de la ville et de l'envoyer en Amérique avec les déportés, afin qu'elle n'allât point se plaindre à mes parents du traitement qu'elle avait subi, et de celui qu'on me destinait.

— Marion est perdue, et nous aussi, madame ! Qu'allons-nous devenir, mon Dieu ! et qu'y pouvons-nous faire maintenant?

Je ne savais ; cependant j'espérais en Marion : c'était une fille d'esprit, hardie, dévouée, infatigable, et je me doutais de quelque tour de sa façon ; j'étais loin de penser à celui qu'elle imagina.

On me retenait presque prisonnière, en me faisant passer pour malade ; j'avais refusé de retourner au palais, et madame de Verrue voulait me pousser à bout. Mon malheur était au comble ; je voyais à peine mes enfants, c'était mon plus grand chagrin. Quant à mon mari, j'étais honteuse de l'aimer et j'employais tous les moyens pour m'en guérir. Je dois dire que je n'y suis pas parvenue et que j'aime encore son souvenir, ne le pouvant aimer lui-même.

Il me fut ordonné d'aller à cette villa où j'avais passé mes premiers, presque mes seuls instants de bonheur. Quelques personnes s'étaient inquiétées de moi; madame Royale m'avait demandée; on craignait apparemment une curiosité qu'on ne voulait pas satisfaire.

M. de Verrue s'informa si je ne voulais point passer quelques semaines à la campagne. Tout m'était indifférent, dans la douleur où j'étais; je pensai aussi que j'y verrais moins ma belle-mère; je consentis donc à partir, malgré les cris de Babette, qui répétait incessamment :

— On nous mène là pour nous faire disparaître.

Je savais M. de Verrue incapable d'une lâcheté ou d'une scélératesse. Il déplorait certainement ces infamies; mais, à cause de sa faiblesse, il ne les pouvait empêcher. Et cependant, il est mort sur le champ de bataille, en honnête homme. Il était fort brave; il n'avait pas peur d'un canon, il avait peur de sa mère!

Nous partîmes; il me conduisit lui-même, et s'en retourna le soir; j'étais gardée et recommandée dans ma petite Bastille. Babette était avec moi; pour Mascarone, on la craignait; elle était du pays et pouvait se

créer des intelligences. Babette faisait rage ; mais on ne l'écoutait point. Je ne pouvais me fier qu'à elle ; tous mes gens étaient vendus à leur maître, les uns par l'intérêt, les autres par la peur. Nous ne savions ce qu'était devenue Marion, nous n'en avions plus ouï parler, et je tremblais que madame de Verrue et l'abbé de la Scaglia n'eussent exécuté leurs menaces.

J'ai su, depuis, qu'on me donnait pour folle, afin d'expliquer ce qui se passait ; mes domestiques le croyaient, et le public le croyait bien plus encore : on croit toujours le mal.

Tant que ma belle-mère seule m'avait haïe, la situation se pouvait supporter, bien que difficilement; depuis que cette rancune monacale s'en mêlait, c'était un combat à outrance, au-dessus de mes forces, et dans lequel je n'étais pas la plus rusée. Je me laissais aller au chagrin. Je crois que je serais devenue folle tout de bon, si la Providence ne m'eût secourue. D'autres disent que le diable fut plutôt en jeu ; cela est possible, je ne me chargerai pas de les contredire.

M. de Verrue, ainsi que je l'ai dit, s'en retourna le soir même à la ville ; il était d'un conseil de guerre qui ne

lui permettait pas de s'absenter. Nous restions donc seules, Babette et moi ; elle ne me quittait point, ni jour ni nuit. Les soirées étaient fraîches ; il fait souvent très-froid en ce pays, à cause des montagnes. J'admirais de ma fenêtre la vue magnifique de la vallée et de la ville, se déroulant devant moi.

Enveloppée dans ma mante, j'étais assez déguisée pour qu'on ne me reconnût pas de loin. J'écoutais les bruits faits, autour du logis, par les domestiques, qui couraient en se poursuivant ; je voyais s'éteindre peu à peu les lumières, et la nuit pénétrer jusqu'au fond des bocages et des allées. C'était triste ; néanmoins c'était beau, j'avais envie de pleurer et de prier Dieu.

Babette se tenait au fond de la chambre. Mon balcon en saillie m'isolait de tous ; le calme se faisait autour de moi : les gens rentraient chez eux et se taisaient ; je trouvais ce moment doux et pénible en même temps.

Une voix connue perça tout à coup ce silence : c'était celle de Marion, qui m'avertissait d'en bas qu'elle allait monter par un degré intérieur de service,

donnant dans mes cabinets; elle me priait de n'en être pas effrayée.

Je fis presque un cri de joie, et je me précipitai dans la chambre, à sa rencontre. Ma porte s'ouvrit, et, au lieu de Marion, je vis entrer un homme enveloppé dans un manteau, à la façon des Espagnols. Jugez!

XVII

Je reculai, tout effrayée; je me crus envahie par une troupe de bandits! Heureusement, la terreur me rendait muette; sans quoi, j'aurais assemblé toute la maison.

L'inconnu ôta respectueusement son chapeau à larges bords, et, à la lueur du crépuscule, je reconnus M. de Savoie...

Je me mis à trembler de tous mes membres; encore aujourd'hui, je ne saurais dire pourquoi. C'était pour beaucoup de raisons sans doute; je ne suis pas sûre d'avoir été très-fâchée, bien que j'eusse montré, jusque-là, toute la sévérité d'une vertu qu'on offense.

Le prince commença par me supplier de l'excuser,

et de ne rien craindre, ni de lui, ni de qui que ce fût.

— Moi, je suis le premier de vos serviteurs ; vos désirs sont mes lois ; quant aux autres, je suis là pour vous défendre.

J'étais fort embarrassée ; je n'osais ni ne désirais me fâcher ; il l'eût fallu pourtant : la démarche était un peu bien hardie, un peu bien insultante. Je restais debout, attendant qu'il s'expliquât ; il ne me fit pas languir longtemps.

— Je suis venu vous sauver, dit-il ; vous n'avez que moi ; et, si vous ne voulez point perdre votre beauté, votre jeunesse, votre vie peut-être, vous vous confierez à un prince qui sera votre ami, avant tout.

— Monseigneur...

— Asseyons-nous et écoutez-moi. Je sais tout. Votre Marion, que l'on comptait tout simplement envoyer mourir en Amérique, a trouvé le moyen de me prévenir en se jetant à ma rencontre avec un placet, au nom de la comtesse de Verrue ; ce qui me l'a fait lire tout au long. Le soir même, elle était en sûreté au palais, où je l'ai cachée chez un de mes valets de chambre, et, depuis lors, je l'ai vue chaque jour ; chaque jour, je lui faisais

raconter jusqu'à la moindre circonstance de votre supplice, qui me causait mille morts, et je cherchais les moyens de vous y soustraire. — Je les cherchais sans espoir de succès, — car, d'abord, il fallait vous les faire accepter,— lorsque heureusement vous êtes venue ici; dès lors, j'étais certain, avec l'aide de la fidèle servante, de parvenir jusqu'à vous.

J'écoutais, et je pensais cependant, et mes pensées faisaient bien du chemin!

Le duc m'expliqua, par des raisonnements très-clairs et très-positifs, qu'il avait seul le pouvoir de me soustraire à mon malheur, et que je le devais satisfaire, en lui permettant de se dévouer à mon service.

Profitant de l'occasion qu'il attendait depuis longtemps, il m'entretint d'un amour que rien n'avait pu éteindre. Il m'offrit son cœur, sa puissance, sa gloire, ses richesses; il me supplia de les accepter, de venir régner auprès de lui, d'occuper le premier rang dans ses États et de me venger de mes ennemis en les humiliant. Il me peignit en traits frappants la vie à laquelle j'étais condamnée désormais et celle qu'il me

voulait offrir. Il employa enfin cette éloquence et cette persuasion qui devaient le rendre justement célèbre, et, se jetant à mes genoux, il déclara qu'il ne se relèverait point que je n'eusse consenti à ce qu'il désirait avec tant de passion.

Je n'aimais pas M. de Savoie, j'avais encore le cœur tout plein de mon mari ; j'étais dans cette fameuse chambre au point de Hongrie, sur laquelle il existait une prophétie si effrayante... Que de motifs pour résister !

Mais j'étais outrée, malheureuse, poussée à bout ; mais je voyais, d'un côté, la ruine, la misère, les souffrances ; de l'autre, l'éclat d'une couronne et la vengeance en perspective ; j'hésitais...

C'était déjà beaucoup ! Victor-Amédée s'en aperçut, il redoubla d'instances.

— Ah ! venez, suivez-moi ! me disait-il en prenant mes mains, que je retirais faiblement ; nul ne nous observe ; ils ont oublié cette voie, et dorment tranquilles à l'abri de leurs sentinelles. J'ai mes gens près d'ici, un carrosse à trois pas. Un palais vous attend ; demain, vos persécuteurs apprendront que vous êtes

l'amie du duc de Savoie ; vous triompherez d'eux, vous les forcerez à se courber devant vous, à être les témoins de votre bonheur! — Je ne vous parle pas du mien ; vous ne m'aimez pas assez pour que cette considération vous décide ; mais que je serais heureux, mon Dieu ! et comme rien ne me coûterait pour vous le prouver à chaque instant de notre vie !

Je ne répondais point ; je tremblais de refuser, et accepter, c'était mon déshonneur, celui de mon mari, de tous les miens!

Le prince devina que cette pensée m'arrêtait presque seule maintenant, et se mit à la battre en brèche. Il me vanta les amours de Louis XIV, étala devant mes yeux l'illustration, la gloire dont ses maîtresses étaient entourées, me peignit leurs joies, leurs succès, leurs plaisirs. Il me montra madame de Montespan adorée de sa famille, honorée, considérée de tous, recevant même la rigide abbesse de Fontevrault, sa sœur ; enfin il agita, sous toutes ses faces, ce prisme brillant de l'ambition, qui ne m'éblouissait que trop, et parvint à m'étourdir, à ce point que je n'essayais plus qu'une faible défense.

— Mais, monseigneur, balbutiais-je (et c'était le dernier cri de l'honnêteté mourante), j'aime encore mon mari!

— Votre mari! votre bourreau! Est-il digne de vous? Vous aime-t-il, lui?... Ah! que je saurai bien vous le faire oublier!

Il me montra le caractère de M. de Verrue dans toute sa vérité, sous ses couleurs réelles, sans y rien ajouter, mais avec une habileté de maître; il le blâmait en tout, en ayant l'air de lui rendre justice.

La comtesse de Verrue était séduite, le cœur de la femme allait céder; celui de la mère résista plus longtemps.

— Et mes enfants! mes enfants! m'écriai-je, je ne les verrai plus!

— Vous les verrez toujours! Qui donc oserait vous les enlever?... D'ailleurs, les voyez-vous, à présent? Où sont-ils? Les avez-vous près de vous?... Je vous les ferai rendre. On ne refusera pas de m'obéir, soyez tranquille! j'ai déjà prouvé que je suis le maître ici. Ne résistez pas plus longtemps, abandonnez vous à l'amour qui vous appelle... Venez! venez!

Que vous dirai-je?

Il m'entraîna... Sans presque savoir comment cela s'était fait, je me trouvai à côté de lui, dans son carrosse; Marion suivait, avec Babette, dans celui qui l'avait amenée.

Nous étions seuls, par une belle nuit d'Italie; le prince m'adorait, il était tout-puissant, et, néanmoins, son respect égala sa tendresse; il ne prit même plus ma main, ainsi qu'il l'avait fait dans cette malheureuse chambre, qui ne pouvait mentir à sa destinée.

Il me conta ce qu'il voulait faire de moi, la protection dont il m'entourerait et les hommages qui m'attendaient. Il me conduirait dans une délicieuse villa que, depuis longtemps, on préparait en secret, près de son palais de Rivoli. Il voulait, dès ce jour, annoncer lui-même à ma belle-mère que j'étais désormais sous sa garde, qu'elle n'avait plus à s'inquiéter de moi, et qu'il regarderait comme une attaque personnelle toute atteinte portée à ma tranquillité et à mon repos.

Je baissai les yeux; — le visage si noble et si digne de mon père m'apparut comme par enchantement; mes

joues se couvrirent de rougeur; à côté du brillant avenir qui m'était promis, je vis la honte et l'infamie, et, cachant ma figure dans mes mains, je m'écriai pleurant à chaudes larmes :

— Ah! je suis perdue!

Il fallut toute l'éloquence, tout l'amour de Victor-Amédée, pour sécher mes pleurs; ils coulaient malgré ses prières, ses supplications et ses promesses.

Il me montra des sentiments auxquels je ne pouvais rester insensible, et je promis d'être, à l'avenir, plus calme et plus raisonnée.

Il m'installa lui-même dans cette maison charmante que j'ai longtemps habitée; il y mit des gardes à lui. J'y trouvai quantité de laquais et de filles; j'y trouvai les plus belles pierreries, du linge magnifique, des habits merveilleux faits à ma taille, des meubles à profusion et des plus superbes; j'y trouvai tout ce que j'aimais, les recherches de mes goûts, enfin ce qu'un amour véritable pouvait inspirer à un homme dont la puissance est sans limites.

Babette et Marion demeurèrent près de moi le reste de la nuit

Je continuai à pleurer; le prince m'avait quittée, sur ma prière, et, quoi qu'il lui en coûtât, afin de me prouver son obéissance et son désir de me complaire en tout.

Dès le matin, je reçus, par un courrier, une lettre de lui, la plus tendre et la plus respectueuse du monde, accompagnée d'un fort beau présent de pierreries et d'un bouquet de fleurs admirables. Il me demandait humblement la permission de venir souper avec moi.

Il va sans dire que je le reçus, qu'il vint avec l'empressement qui désire, et qu'il fut aussi tendre, aussi empressé, aussi soumis que l'annonçait sa lettre.

Il avait déclaré à madame de Verrue qu'elle n'eût plus à me chercher, et ce qui me confirma davantage encore dans mes soupçons, il m'avoua qu'il l'avait regardée et qu'il avait été frappé d'un sourire à peine retenu, sur ce visage qu'il s'attendait à trouver si sévère. Elle avait simplement répondu :

— Cela ne m'étonne pas, monseigneur; nous devions nous y attendre!

J'avais sur les lèvres le nom de mon mari; je n'osai pas le prononcer. J'appris par dom Gabriel qu'il avait été désespéré; que sa mère, après avoir tout fait pour

apaiser sa douleur, n'avait réussi qu'à la tourner contre elle en furie. Il l'avait accusée; il s'était rappelé mes efforts, mes combats, mes souffrances. Il ne pouvait maintenant nier qu'on ne m'eût poussée dans les bras du prince malgré moi.

— Ce n'est pas elle qui est coupable, ajouta-t-il; c'est moi, c'est vous surtout, qui m'avez aveuglé, qui avez fermé mon oreille et mon cœur à ses prières et à ses plaintes! Me voilà veuf, mes enfants sont orphelins; moi-même, je suis déshonoré, et cela, parce que vous avez réduit une honnête femme au désespoir. Que Dieu vous le pardonne, s'il le veut; moi, je ne vous le pardonnerai jamais, et je ne vous reverrai plus!

Il prit ensuite une plume et écrivit au duc de Savoie une lettre pleine de dignité et de noblesse, par laquelle il lui remettait tous ses emplois, et lui annonçait l'intention de s'expatrier. Il n'en disait pas le motif, mais la moindre de ses expressions en était empreinte. Je n'ai malheureusement eu connaissance de cette lettre et des circonstances qui l'accompagnaient que longtemps après; peut-être, si je l'eusse appris alors, eussions-nous tous été sauvés. Il en était temps encore,

j'étais toujours digne de lui, malgré les apparences ; le prince n'avait obtenu de moi ni aveux ni promesses. J'avais accepté un appui, un sauveur, non encore un amant.

M. de Savoie s'en doutait bien! aussi défendit-il expressément de me rien apprendre à cet égard. Ce n'est qu'après une année, au moins, que dom Gabriel me raconta tout cela.

Je sus le départ du comte et je le regardai comme un soulagement. Je ne supportais pas l'idée de le rencontrer et de rougir devant lui. Quant à madame de Verrue, je la haïssais de toute la grandeur de ma faute. Je suis vindicative, je l'avoue, et je n'accordai à M. de Savoie ce qu'il sollicitait avec tant d'instance, qu'après l'avoir fait chasser de chez madame Royale et exiler dans une de ses terres, la plus éloignée de la cour.

Elle emmena mes enfants, malgré mes prières ; armée d'un ordre de mon mari, elle refusa de les rendre lorsque je les envoyai chercher.

Victor-Amédée, jaloux jusqu'à la rage, désormais sûr de son triomphe, prétendit ne pas oser passer outre ; il fut, dans le fond, enchanté de cet éloignement. Il

m'eût voulu isoler de tout et surtout du souvenir de son rival, de celui que j'avais tant aimé, que j'aimais encore!

— Ah! que ne puis-je donner à M. de Verrue la moitié de mes États, pour la part de votre cœur et de votre vie qu'il m'a prise! Je le ferais avec passion, me répétait-il.

Madame la duchesse apprit la première ce qui arrivait.

— Puisque M. le duc doit avoir une maîtresse, dit elle simplement, je suis charmée qu'il ait pris madame de Verrue, je ne lui en veux pas pour cela!

XVIII

Madame la duchesse de Savoie n'oubliait point, elle, qu'elle avait été mademoiselle d'Orléans; je vous ai dit, je crois, qu'elle avait espéré, ainsi que sa sœur, la reine d'Espagne, devenir reine à son tour en épousant Monseigneur.

Ce que je ne vous ai pas dit, c'est que, même après

son mariage avec Victor-Amédée, même après celui de son cousin avec la princesse Victoire de Bavière, elle conserva cet amour dans son cœur.

La reine d'Espagne se laissait distraire; elle, jamais. Elle ne pensait qu'à M. le dauphin; sa chambre était remplie de ses portraits; elle en portait un, jour et nuit, caché dans un bracelet, sous une grosse émeraude garnie de brillants. Elle lui écrivait presque tous les ordinaires, bien qu'il lui répondît fort rarement.

M. de Savoie le savait, et lui, si jaloux en toute chose, il lui passait cette innocente distraction, très-sûr qu'elle ne pouvait avoir de suites, et tenant peu, d'ailleurs, aux sentiments exclusifs d'une femme qu'il n'aimait point.

Madame de Savoie tremblait qu'il ne tombât entre les mains de quelque impérieuse créature qui lui rendrait, à elle, la vie désagréable, qui chercherait à lui nuire et à la supplanter. Elle ne craignait rien de cela avec moi et me fit parler secrètement pour me tranquilliser et me prier de lui laisser filer en repos son roman par correspondance; elle n'en demandait pas davantage.

Ma situation à la cour de Turin était donc aussi bonne que possible.

Le prince, au lieu de se dégoûter par la possession et par l'habitude, devenait de plus en plus épris. Il était à mes pieds avec le même respect que si j'eusse été une déesse, et m'obéissait au moindre signe.

J'étais ambitieuse, je ne l'ai point caché ; je donnai donc en plein dans cette nouvelle voie, et, pour combler le vide que je ressentais, malgré les soins empressés de mon amant, je me mis à m'occuper du gouvernement.

En peu de temps, j'eus acquis une expérience et une habitude dont les ministres eux-mêmes s'étonnèrent. Pour M. de Savoie, il était confondu d'admiration et ne pouvait s'en taire.

J'avais, par un raffinement de vengeance, gardé l'abbé de la Scaglia à Turin.

Je refusai de le laisser exiler, afin de braver sa haine, afin de jouir de son impuissance, et de lui bien montrer le mépris qu'il m'inspirait. Il intriguait contre moi du matin au soir, il me cherchait des enne-

mis et tâchait de me nuire, sans y réussir, bien entendu.

J'étais toute-puissante!

C'était la couleuvre que j'écrasais sous mes pieds sans daigner même la voir. Elle répandait sa bave et son venin, mais ne pouvait m'atteindre.

Le prince Thomas continuait à me venir voir assidûment; il me donnait d'excellents conseils; plusieurs fois il me fut bien utile, j'en dois convenir. J'avais appris son langage, je le comprenais à merveille. Lui et dom Gabriel venaient chez moi tous les jours. Le duc aimait à les y rencontrer et à me trouver entourée de sa famille.

Lorsque mon fils vint au monde, il fut reçu comme l'héritier de la couronne. M. de Savoie le reconnut; à l'exemple du feu roi, il le légitima sans nommer la mère. Il lui donna le titre de marquis de Suze avec un fort gros apanage, dont la jouissance me resta jusqu'à l'époque de sa majorité.

La villa que j'habitais, et qui avait été construite pour la mère de dom Gabriel, me fut donnée également. Enfin je ne puis dire tout ce que l'amour du

prince lui inspira pour moi, tout ce qu'il fit et tout ce qu'il me laissa faire : je n'en finirais jamais.

Il ne me refusait rien, je disposais des places; les ministres comptaient fort avec moi, et les ambassadeurs même me faisaient leur cour. J'inspirais à Victor-Amédée mes affections et mes rancunes. Il me consultait sur tout; lorsque madame Royale ou madame sa femme en voulaient obtenir quelque chose, elles commençaient par m'en prévenir. J'étais enfin la maîtresse absolue de la Savoie. J'y régnais sous le nom de Victor-Amédée, ce politique si fin, si adroit, si difficile à conduire, et ce n'était pas une petite victoire pour une femme !

En ai-je abusé? Beaucoup disent que oui ; moi, je ne le crois pas. J'ai été hautaine, impérieuse, c'est vrai ; mais j'ai été juste toujours et bonne lorsque j'ai pu l'être, sans compromettre mon pouvoir et ma situation. J'avais de grands ennemis à combattre, j'avais des influences malfaisantes à écarter, j'avais une position à défendre : je l'aurais perdue avec une politique plus facile et plus accueillante.

J'ai tenté d'inspirer au duc de Savoie des sentiments

dignes de lui, ou, pour parler plus juste, j'ai tout employé pour qu'il les conservât tels qu'il les avait conçus lui-même.

Ce prince était d'une bravoure personnelle très-remarquable, et son habileté ne saurait être révoquée en doute. Il se trouvait placé entre son secret penchant vers la maison d'Autriche et la nécessité qui l'attachait à la France. Il fallait conduire de loin les négociations. On a vu comment il s'en était tiré à Venise ; on a vu cette guerre des *barbets* entreprise pour contenter Louis XIV, et aussi pour servir de prétexte à la levée de troupes qu'il méditait.

Pendant ce temps, les intrigues secrètes marchaient à l'ombre ; il avait des envoyés déguisés à toutes les cours, et préparait les traités qui devaient éclater plus tard.

J'étais dans ses confidences, ce qui me plaisait fort et me faisait une vie occupée grandement.

L'ambassadeur de France eut vent de tout cela, en rendit compte à son maître, et, peu après, il vint une demande du roi de France d'envoyer les régiments d'infanterie du Piémont en Flandre, pour servir contre

l'empereur. Le jour où le duc reçut cette lettre, il était chez moi ; on annonça l'ambassadeur de France avec des dépêches.

— Oh ! oh ! me dit-il, quelque nouvelle exigence de notre oncle bien-aimé ! Ferai-je entrer ici l'ambassadeur? Verrons-nous cela ensemble?

J'acceptai, bien entendu.

L'ambassadeur entra et remit les dépêches après quelques paroles échangées. En les lisant, le duc pâlissait et se mordait les lèvres, deux signes de grande émotion chez lui.

— Quoi donc, monsieur ! dit-il en les refermant, le roi votre maître exige des garanties de moi, de son neveu ?

— Des garanties? Non, monseigneur; un secours seulement, ce que l'on demande à un bon allié... Votre Altesse prête à Sa Majesté des intentions qu'elle n'a point.

—Mon auguste oncle veut me désarmer entièrement, pour être bien certain de ma neutralité dans la guerre qu'il a entreprise. Soit! J'enverrai trois régiments en Flandre ; c'est tout ce que je puis en ce moment.

— Je crains que Sa Majesté, parfaitement instruite

des forces dont Votre Altesse a la disposition, ne se contente point de si peu de chose.

— La Savoie est un pays pauvre, monsieur. Son duc n'a point, comme le roi de France, des sujets et des trésors à semer sur les champs de bataille. Prenez ce que je puis donner, en me réservant ce qui est nécessaire pour ma défense personnelle. Ma position géographique m'expose à bien des contre-coups; j'ai de puissants voisins; ils peuvent venir, un jour ou l'autre, se frapper sur mon dos; je ne veux pas succomber sans combattre; je sauverai ma gloire, si je ne puis sauver que cela.

L'ambassadeur n'avait rien à faire qu'à accepter; ainsi fit-il. Après quelques autres menus propos, il prit congé, mais il demanda dans mon antichambre quelles étaient mes heures de solitude, ayant besoin de m'entretenir sans témoins.

Mon écuyer lui répondit que je n'en avais pas de fixes, Son Altesse venant plusieurs fois par jour et souvent ne quittant point les Délices, nom qu'elle avait donné à ma maison. L'ambassadeur répliqua qu'il enverrait prendre mes ordres.

On ne manqua pas de me répéter tout cela, et moi, je m'empressai de le redire à M. de Savoie. Il m'engagea fort a recevoir l'envoyé de France et à le sonder. Nous pourrions ainsi apprendre beaucoup de détails bons à connaître et marcher plus sûrement.

L'audience fut demandée dès le même soir et accordée tout de suite.

On me priait, pour mieux jouer la comédie, de ne point parler à M. de Savoie de cette lettre et de ses conséquences; je répondis avec la même franchise. Il en est souvent ainsi dans la politique : on se trompe en sachant qu'on est deviné, et l'on met un masque que l'on arrache soi-même, en feignant de croire qu'il y est toujours.

L'ambassadeur me venait parler officieusement de la part du roi son maître. Sa Majesté désirait savoir positivement les intentions du duc. Il lui en coûtait de croire qu'un parent, un allié, se détournât d'elle; il lui en coûtait d'agir de rigueur, et elle avait pensé qu'étant née sa sujette, j'aurais pour la France l'inclination naturelle à tous les cœurs bien nés, et que je ferais cause commune avec mon pays.

— Mon illustre maître connaît l'intérêt dont Son Altesse royale vous honore, madame; il sait combien vous le méritez, combien vous êtes supérieure par votre sagesse et les hautes qualités qui brillent en vous. Il compte donc sur votre dévouement, sur votre raison, pour représenter à M. le duc de Savoie de quel côté se trouvent pour lui la gloire et la fortune. Il a déjà reçu bien des grâces de Sa Majesté le roi de France, il lui doit beaucoup, je ne suppose pas qu'il l'oublie, mais enfin...

— Monsieur, je suis reconnaissante, comme je le dois, de l'honneur que veut bien me faire Sa Majesté le roi de France. Je suis très-étrangère aux grandes questions qui se traitent en ce moment; mais, soyez-en très-convaincu, monsieur, si monseigneur le duc de Savoie daignait me demander mon humble avis, je ne lui en donnerais aucun dont sa gloire ou ses intérêts eussent à souffrir.

— Je n'ai pas achevé ma mission ; permettez que je la termine. Le roi mon maître a particulièrement le désir de vous être agréable, tant à cause de votre mérite que pour la grande estime où il tient M. le duc de

Luynes et toute sa maison ; il m'a donc ordonné de vous remettre son portrait enrichi de diamants, tel qu'il l'envoie aux personnes qu'il veut singulièrement honorer. Voici ce portrait ; vous le reconnaîtrez, sans doute, car vous avez plus d'une fois, dans votre enfance, été admise à l'honneur de voir Sa Majesté, n'est-il pas vrai ?

Je reçus le présent comme il méritait d'être reçu ; mais je ne donnai rien en échange, ni promesses ni révélations.

En se levant, l'ambassadeur, peu satisfait, me plaça cette phrase entre ses deux saluts, en manière de post-scriptum.

— La guerre de Flandre sera longue et meurtrière sans doute ; trois régiments sont bien peu de chose ; je crois que M. le duc de Savoie en devrait préparer quelques autres ; ils ne tarderont point à lui être demandés.

Ces mots étaient l'appoint du présent ; je le compris, mais je n'eus garde de le laisser voir, ni de répondre ; M. l'ambassadeur n'eut qu'un sourire pour doubler le sien. J'attendis impatiemment le prince, qui sentit, comme moi, la portée de l'avertissement.

— Il me veut désarmer, c'est clair, il me redoute. Il a deviné mes intentions, peut-être, ou j'ai été trahi quelque part. Mais, de par le ciel, il n'en sera pas ainsi. Mon Etat est un petit État, j'en conviens ; mais, quel qu'il soit, je l'ai reçu de mes ancêtres, à qui Dieu et leur épée l'avaient donné ; je le défendrai contre toutes les ambitions, contre tous les envahissements. Je le léguerai à mes enfants sans qu'il y manque un château ; je l'agrandirai, au contraire, si la vie m'est octroyée, et je me montrerai digne du nom que je porte. mon cher oncle me rendra mes très-bonnes forteresses de Barraux, de Pignerol et de Casal ; je les reprendrai, ou ils les démoliront, je vous le jure, et vous savez qu'on peut se fier à mon serment.

J'applaudissais à cette fierté, je l'avoue ; sans avoir pour Victor-Amédée le même amour qu'il avait pour moi, je m'étais fort attachée à lui. Je l'aimais assez pour être de son parti contre mon roi, contre ma patrie, contre tous les miens.

J'adorais nos enfants ; à défaut de ceux qu'on m'avait enlevés, je reportais sur eux toute ma tendresse ; leur patrie était la mienne ; leur père était mon intérêt le

plus cher et le plus naturel. Je ne pouvais donc qu'applaudir à ses dispositions et les encourager de toute mon influence. Louis XIV voulait la Savoie, il la guignait, elle était à sa convenance ; c'était un joli joyau pour sa couronne, et, nous, nous la comptions garder. Nous la gardâmes, grâce au ciel !

Voilà que je parle comme j'aurais parlé alors, comme si j'étais encore aux Délices... J'oublie mes soixante-cinq ans, j'oublie que je suis à Paris, que mes enfants m'ont payée d'ingratitude, que Victor-Amédée est allé rendre compte au Dieu qui juge les rois. Le souvenir est un grand magicien

Les régiments partirent, en effet ; celui de M. de Verrue fut du nombre.

Pour lui, il avait pris du service en France, où il jouissait d'une considération dont la mienne souffrait d'autant plus, on m'accusait de tout, et cela est ainsi, lorsqu'un homme n'a point de ces vices que tout le monde voit, et lorsqu'il faudrait être instruit du secret des cœurs pour juger sainement.

J'ai été perdue par la faute de mon mari, cela est

plus que certain; pourtant, c'est moi qu'on a blâmée. Heureusement, la justice de Dieu est là. Je n'appelle point M. de Verrue à son tribunal pour le faire châtier; mais je demande à partager la faute et la punition avec qui de droit; et je me suis assez repentie de l'avoir commise pour en espérer le pardon.

Pendant ces trompeuses marques de bonne intelligence avec Louis XIV, nos négociations allaient leur train.

Des courriers s'échangeaient perpétuellement; deux furent interceptés avec des paquets insignifiants; mais c'en fut assez pour exciter de nouveau les soupçons mal assoupis; nous nous en doutâmes sur-le-champ; nous n'étions pas tout à fait en mesure de lever le masque, et nous ne savions comment gagner du temps jusqu'à ce que les difficultés fussent aplanies.

Nous étions un soir chez moi à discourir, le duc, dom Gabriel, le prince de Carignan et quelques amis particuliers de Son Altesse, lorsque la porte s'ouvrit tout à coup et que nous vîmes entrer un homme tout botté, enveloppé d'un manteau, crotté jusqu'à l'échine, en vrai courrier malencontreux.

M. de Savoie, qui tenait par-dessus tout à ce que nul ne me manquât de respect, se leva tout en colère, et demanda quel insolent osait se présenter devant moi en cet équipage.

— Ma foi, monsieur, c'est moi, répondit une voix que nous reconnûmes sur-le-champ. Je n'ai pas pris le le temps de changer de costume, c'est vrai; j'en fais mes excuses à vous et à madame; mais j'ai pensé qu'on ne m'accueillerait pas moins bien pour cela, à cause de la circonstance.

C'était le prince Eugène.

Il arrivait de Vienne, tout d'une traite, et, à la dernière poste, ne pouvant modérer son impatience, il avait pris un cheval pour aller plus vite, et dans l'espoir de nous trouver tous réunis.

— J'apporte de grandes nouvelles! dit-il; les puis-je dire à présent, ou faut-il vous emmener dans quelque cabinet secret?

— Mon cousin, Dieu me garde d'oser me comparer à Charlemagne; cependant j'ai, comme lui, ma table ronde et mes preux, sans lesquels je ne saurais rien entreprendre et auxquels je ne puis rien cacher. Parlez donc.

— Je n'attendais pas moins de vous, mon vaillant cousin ; aussi vais-je vous obéir à l'instant même, à condition cependant que madame la comtesse me fera servir quelque chose de plus substantiel que ces brimborions-là. Je meurs de faim, je puis manger et conter, je suis homme à faire plusieurs choses à la fois.

On se hâta de le satisfaire.

Aussitôt que les officiers se furent retirés, il se tourna vers le duc, dont l'impatience se contenait à grand'-peine.

— Monsieur, dit-il, vous avez envoyé trois régiments au roi de France, n'est-ce pas ?

— Il est vrai.

— Êtes-vous d'humeur à dégarnir vos villes, et à lui offrir le reste de votre armée?

— Je ne le crois pas.

— Vous plaît-il de lui remettre les forteresses de Turin et de Verrue, comme gage de la neutralité ou de l'alliance que vous lui avez jurée?

— Pardieu, non!

— Eh bien, alors attendez-vous à voir le maréchal de Catinat sortir de Casal avec un bon corps d'armée et

venir prendre lui-même ce que vous lui aurez refusé ; seulement, on ne vous le rendra plus, et, au lieu de places de sûreté, vos châteaux deviendront des conquêtes.

— Tout cela est-il certain?

— Je suis parti de Vienne exprès pour vous en prévenir. Le roi de France est bien servi; l'empereur l'est encore mieux, parce qu'il ne se croit pas encore tout à fait le soleil, et qu'il daigne payer les petits services aussi bien que les grands.

— Cela arrivera-t-il bientôt?

— Demain, ce soir... Je suis étonné que cela ne soit pas arrivé encore.

— Eh bien, mon cousin, tout est perdu, fors l'honneur! car je jure Dieu que je me défendrai, que je ne céderai pas.

— J'en étais sûr.

— Je ne suis pas absolument prêt, j'attends...

— Vous attendez ce que je vous apporte, monsieur. Je ne fais pas le service de courrier pour peu de chose. Notre ligue avec le roi d'Espagne est conclue depuis trois jours; voici le double du traité expédié de Vienne

à Madrid; celui de l'empereur y est annexé, et voici les promesses de l'Angleterre et de la Hollande. Aussitôt que vous vous serez déclaré pour l'alliance, ils signeront les leurs.

— Mais, monsieur, le roi de France est à ma porte, et l'Espagne, l'empire, sont loin de moi; comment aller jusque-là?

— Homme de peu de foi! attendez le reste. Le gouverneur du Milanais a déjà reçu l'ordre de vous amener six mille chevaux et huit mille fantassins. La quadruple alliance vous assure, en outre, trente mille écus par mois de subside pour solder les troupes que vous pouvez lever. Enfin, votre serviteur et cousin est désigné pour commander cette petite armée, si toutefois vous ne vous y opposez pas.

— Dieu soit béni! tout est à souhait! Je ne puis cependant abandonner nos braves gens, même à vous, mon cousin, et rester inutile lorsque tant d'amis se chargent de me défendre.

— Vous, monsieur, vous occuperez un poste digne du chef de la maison de Savoie, digne de votre mérite supérieur. Vous êtes généralissime des troupes alliées;

en voici le brevet, que Sa Majesté l'empereur m'a chargé de vous présenter.

Ce fut comme un coup de baguette; toutes ces choses se tramaient depuis longtemps; on avait grand espoir de les voir réussir; mais, qu'elles arrivassent ainsi à la fois dans le moment opportun, cela tenait du miracle. Aussi la joie éclata sur tous les visages; les convives se levèrent, leur verre à la main, et crièrent spontanément :

— Vive monseigneur le duc!

Victor-Amédée leur fit signe de se taire.

— L'enthousiasme vous égare, dit-il; nous ne sommes pas seuls, et ceci doit rester secret. — J'ai besoin de négocier; attendons Catinat de pied ferme; nous nous connaissons déjà et nous savons nous attaquer l'un l'autre en paroles courtoises. Mais comment se fait-il, mon beau cousin, que vous soyez chargé de cette mission, et que mon envoyé de Vienne ne m'en ait pas prévenu?

— Et où diable en aurait-il eu le temps? A peine quelques jours se sont-ils écoulés depuis qu'on a appris les intentions du roi de France et qu'on a décidé ce que

je viens de vous apprendre; on doutait de votre assentiment; j'en ai répondu; j'ai donné pour vous ma parole, et je suis venu vous demander de l'acquitter.

— Merci, mon cousin, je vous reconnais là.

— Et j'espère que vous me reconnaîtrez toujours; je ne suis qu'un cadet de votre illustre race, un cadet mis à la porte par le grand roi, et jugé incapable de le servir; mais, de par le ciel, ou je perdrai mon nom auquel je tiens plus qu'à la vie, ou je le placerai si haut, que je forcerai l'univers à adopter les cadets de Savoie, comme les aînés des autres maisons.

Celui qui parlait ainsi a glorieusement tenu parole, on le sait.

Le reste de la nuit se passa à discourir, à combiner les moyens d'attaque et de défense. J'assistais à tout; je ne voulus pas quitter le prince.

Dès le matin, on vint annoncer l'envoyé de Catinat. M. de Savoie retourna à Turin pour le recevoir au palais, à cause de madame Royale et de madame la duchesse, qu'il demanderait à voir certainement; je me mis en devoir de le suivre, c'est-à-dire j'allai à ma maison de Turin, où l'on ne me voyait guère

que dans les occasions de ce genre. Je voulais être à même de tout savoir.

L'envoyé fut reçu, en apparence, comme un ami; mais on le surveilla de toute part. Il apportait les propositions annoncées; seulement, la manière de les énoncer n'était pas la même. Catinat, débouchant du Dauphiné, avançait jusqu'à Avilane, où il campait en ce moment, et, de là, il sommait le duc de Savoie de lui envoyer un ministre d'État pour entendre les volontés du roi de France.

La formule était de dure digestion; aussi Victor-Amédée ne la digéra-t-il point.

Il répondit, avec une grande fierté, que ni Sa Majesté Louis XIV ni les autres rois ses prédécesseurs n'avaient accoutumé les ducs de Savoie à des hauteurs si inattendues. Il ajouta qu'il enverrait volontiers un ministre d'État au maréchal, non pour recevoir des ordres, mais pour entendre des propositions et en faire de son côté.

L'envoyé n'était point chargé d'en demander davantage. Il retourna près du maréchal, auquel on dépêcha le ministre pour gagner du temps. Celui-ci fit exprès

des offres inacceptables, jusqu'au moment où les ordres parvenus à Milan et le traité signé le 3 juin avec les confédérés d'Augsbourg purent recevoir leur exécution. Comme les préliminaires tardaient un peu, malgré le zèle et les lumières du comte de Brandis, plénipotentiaire du duc à Milan, et malgré les efforts du prince Eugène, on décida, pour rendre la comédie complète, d'envoyer à Paris le vieux marquis de Saint-Thomas, ministre aussi souple qu'habile, afin de donner le change et de détourner les soupçons. Il avait ordre de tout faire pour ne pas réussir, en affichant, au contraire, les prétentions les plus humbles et les plus repentantes.

Le marquis ne put même obtenir audience, tant le roi était irrité. Il eut soin de se plaindre beaucoup, de déplorer le malheur de son maître, qui ne pouvait, en conscience, abandonner les intérêts de ses peuples, qu'il avait juré de défendre, et qui, pour cela, se devait brouiller avec un oncle si cher et si illustre.

Quand il eut reçu l'ordre de partir, il se mit en marche avec beaucoup de fracas et s'éloigna comme à regret et lentement, pendant les deux premiers jours.

Mais, dès qu'il se vit hors d'atteinte, il courut la poste en traversant la Suisse pour ne pas être inquiété, et vint tomber à Turin, où nous l'attendions avec impatience. Jamais je n'oublierai ce jour; ce fut un des plus beaux de ma vie.

M. de Savoie avait fait pratiquer pour moi un escalier secret par lequel je me rendais dans ses appartements sans être vue de personne. En ces jours de crise, il n'avait pas le temps de demeurer aux Délices. Je restais dans ma cachette, composée de deux pièces prises dans un de ses cabinets. Il était avec moi lorsque le marquis de Saint-Thomas arriva.

Le prince alla au-devant de lui jusqu'à la porte, aussitôt qu'il fut annoncé.

— Eh bien? demanda-t-il.

— Eh bien, monseigneur, tout va à merveille; on m'a chassé. J'ai mis les procédés du côté de Votre Altesse; j'ai attendu qu'on me rappelât, on n'a eu garde de le faire; je m'en doutais, et me voilà.

— Bravo, marquis! s'écria le duc l'œil rayonnant de joie, bravo! Et les renforts sont partis de Milan; et mon brave cousin les conduit et nous les amène. Je

ne tarderai pas plus longtemps à me déclarer. Le palais est ce soir rempli d'une grosse foule de noblesse; ils m'attendent dans la salle de parade; j'y vais sur l'heure, et mes peuples apprendront de moi ce qui va se passer. Suivez-moi, marquis, je puis avoir besoin de vous. Et vous, *contessina*, vous, mon ange gardien et mon Égérie, allez à votre tribune, nul ne vous verra, et vous verrez tout le monde. Je saurai que vous êtes près de moi, que vous m'entendez, j'en aurai plus de courage et plus de volonté.

Il m'avait fait arranger une tribune grillée, où je me plaçais dans toutes les cérémonies et où je restais invisible. Je me hâtai d'y courir afin de l'y précéder. Il avait passé chez madame Royale et chez la duchesse régnante pour s'excuser auprès d'elles de rompre, bien malgré lui, la paix qui durait depuis soixante ans entre les maisons de Savoie et de France. Il leur demanda pardon de blesser ainsi leurs affections de famille; mais le soin de sa gloire et l'intérêt de ses États l'exigeaient.

Pendant ce temps, j'étais entrée dans la salle.

Je fus d'abord étourdie du bruit qui s'y faisait. Tous

parlaient à la fois, et c'était la confusion universelle; les yeux brillaient, les gestes s'animaient; j'entendais fort mal, le tapage était grand; mais il me sembla distinguer des menaces, des cris de rage contre le roi et des provocations près desquelles les fanfaronnades des Gascons passeraient pour des compliments.

Bientôt un cri domina tous les autres :

— Le duc ! le duc! Son Altesse ! Il vient pour déclarer la guerre; qu'il soit béni !

Nous autres Français, nous ne nous figurons pas les peuples du Midi dans leurs fureurs ou dans leurs joies : ce sont des violences qui nous paraîtraient insensées et dont nous nous effrayons toujours, lorsque nous en sommes témoins.

En ce moment, toutefois, le respect l'emporta sur l'enthousiasme, et, lorsque Victor-Amédée parut, le silence se fit de tous les côtés; mais quel silence ! qu'il était éloquent! comme ces yeux parlaient! comme ces attitudes étaient provoquantes et martiales! quelle impatience dans ces gestes!

Le duc était digne et fier; son regard étincelait.

Il monta sur son trône avec une résolution inaccou-

tumée, et, au lieu de s'asseoir, ainsi que le voulait l'étiquette, et qu'il en avait l'habitude, il resta debout, se découvrit, et, se tournant vers deux ou trois évêques qui avoisinaient son fauteuil :

—Messieurs, leur dit-il, priez pour nous le Dieu des armées; je vais déclarer la guerre au roi de France.

Un seul cri partit à la fois de cette multitude tout à l'heure si tumultueuse, si divisée.

— *Viva! viva!*

Je sentis mes larmes couler malgré moi, car, en ce moment, princes et sujets étaient admirables. Victor-Amédée avait tiré son épée, qu'il éleva d'un geste souverain. Ce fut pendant quelques moments une agitation à rendre fous ceux qui la regardaient sans y prendre part.

Enfin on annonça que le duc voulait parler, et le silence se fit aussi promptement qu'il avait été rompu.

— Messieurs, dit Victor-Amédée, je vous dois compte des motifs qui m'ont décidé à une démarche aussi importante. Par la grâce de Dieu et la succession de mes pères, ce bon duché m'appartient. Jamais homme vivant n'a humilié la maison de Savoie ni ses fidèles su

jets: jamais homme vivant ne l'humiliera, quelque grand qu'il soit, du reste. Le roi de France veut me prendre mon honneur, qui est le vôtre. Il veut me traîner à son char comme un esclave; il veut m'enlever mes villes et mes châteaux; il veut que je prodigue mes trésors et le sang de mes enfants pour les querelles de son ambition, et que je me soumette à ses ordres hautains. Que pouvais-je faire? Accepter les insultes et rester attaché à ses intérêts, parce que nous sommes voisins et qu'il est plus puissant que moi! Mon sang bout, rien qu'à cette pensée.

Il fut interrompu par cinq minutes d'exclamations qui lui prouvèrent une exaltation encore plus violente que la sienne dans son auditoire.

—Il m'a menacé parce que j'avais refusé de me soumettre, et, moi, j'ai bravé ses menaces; je me suis reposé sur le zèle et le dévouement de ma brave noblesse; je me sens le plus fort en m'appuyant sur elle. Me suis-je trompé, messieurs!

— Non! non! à l'armée! aux frontières! Partons sur l'heure.

— Pas encore! Nos alliés s'avancent; mon cousin,

le prince Eugène de Savoie amène avec lui un secours à marches forcées. Je trouve chez mes confédérés des troupes et de l'argent; le peuple n'aura que peu à me donner.

— Monseigneur, pardon, interrompit le prince de la Cisterne; bien que le Piémont soit un petit État, puisqu'il se bat pour son honneur, il ne doit recevoir l'aumône d'aucune puissance. Votre noblesse est riche; nous autres grands seigneurs, nous avons des terres et des revenus considérables. Nous pouvons suffire à tout; rendez le subside à vos alliés. Nous payerons, n'est-il pas vrai, messieurs?

En ce moment, on leur eût demandé la lune, qu'ils eussent été la décrocher du ciel. Ils crièrent encore à qui mieux mieux; mais ils firent plus : en un clin d'œil, toutes les poches furent vidées, toutes les bourses tombèrent au pied du trône avec les joyaux, les montres, les bagues, jusqu'aux croix de l'Annonciade en diamants.

Après s'être dépouillé, un d'eux eut l'idée de griffonner sur un mauvais papier une obligation considérable à payer sur ses terres; aussitôt les autres se mi-

rent à en faire autant. Jamais contribution ne fut si vite levée.

Le chancelier, qui recueillait ces dons, en avait sa charge. Le duc, ne sachant comment témoigner sa joie et sa reconnaissance, laissait baiser ses mains à tout le monde ; d'autres portaient à leurs lèvres le bas de son manteau : c'était un spectacle touchant et fait pour émouvoir profondément le cœur.

Cette séance dura une demi-heure à peine. Elle fut plus remplie que bien d'autres qui ne finissent point. Victor-Amédée fut presque porté en triomphe dans son appartement, où je m'empressai de me rendre et où il vint me retrouver bien heureux. Dès qu'il m'aperçut, il vint se jeter dans mes bras en criant :

— Tout cela est votre ouvrage ; vous m'avez rendu brave et courageux, vous m'avez appris à aimer mes peuples, à les défendre ; jouissez donc de mon bonheur et de ce que je vous dois.

L'amour rapporte tout à l'amour, et, si le prince désirait être grand, c'était pour moi, c'était pour être aimé davantage ; un pareil sentiment enfante des héros.

Le même soir, un manifeste instruisit le peuple, et ce fut bien mieux encore.

La foule parcourait les rues en criant : « Mort aux Français! » brandissant ses armes, et menaçant les banquiers, les commerçants de toute espèce que la France envoyait perpétuellement à Turin.

Il fallut ôter les fusils et les épées à tout ce qui n'était ni milicien ni soldat ; autrement, la guerre eût commencé par une seconde répétition des vêpres siciliennes.

Je cachai chez moi, à Turin et aux Délices, quantité de nos compatriotes, auxquels je facilitai les moyens de quitter le Piémont; dans ce premier moment, la canaille les aurait massacrés, sans la précaution prise.

Le duc ne s'en fût point consolé, et moi moins que lui encore.

XIX

Le duc allait partir, me quitter pour la première fois depuis le commencement de nos amours. Au milieu de sa gloire et de son délire, ce fut une douleur cruelle.

Il me proposa d'imiter Louis XIV au temps de sa jeunesse, d'emmener les dames à l'armée et de combattre sous mes yeux; je savais combien cette manière d'agir avait été blâmée chez le grand roi, je ne la voulus point imiter.

Il fut convenu que je resterais à Turin, que je n'en sortirais point, que je veillerais à tout, et que je le préviendrais de tout ce qui arriverait pendant son absence.

Il n'avait encore vu ni la guerre ni les batailles, et cependant il courait à ces dangers avec cette valeur tranquille, la plus rare et la plus estimable, en ce qu'elle vient de la réflexion. Il sentait bien ce qui le menaçait et il le déplorait avec moi.

Enfin le jour fatal arriva, le duc partit! Je me sentis presque aussi émue que lui-même, lorsqu'il m'embrassa et me fit des adieux déchirants et passionnés, en répétant qu'il ne me reverrait peut-être plus.

Ce fut le seul instant de faiblesse qu'il montra; sa dernière parole à sa mère fut celle-ci :

— Madame, si je ne reviens point, soyez bonne pour la comtesse de Verrue.

Nous avions été, pendant ce temps, fort malheureux à Turin, d'inquiétude surtout ; car la ville était bien gardée, les milices animées d'un grand courage, et tout se préparait à merveille autour des murs.

Cependant j'avais prévu les malheurs qui devaient arriver, lorsque je vis les dispositions changées, lorsque je vis le prince Eugène retourner à Vienne, au lieu de commander nos troupes, lorsque je vis le général Caraffa à sa place, — provisoirement, disait-on, il est vrai, — lorsque je vis surtout l'autorité du duc, prétendu généralissime, rester nulle et tout à fait illusoire.

J'appris, en effet, bientôt la défaite du prince à la bataille de Staffarda. Mon premier mouvement fut de courir à lui ; mais je n'osai point. Je craignais toujours les zizanies avec les princes, et, moi que l'on taxait d'une hauteur si vaine, j'étais humble et soumise devant madame de Savoie et j'évitais avec soin toute occasion de lui être désagréable ; en cette circonstance en core, je m'abstins pour ne pas la blesser.

On avait conduit l'ambassadeur de France au château d'Ivrée, en représailles de ce que le marquis

d'Ogliani, envoyé du duc, avait subi le même traitement à Paris.

Je fus un peu tourmentée à cet égard ; mais tous les tourments cédaient devant celui de la défaite.

Les lettres du prince étaient déchirantes ; il lui fallut toute sa force d'âme, toute sa puissance de vues pour résister à la mauvaise fortune.

Il n'avait d'espoir et de confiance qu'en Dieu et en son épée.

Hélas ! on ne lui en prit pas moins Suze, la clef de ses Etats ; on ne lui fit pas moins sauter plusieurs forteresses dont la perte était regrettable : ce fut une série non interrompue de désastres, bien décourageante pour un début.

Quand je le revis, il était méconnaissable, tant sa douleur l'avait changé.

— Accueillerez-vous un vaincu? me demanda-t-il en arrivant.

— Avec plus d'empressement qu'un vainqueur, répondis-je, puisque je puis espérer qu'il a besoin de moi.

Il me tint longtemps embrassée, et, lorsqu'il se retira, je crus voir ses yeux pleins de larmes.

— Je suis malheureux, ajouta-t-il, mais non découragé ; malgré la saison, nos troupes tiennent encore la campagne, et quelles troupes ! Ces malheureux Vaudois et *barbets* que mon père et moi avons persécutés à l'instigation de notre ennemi commun, aujourd'hui ils ont surpris Barcelonnette et Mont-Dauphin ; ils vont partout levant des contributions et pillant le Dauphiné que je leur abandonne. A-t-on respecté mes vallées de la Savoie?... Ah ! madame, que l'ambition de Louis XIV est coupable en tout ceci, et à quoi ne nous force-t-il pas pour nous défendre !

L'hiver se passa tristement, en préparatifs, en travaux de toute sorte ; le duc était partout à la fois.

Catinat essaya de surprendre les troupes dans la vallée d'Aoste. La vigilance des officiers piémontais déjoua les projets de l'ennemi ; mais ses efforts se réunirent sur Turin, que le maréchal menaçait d'un siége ; s'il prenait cette ville, tout était perdu. On la fortifia donc, on y fit entrer des provisions, on arma tout ce qui pouvait être armé ; ce furent des mouvements, des marches, des exercices continuels.

Je ne quittai pas le duc un instant : habillée en

homme, je le suivis jusque dans ses visites au camp, à cheval à côté de lui ; il m'en avait suppliée, je n'eus pas la force de lui résister. Victor-Amédée, naturellement jaloux, l'était devenu davantage encore depuis ses malheurs : il devinait bien que je n'avais pas pour lui un sentiment aussi fort, aussi tendre que celui qu'il me portait lui-même, et il répétait sans cesse que je l'allais abandonner, qu'il perdrait peut-être ses États, et qu'alors il me perdrait aussi.

— Ce n'est pas l'homme que vous avez accepté, c'est le souverain, c'est le protecteur : lorsque ma puissance me manquera, ne me repousserez-vous point, madame ?

Pour le convaincre, il me fallut l'accompagner partout. Les soldats me regardaient fort : les uns disaient que j'étais madame la duchesse ; d'autres, un page favori.

— C'est plutôt sa bonne amie, dit un sergent avisé.

— Fille ou diable, reprit un soldat, elle n'a pas peur ; car mon mousquet a éclaté à côté d'elle, et elle n'a pas seulement sourcillé.

Je n avais pas peur, en effet : j'allais jusqu'auprès

des vedettes ennemies, lorsque le prince y allait lui-même; il en était fier, tout en tremblant pour moi.

Avec le printemps recommencèrent les hostilités.

Un malheureux accident, une poudrière qui vint à éclater, livra Nice aux Français et les rendit ainsi maîtres du passage des Apennins et des Alpes méridionales. Le comte de Vrussaques, le même brave colonel dont j'ai parlé, secondé par le comte Prioura et par le chevalier de Villafallet, tenait dans cette place depuis longtemps, et y eût tenu longtemps encore, sans un pareil désastre; il s'estima heureux d'obtenir une capitulation honorable et de sortir avec armes et bagages, tambour battant, enseignes déployées. Retiré à Oneglia, il y prit vaillamment sa revanche quelques jours après. Il y eut de toutes parts des prodiges de valeur et de courage, en pure perte, malheureusement.

Le prince Eugène annonçait continuellement son retour, et, continuellement, de nouveaux obstacles l'arrêtaient. On le destinait à une autre armée, tandis que lui demandait celle-là : il aimait fort sa maison, et regardait comme un devoir d'en soutenir le chef.

Il était venu à cette malheureuse bataille de Staffarda, mais trop tard; il nous avait quittés ensuite.

Enfin, il revint, apportant à Victor-Amédée, de la part de l'empereur, le titre d'altesse royale, que le duc désirait par-dessus tout; on le lui donnait bien par-ci par-là, de courtoisie; mais il n'y avait aucun droit. Cette joie lui prêta un peu d'espérance; le prince Eugène ne lui cacha pas cependant les difficultés de la position. La gaieté cavalière et intarissable de celui-ci était nécessaire à Victor-Amédée en ce moment, pour l'aider à supporter son lourd fardeau.

Chaque jour, l'ennemi lui arrachait un fleuron de sa couronne; il en desséchait de rage et de désespoir.

Catinat, maître de Nice, fit une percée par Avillane, dont il fit sauter les fortifications. Jusqu'à Rivoli, qu'il brûla; Rivoli, ce charmant palais, le séjour favori du duc!

J'étais avec celui-ci, lorsque, placé sur les hauteurs de Turin et voyant brûler cette villa qu'il aimait tant, il dit ces remarquables paroles :

— Plût à Dieu que tous mes palais fussent ainsi ré-

duits en cendres et que l'ennemi épargnât les cabanes de mes paysans !

Mais l'ennemi ne les épargnait point ; la Savoie n'était plus qu'un monceau de ruines fumantes, et Turin lui-même se trouvait menacé. Aussi l'alarme devint générale. La duchesse régnante, alors grosse de six mois, avait des frayeurs épouvantables ; elle partit pour Verceil avec madame Royale, et toutes les bouches inutiles les y suivirent ; il ne resta dans la ville que les hommes en état de porter les armes, quelques femmes dévouées et courageuses, et moi qui avais juré de ne pas abandonner mon amant.

Le prince Eugène avait eu la joie de battre un peu les Français dans une embuscade ; joie bien grande pour lui, car il les détestait sincèrement.

— Je les entendais venir en chantant, disait-il, selon leurs habitudes fanfaronnes : ces gens-là ne doutent de rien ! Ils ont été vite attrapés ; seulement, mes soldats les ont traités comme des Turcs, ce que je trouve malhonnête ; je ne cesse pourtant de leur répéter qu'on doit faire quartier aux chrétiens.

Ce jeune homme était d'une bravoure qu'égalait

seule son habileté comme général; dans presque tous les combats, il attrapait au moins une blessure en se jetant dans la mêlée, trop heureux lorsqu'il rapportait seulement quelques balles dans ses habits. Il avait le coup d'œil le plus sûr et le plus remarquable qui se puisse rencontrer; et, sur l'inspection seule du terrain, prédisait la défaite ou la victoire. Malheureusement, le duc, moins prudent ou plus vivement offensé, ne le voulut croire ni à Staffarda ni à Marsaglia.

Le prince Eugène avait près de lui un de ses amis intimes, le prince de Commercy, de la maison de Lorraine, qui lui disputait le prix de la bravoure et même de la témérité. En Turquie, au siége de Belgrade, je crois, ce jeune homme avait reçu une blessure épouvantable, un coup de zagaie, en enlevant un étendard turc; il était allé chercher ce drapeau au milieu de l'armée ennemie, seul, l'épée aux dents, un pistolet de chaque main, et, cela, parce que le cornette de son régiment s'était laissé prendre le sien! Quelle brillante et folle jeunesse!

Les fortins de la colline de Turin furent rendus, pour ainsi dire, imprenables. Vingt mille hommes campèrent

autour de la ville : c'était un corps mêlé de troupes d'Espagne, de Wurtemberg et de Savoie. On attendait l'électeur de Bavière, le duc de Schomberg et le prince Caraffa : ils arrivèrent, et, lorsque nous comptions chaque jour sur une attaque, Catinat, selon sa coutume, nous donna le change et se jeta sur Carmagnole, qu'il emporta après deux jours de tranchée, secondé par la trahison qui nous environnait de toutes parts.

Le coup était affreux : Carmagnole était un grenier, une place d'armes, une des positions les plus importantes du pays. Victor-Amédée, en apprenant cette perte, resta d'abord absorbé pendant quelques minutes; mais son courage se releva bien vite : il donna l'ordre sur-le-champ de trancher dans le vif. Les citadelles qu'on ne peut défendre deviennent des refuges pour l'ennemi : il fit le sacrifice de celles qui lui semblaient inutiles; on démolit Querasque et Chivas, pour concentrer toute la résistance dans Coni.

Depuis le commencement de la campagne, cette ville résistait à toutes les attaques, défendue seulement par ses propres habitants et par quelques troupes de

paysans voisins, entre autres par huit cents Vaudois, sous le commandement d'un chef célèbre parmi eux, et qu'on appelait, je m'en souviens, Guillelmo. On racontait à son sujet des histoires de toutes les couleurs, fabuleuses et autres ; on a même fait des complaintes là-dessus.

Le comte de la Rovère commandait dans la place assiégée, et le comte de Bernezzo trouva le moyen de s'y introduire avec trois régiments savoyards et des détachements des alliés. Comme les finances de l'État n'avaient pas permis à Son Altesse de réparer les fortifications, les habitants les réparèrent à leurs frais et de leurs deniers ; ce qui prouve tout le dévouement que ces provinces portaient à leur souverain.

Le prince Eugène, effrayé de ces défaites, partit pour Vienne en poste, afin de réclamer des secours : il en obtint immédiatement, et revint en triomphe ; aussi changea-t-il la face des choses. Carmagnole fut reprise ; on parla de reprendre Nice, notre diamant, et d'arracher Montmeillan à l'ennemi, qui la guettait ; mais Caraffa détestait la maison de Savoie, et en particulier le prince Eugène, dont il était jaloux : il s'op-

posa à ces projets, au point que le prince, mécontent et irrité, se retira à Venise.

Nous en étions réduits au dernier point : Montmeillan, après une défense héroïque, après une famine épouvantable et trente-trois jours de tranchée ouverte, fut obligé de se rendre. Dès lors, la Savoie appartint aux Français.

Coni, néanmoins, fut sauvée. Après le comte de Bernezzo, qui y avait introduit les trois régiments que nous avons dits, le comte Costa y pénétra à son tour, puis le comte Caretto, tous les deux avec de nouveaux renforts et à la faveur d'une sortie des assiégés; les femmes, les enfants, les prêtres, les moines, les vieillards, tout concourut à la défense. Quatre mille Français restèrent couchés sous les murailles ; mais les autres persistèrent cependant, et, si le prince Eugène n'eût imaginé de les tromper par la fausse nouvelle d'un secours prodigieux, ils n'eussent certainement point abandonné la place, comme ils le firent.

Après la levée du siége, le duc voulut se rendre en cette ville et me demanda de l'y suivre; il n'était pas plus question de la duchesse que si elle n'eût jamais

existé. J'allai donc avec Son Altesse sous mes habits de cavalier, ce qui n'était pas sans risque ; l'armée ennemie tenait encore la campagne et faisait rage de tous les côtés ; à mesure que nous avancions, nous trouvions ce malheureux pays désolé, et ce spectacle nous fendait le cœur.

Nous rencontrâmes des paysans qui fuyaient, et qui, reconnaissant leur souverain, se vinrent jeter à ses pieds et les baigner de larmes.

— Monseigneur, monseigneur, ayez pitié de nous! on nous a tout pris.

— Hélas ! mes enfants, répondit le prince, pleurant avec eux, ce n'est pas ma faute, Dieu m'en est témoin ; et, s'il ne fallait que mon sang pour payer vos souffrances, je ne vous le marchanderais point. Mais voici tout ce que je puis... Prenez, prenez.

Et il versa devant eux une bourse pleine d'or ; puis, brisant son collier de l'Annonciade, qu'il portait au cou, il leur en distribua les morceaux. Ce furent des transports d'enthousiasme et d'amour auxquels il était bien accoutumé, car ses peuples l'adoraient.

Sans cesse il arrivait des scènes de ce genre ; j'en

étais attendrie autant que lui. Nous parcourions ensemble les rues de Turin et les campagnes environnantes, autant que la présence de l'ennemi nous le permettait. On était accoutumé à ma présence, et nul ne la remarquait plus.

Une fois, cependant, j'éprouvai une bien vive émotion. Je rencontrai le bon abbé Petit, revenu à sa paroisse, et qui portait le saint-sacrement à un malade, avec mon petit Michon. Je ne les avais pas revus depuis mon élévation, ou ma honte, comme il vous plaira.

Je devins très-rouge, et je détournai le visage; ils n'eurent pas l'air de m'apercevoir.

Le digne curé fit, en ces temps difficiles, des prodiges de bonté et de charitable abnégation; on le voyait partout où sa présence pouvait apporter consolations et secours.

Mon Michon, près d'être ordonné, restait toujours le petit Michon, comme devant; il ne grandissait guère, et conservait son visage et ses façons d'enfant de chœur. Ses traits poupins ne prenaient pas un jour; j'en ai été frappée de plus en plus en vieillissant; sans la catastrophe qui le changea tout d'un coup, je suis

sûre qu'à l'heure qu'il est, il aurait encore l'air d'avoir vingt ans ; privilége que bien des femmes lui envieraient, n'en doutons pas.

XX

Cette guerre abominable durait depuis deux ans. Le duc y avait plus perdu, à lui seul, que tous les alliés ensemble ; il ne se repentait cependant point de l'avoir entreprise, car il y allait de l'honneur de sa couronne. Louis XIV, au contraire, malgré ses victoires, sentait ce que valait un pareil ennemi ; il sentait aussi qu'il était plus politique de le ramener que de le pousser à bout. Il lui fit donc écrire par Monsieur une de ces épîtres de famille dont toutes les expressions sont pesées les unes après les autres, et qui sont de véritables contrats.

On offrait à Victor-Amédée la restitution de ce qui lui avait été enlevé : on lui cédait Pignerol et Fenestrelles ; enfin, on lui remettait Casal, cette ville vendue au roi de France par le duc de Mantoue, pour en jeter le prix aux courtisanes ; Casal, ce joyau que

tant de princes enviaient! C'était bien tentant, surtout avec la garantie de Messieurs des cantons suisses et de la république de Venise. Frappée des malheurs de la guerre, je penchais pour ce parti. L'envoyé secret de la France, M. de Chamery, avait reçu l'ordre de me voir avant tout, de s'entendre avec moi et de me gagner à son bord, soit par les promesses, soit par les menaces.

J'y étais déjà convertie : la guerre me semblait odieuse. J'employai tous les moyens pour convaincre le prince, il demeura inflexible. M. de Chamery lui parla chez moi, devant moi; je réunis mes efforts aux siens, tout fut inutile. Alors, l'envoyé de France pria le duc d'adopter au moins la neutralité, lui faisant observer que, s'il persistait dans son *entêtement* chevaleresque, il se trouverait bientôt dépourvu de troupes.

— Monsieur, s'écria Victor-Amédée, je frapperai du pied le sol de mon pays, il en sortira des soldats!

Chamery n'insista pas davantage; et, le lendemain, on lui fit répondre officiellement par le marquis de Saint-Thomas que Son Altesse suivrait la fortune de ses alliés, quoi qu'il lui en pût advenir

Le prince Eugène, ennemi implacable et personnel de Louis XIV, ne contribua pas peu à cette décision. Il en rendit compte à l'empereur, dans un voyage qu'il fit à Vienne, et celui-ci en fut tellement enchanté, qu'il lui remit le brevet de généralissime, — avec les pouvoirs cette fois, — et qu'il nous débarrassa du Caraffa, qui nous avait fait tant de mal. C'était déjà la moitié de la victoire.

Le prince Eugène était radieux mais ironique. Il se défiait des intentions de son cousin à l'endroit de la France.

— Madame la comtesse, me disait-il, Son Altesse royale n'est pas de cœur avec nous ; ce n'est pas comme moi une belle et bonne haine qui l'a poussé là, c'est la nécessité et la vergogne. Au premier sourire de Louis XIV, il nous lâchera.

— Vous avez bien vu qu'il y a résisté, monsieur !

— C'est que, derrière le sourire, il a vu les dents ; sans cela !... Et puis, vous avez beau dire, vous êtes Française, votre maison est en faveur à Versailles, vous inclinez pour le grand roi, sans vous en douter peut-être, mais cela est.

— Je ne veux que le bien de Son Altesse et celui de ses peuples.

— J'en suis persuadé ; seulement, ce bien, chacun l'entend à sa manière.

Il se tint un conseil chez moi, devant moi, dans lequel il fut décidé que, pour profiter des avantages obtenus, il fallait prendre l'offensive à son tour et porter le champ de bataille en Dauphiné

— Le grand roi n'est pas accoutumé à ce qu'on entre chez lui, dit le prince Eugène ; il a posé sa majesté à ses frontières, et il pense qu'on ne les peut franchir sans lui faire d'abord la révérence ; nous lui prouverons qu'on sait s'en dispenser.

Il appelait toujours Louis XIV *le grand roi*, et je ne saurais vous rendre le dédain avec lequel il prononçait ces mots. C'était là une rancune de prêtre, et, comme je lui en faisais l'observation :

— Que voulez-vous ! me répondit-il, j'ai porté le petit collet ; cela déteint sur l'âme.

Ce qui fut dit, fut fait : les princes de Savoie s'emparèrent d'Embrun et de Guillastre. La bataille fut rude : on y perdit quantité de braves gens ; le prince de Com-

mercy reçut une balle qui lui cassa trois dents, ce dont il fut très-marri.

— Mes trois meilleures! répétait-il; les autres tomberont toutes seules... Et puis ne voilà-t-il pas un joli galant édenté!

Le prince Eugène reçut, lui, une contusion dans la tranchée, à côté de Victor-Amédée, qui en sortit sain et sauf. A la suite de cette première victoire, les princes s'emparèrent de Gap presque sans coup férir. Tout allait à merveille; on se disposait à marcher sur Lyon par Sisteron, en passant à Aix. La terreur était telle dans la Provence, qu'en se hâtant un peu, on y serait parvenu avant que les secours fussent arrivés. Alors la France eût été vaincue; on eût pu faire la paix avec des conditions qu'on aurait dictées. Mais la Providence ne le voulait pas, et le soleil ne devait point pâlir encore...

Un soir, après une marche forcée, en arrivant dans un petit village, le duc de Savoie se plaignit d'un grand mal de tête, qui l'avait tourmenté toute la journée; il se mit au lit, croyant guérir par le sommeil; mais il avait une forte fièvre, et, dans la nuit, la petite vérole se déclara.

L'alarme fut grande; que faire? que devenir, en pays ennemi, avec cette terrible maladie, qui pardonne si rarement et qu'il faut soigner d'une façon si particulière?

Le prince ne perdit pas la tête; lui seul la conserva. Il donna des ordres pour que tout se passât comme s'il eût été en bonne santé, dépêcha des courriers, un à la duchesse et un autre à moi; seulement, il eut soin de m'écrire pour que je ne m'inquiétasse pas et pour que je ne vinsse point près de lui, dans l'ignorance où je serais d'y trouver probablement madame Royale et la duchesse régnante. Ensuite, il s'occupa des affaires de l'État, fit son testament, déclara, en présence de toute l'armée, qu'il nommait le prince Eugène à la régence jusqu'à la majorité de son fils, s'excusant d'en exclure les deux duchesses à cause des circonstances difficiles qui réclamaient une main plus ferme.

Cela fait, il donna de nouveaux ordres pour qu'on le transportât en lieu sûr; puis il s'entendit avec le prince Eugène touchant la retraite de l'armée, et le chargea de la reconduire; ce qui n'était pas petite besogne. Les rivalités des généraux surgirent; ils

refusèrent presque d'obéir au prince, sous prétexte que Victor-Amédée avait grand tort de ne pas les laisser pousser en avant, malgré l'obstacle de sa santé. Mais Eugène était un habile homme : il savait qu'une armée sans chef se décourage promptement; il savait que Catinat ralliait ses forces, qu'il lui en arrivait de tous les bouts du royaume; il savait que, la surprise manquée, l'expédition était impossible; qu'il eût fallu profiter du premier moment de stupeur, malheureusement perdu par la maladie du duc; mais, ce premier moment passé, on devait être écrasé indubitablement. La retraite était donc le seul parti à prendre.

Les soldats en gémissaient comme leurs généraux ; mais ils s'en consolaient en disant :

— Au moins, nous avons vengé les horreurs des Français dans le Palatinat, et, sans agir tout à fait à leur façon, nous avons bien levé sur eux un million de contributions.

Ils étaient, en effet, si chargés de butin, qu'on voyait des cuirassiers mettre vingt louis sur une carte. Il fallut abandonner tout cela et renoncer à augmenter la dose; ils s'en allèrent en rechignant. Mais le duc!

il fut très-malade, et fort sérieusement. La duchesse accourut près de lui et le trouva un peu mieux ; moi, je n'osai pas aller jusque-là : je restai à quelques lieues, afin d'avoir des nouvelles à chaque instant. Il en fut profondément touché.

Enfin, grâce au ciel, il guérit! Je courus le rejoindre dès que la duchesse l'eut quitté; ce moment fut bien doux pour lui et pour moi. J'avais craint de ne le pas revoir, et, bien que je n'eusse pas pour lui un de ces amours fougueux qui dominent tout dans la vie, je l'aimais fort en ce temps-là ; il ne m'avait montré que le beau côté de son cœur.

Il rentra en Savoie, puis en Piémont, pour achever son rétablissement, et, aussitôt qu'il lui fut possible de se tenir à cheval, il voulut se remettre en campagne.

Le prince Eugène, plus froid en de certaines choses, bien que plus exalté dans beaucoup d'autres, lui conseillait de ne point livrer de bataille décisive. Les héros se jugent entre eux ; le prince avait jugé Catinat et reconnu son génie. Victor-Amédée, d'une bravoure personnelle singulière, était plutôt un grand politique qu'un grand général. Il s'entendait admirablement aux

négociations; mais il n'avait pas, sur le champ de bataille, le coup d'œil aussi prompt, aussi sûr que son illustre cousin.

L'ennemi avait brûlé, en manière de représailles, une maison du duc appelée *la Vénerie*, et une autre au marquis de Saint-Thomas. Victor-Amédée voyait tout s'écrouler autour de lui; il en voulut finir. A la fin de la campagne, terminée par sa maladie, il avait découvert une insurrection dans ses États du Midi; la trahison était partout. M. de Tessé, commandant français de Pignerol, avait soudoyé des traîtres, et c'était véritablement trop de choses à la fois.

Hélas! quelle défaite! c'était bien autre chose que Staffarda! Catinat en eut le bâton, et, ainsi que le disait plaisamment le prince Eugène, ce furent nos épaules qui en reçurent les coups. Celui-ci n'y tenait plus et parlait de quitter l'Italie. Il alla, en effet, à Vienne solliciter un peu d'aide; on nous l'accorda encore, mais en faisant observer que nous étions battus et qu'il était un peu dur de sacrifier toujours argent et hommes sans résultat.

On mit le siége devant Casal; et c'était une chose im-

portante que de reprendre cette ville. Elle se défendit un peu : puis M. de Cressau, le gouverneur, capitula. Catinat ne bougea point pour lui porter secours : il le pouvait cependant, et alors l'armée des alliés était perdue. Mais déjà le prince, résolu à traiter avec la France, à sauver ses peuples qui gémissaient, à ne pas faire plus longtemps de la Savoie le champ de bataille où se débattaient les intérêts des autres, le prince avait entamé des négociations secrètes, afin de sortir de cette impasse où on l'avait acculé. Il n'en parla qu'à moi et à quelques confidents intimes. Catinat, qui avait des instructions du roi, accueillit les envoyés, c'est-à-dire l'envoyé, et convint avec lui qu'on défendrait Casal à moitié pour donner le temps de conclure, et qu'on la livrerait après, lorsqu'on aurait tout décidé.

Les conditions étaient que Casal serait rasée et la place livrée au duc de Mantoue, à qui elle appartenait avant son marché honteux. Ce fut le seul qui y gagna : tant il y a que souvent en ce monde la justice de Dieu favorise ceux qui ne le méritent point; ce qui fait espérer en l'autre!

Le bruit se répandit des intentions du duc de Savoie

et le prince Eugene en prit de l'ombrage, car sa haine ne se pouvait calmer. Il n'en laissa rien paraître; mais il fit surveiller secrètement les démarches du duc, afin de les contrecarrer, s'il était possible. Victor-Amédée s'en aperçut et en fut fort irrité. Il voulait cependant voir les plénipotentiaires français pour s'entendre avec eux définitivement, et, quant à les faire entrer dans Turin, il n'y fallait pas penser; il imagina un pèlerinage à Notre-Dame de Lorette. Le cousin s'en formalisa encore.

— Prenez garde, dit-il au duc, je vous ai déjà averti que je vous surveillais plus que Catinat.

Le prince Eugène en parlait bien à son aise. Il n'avait pas charge d'âmes, lui; il n'avait pas un État et des sujets à sauver; il n'avait pas surtout des enfants et une maison à soutenir; ses intérêts et le plus vif des sentiments le poussaient vers l'empereur.

Il fallut donc jouer au fin pour arriver à la conclusion, et signer ce traité que nous désirions tant obtenir et après lequel le pays tout entier soupirait.

Victor-Amédée partit pour Lorette, sous prétexte d'un vœu fait pendant sa petite vérole. Il y alla seul, avec

une suite de laquais assez grosse, mais sans la duchesse, sans moi, sans courtisans, en vrai pèlerin. Il y trouva les agents du pape, des Vénitiens et des Français; on y discuta les articles du traité, et cela si secrètement, que les espions les plus habiles ne purent obtenir de certitude. On se réunissait la nuit dans la chambre d'un vieux prêtre attaché à la sainte chapelle, et qui ne se doutait même pas de ce dont il était question ; il croyait à des prières et à des vœux particuliers. On parlait français, il n'y comprenait rien.

On avait commencé d'abord, à Turin, par tromper le duc en lui annonçant la mort du roi Guillaume, qui devait nécessairement rompre la ligue et mettre les alliés dans un grand embarras. Il sut que la nouvelle était fausse ; mais il était alors avancé de telle façon, que, dans l'intérêt de ses peuples, il ne pouvait plus reculer. Il termina donc à Lorette, et le traité fut signé. En voici les conditions :

Pignerol, tous ses forts et le château de la Pérouse seraient démantelés, comme l'avait été Casal, et le sol serait rendu au duc de Savoie ;

Le prince rentrerait en possession de toutes les places

dont les Français l'avaient dépouillé au commencement de la guerre;

Le duc de Bourgogne, petit-fils de France, épouserait Adélaïde de Savoie, fille aînée de Victor-Amédée.

Les ambassadeurs de Savoie recevraient désormais en France un traitement pareil à celui des ministres de roi.

Enfin, le duc joindrait ses armes à celles de Louis XIV et entrerait immédiatement dans le Milanais pour forcer l'empereur et l'Espagne à reconnaître la neutralité de l'Italie, laquelle neutralité serait, dans ce cas, reconnue par la France.

Ce traité, tout à l'avantage du duc de Savoie battu et malheureux, montrait ce qu'il eût obtenu du roi s'il eût pu mettre à exécution son projet de conquête, et combien on tenait à son alliance. Le mariage de sa fille surtout était pour lui un point capital, celui sur lequel il avait le plus insisté, et l'idée de la savoir reine de France le satisfaisait au delà de tout.

— Le premier trône de l'Europe, chère comtesse! me disait-il. Et, avec ce que sera cette enfant, avec ce que l'on m'a appris du duc de Bourgogne, ils auront

un règne merveilleux, auquel elle prendra autant de part que lui. Elle ne partira pour la cour de France qu'endoctrinée par moi, et je vous réponds qu'elle y sera la maîtresse avant six mois.

Le grand embarras de Victor-Amédée était d'apprendre au prince Eugène la conclusion du traité.

— Il croira que je l'ai trompé ; il prendra ma discrétion nécessaire pour une perfidie, et tout cela m'est excessivement douloureux. J'aime fort mon cousin ; je voudrais que nos besoins, nos opinions, nos nécessités fussent les mêmes. Malheureusement, l'aîné de la maison de Savoie a d'autres obligations à remplir que de faire sa fortune ; elle est toute faite, il la faut conserver : c'est là le plus difficile, avec Louis XIV pour ennemi.

Il fut convenu que je me chargerais de la commission. Le prince venait souvent me voir ; il avait pour moi une sorte d'amitié qui ne céda pas même à sa colère contre le duc ; nous sommes encore aujourd'hui en commerce de lettres. Je le fis donc prier de passer chez moi, et, là, avec des ménagements infinis, je lui annonçai le changement survenu dans les intentions

de Son Altesse. Eugène jeta feu et flamme; je m'y attendais. Il cria, tempêta, jura, — ce qui lui arrivait souvent, en allemand surtout: — il s'emporta même à quelques injures. Je le laissai dire, me réservant de l'apaiser lorsqu'il pourrait entendre mes raisons. Il ne m'en laissa pas le temps.

— Madame, je vous quitte; je fais fermer mes coffres, et je retourne à Vienne raconter cette trahison. Quant à monsieur mon cousin, il saura ma façon de penser avant de partir.

Il sortit de chez moi furieux, alla trouver le prince de Commercy, son ami, et s'exalter encore de la furie de ce jeune homme. Il était de mode, parmi ces héros, de détester Louis XIV, de le honnir sans cesse et même de le mépriser; ce qui me semblait, de leur part, une exagération un peu ridicule.

Commercy cria plus fort qu'Eugène. Celui-ci ne voulut point voir son cousin; il lui écrivit une lettre qu'il a fort regrettée depuis, une de ces lettres qui veulent du sang chez des particuliers, mais qui, en cette circonstance, ne valurent de l'aîné au cadet qu'un généreux pardon.

Le prince de Commercy fit mieux : il adressa au prince un cartel dans toutes les formes, assaisonné de ces expressions de pandour auxquelles le duc souverain de Savoie n'était pas accoutumé. La colère prit Victor-Amédée à son tour, et, oubliant ce qu'il était, ses obligations de prince et de père, il fit répondre au prince de Commercy qu'il l'honorerait d'une rencontre.

Le valet de chambre du duc vint, tout effaré, m'en prévenir, malgré la défense de son maître. Je savais que ce serait temps perdu que de sermonner celui-ci ; j'envoyai chercher le marquis de Saint-Thomas, et je lui racontai ce qui se passait, en ajoutant qu'il pouvait seul empêcher cette folie.

— Rappelez à Victor-Amédée qu'il a une famille et des sujets à soutenir, et ne le laissez point aller, comme un enfant perdu, tirailler dans la plaine. Je n'aurais aucun pouvoir en cette affaire-ci, et les femmes ne doivent pas s'entremettre contre les épées à tirer ; l'honneur des hommes est aussi délicat que celui des femmes en une autre façon, et l'on a toujours peur d'un soupçon, quoique, Dieu merci, la valeur de Son Altesse soit connue.

Saint-Thomas était prudent ; il avait grand pouvoir sur son maître : il le retint, en se faisant aider de tout le conseil, et aussi des généraux de l'armée.

Pendant ce temps, le prince Eugène, un peu calmé, faisait entendre raison à Commercy. Le duel n'eut pas lieu, le traité s'exécuta, et le siége de Valence, sur le Pô, entrepris par les deux armées, en fut le premier résultat.

Ce traité amena d'abord ceux de Vigevano et de Pavie, par lesquels toute l'Europe reconnut la neutralité de l'Italie, objet de l'ambition presque unique de Victor-Amédée, qui voulait, avant tout, délivrer ses peuples du fléau de la guerre. Enfin arriva la paix de Ryswyck, et ensuite celle de Carlowitz.

Tous ces traités furent l'ouvrage du duc de Savoie, ou plutôt le résultat de son influence, ce qui ne fut pas pour lui une petite gloire. Il amena, par sa conduite, la paix générale : elle ne devait pas durer longtemps, il est vrai ; mais ce ne fut point sa faute, ni même celle des autres souverains. Le testament du roi d'Espagne ralluma les flambeaux de la discorde ; il n'en pouvait pas être autrement.

Victor-Amédée donna pour dot à sa fille le comté de Nice, qu'on sut fort bien reprendre plus tard.

La royale accordée était impatiemment attendue en France, tandis qu'on déplorait à Vienne le refus fait par le duc de la main de cette princesse au roi des Romains; ce dont l'empereur ne se montra que médiocrement blessé.

L'allié naturel de la Savoie était le roi de France, et Victor-Amédée ne l'oublia jamais.

XXI

La princesse dont les mains enfantines portaient à la France et au monde l'olivier de la paix, n'avait alors que neuf ans tout au plus. Jamais fiancée aussi jeune n'eut un pareil rôle à jouer et ne le remplit avec autant de perfection que Victoire-Adélaïde de Savoie. Je l'avais toujours suivie depuis des années; elle venait souvent chez moi, — ce que les duchesses ne trouvaient point mauvais, — et j'avais souvent admiré l'intelligence précoce et la finesse extrême de cette jeune créature.

Elle ne disait pas un mot de trop, bien qu'elle ne

pût apprécier, en apparence, la délicatesse de notre position mutuelle ; elle ne parlait point de moi à sa mère, et ne prononçait devant moi le nom de la princesse que dans les occasions indispensables. Tout au contraire, lorsqu'elle voyait madame Royale, elle ne manquait pas de lui rapporter les choses flatteuses qu'elle m'entendait débiter sur son compte, ou de me dire, à moi, combien sa grand'mère était bien disposée en ma faveur. Elle répétait souvent à l'ancienne régente :

— Mon père aime beaucoup la comtesse de Verrue, madame, et, pour lui plaire, il faut aussi l'aimer.

Elle vivait au milieu de ces intrigues et de ces difficultés ; elle y prit une souplesse et un esprit d'observation qui la rendirent propre de bonne heure au rôle qu'elle allait remplir. Son père, aussitôt le traité signé, commença à la styler, à lui inculquer chaque jour une leçon pour ce qu'elle allait avoir à entreprendre à l'avenir. Je dis entreprendre, car c'était certainement une grande entreprise que de charmer ce roi si fier, si hautain, si maître de lui, avant de l'être des autres.

La princesse vint aussi plus souvent chez moi, afin

de m'interroger sur les gens et sur les choses de la cour de Versailles; et, comme elle vit que j'étais peu instruite à cet égard, elle me demanda un jour à quel âge j'étais venue en Piémont.

— J'étais bien jeune, madame : je n'avais pas quatorze ans.

— Et vous n'en savez pas davantage sur le roi de France et sur sa cour? A cet âge-là, j'espère bien que nul ne m'en pourra remontrer sur la manière de m'y conduire.

— Madame, je ne suis point destinée à monseigneur le duc de Bourgogne, moi; en outre, je ne suis point une enfant extraordinaire comme la princesse Adélaïde de Savoie.

— Madame, ne m'appelez point une enfant : mon père m'a assuré qu'il m'était défendu de l'être désormais, et j'y vais tâcher.

Victoire-Adélaïde, dont il est temps de tracer le portrait, était fort petite, même pour son âge; elle n'était point jolie et n'annonçait pas le devoir être jamais. Elle était régulièrement laide : les joues grosses et les mâchoires épaisses; le front si bombé, qu'on

ne savait, au premier abord, ce que c'était (ce défaut a un peu disparu avec l'âge); le nez aplati, sans physionomie et sans noblesse; les lèvres avancées, épaisses et charnues; les dents pourries déjà; plus tard, elles tombèrent presque toutes : elle avait le bon esprit d'en rire la première et de s'en moquer.

A côté de cela, les yeux les plus beaux, les plus parlants du monde, des sourcils et des cheveux d'un châtain brun admirable et plantés à la perfection. Là était tout le charme de son visage, qui, malgré tous ses défauts, en avait beaucoup. Sa peau était d'une blancheur et d'une fraîcheur merveilleuses; son port de tête, gracieux, galant, majestueux, lui seyait à ravir; son regard imposait et attirait en même temps; son sourire n'avait point son pareil; elle plaisait plus mille fois que les plus belles, et j'aurais volontiers changé mon visage contre le sien, moi qui passais, dans ma jeunesse, pour un modèle à envier. En grandissant, elle eut la taille la plus ronde, la plus aisée qui se puisse voir. Son commencement de goître ne la déparait pas, au contraire; tout ce qui eût enlaidi une autre devenait pour elle un charme de plus. Sa

gorge, peu prononcée, semblait moulée sur un marbre antique.

Le moment de son départ arrivé, elle vint la veille passer une grande heure auprès de moi. Le duc y était déjà et voulut me donner un échantillon de l'habileté de cette petite fille. Il lui parla de la cour de France, de ce qu'il lui avait enseigné à cet égard, et je vis, avec une surprise sans égale, la future duchesse de Bourgogne développer des plans et des aperçus dignes d'un vieux diplomate rompu à toutes les cours.

— Vous n'avez rien oublié, ma fille, lui dit le prince ; vous savez comment vous devez commencer dès l'abord avec le roi, avec Monseigneur, avec M. le duc de Bourgogne, avec madame de Maintenon surtout.

— Oh ! que oui, monsieur, répondit-elle, armée du plus fin sourire ; je ne suis plus une enfant, vous me l'avez dit : je suis une princesse destinée au plus beau trône de l'Europe, et il me faut dès à présent préparer ma place, afin de l'avoir plus tard telle que je la souhaite et de la remplir avec honneur.

Elle répondit cela, non comme un perroquet qui récite sa leçon, mais comme une personne qui sait ce

qu'elle dit, qui en sent toute la portée et qui désire la faire sentir aux autres.

— Et vous vous rappelez bien ce que je vous disais hier encore, au sujet de madame de Maintenon, de ses relations avec le roi, relations légitimées par l'Église, dit-on, mais peu goûtées de sa famille, surtout de Monseigneur : vous aurez à rester bien avec les uns et les autres ; pourtant...

— L'essentiel en ce moment, c'est le roi, c'est madame de Maintenon ; ce sont eux qu'il faut séduire, et ce n'est pas difficile, allez !

— Vraiment ! comment ferez-vous ? reprit M. de Savoie en souriant d'un air satisfait.

— Mon Dieu, monsieur, le roi de France est accoutumé à sa propre majesté, au respect des autres, à une sorte de crainte qui l'isole ; il s'ennuie, j'en suis sûre, car il n'est plus jeune, n'est-ce pas, mon père ? et il regrette de ne plus l'être. Je l'amuserai, je le traiterai comme si de longues années ne nous séparaient pas ; je prendrai sur lui une autorité badine, à laquelle il ne se refusera pas, et qui en amènera ensuite une solide. J'ai retenu tout ce que vous m'avez prescrit et

tout ce que vous m'avez raconté ; il me sera donc facile de ne me point tromper, soyez tranquille.

Le prince me regarda; j'étais confondue de tant d'assurance et de tant de sagesse.

— Et madame de Maintenon?

— Oh! pour elle, c'est autre chose : la veuve Scarron ne se traite pas comme Sa Majesté Louis XIV, bien qu'il faille en avoir l'air ; elle ne se doutera jamais que je sache la *scarronade*, et je vous promets, monsieur, de la prendre sur un tel ton d'amitié et de déférence, qu'elle se croira bien sûrement ma grand'mère.

— Vous devez tout obtenir, tout établir en vous jouant. Ces gens-là sont pour vous maintenant de grandes poupées, destinées à devenir ensuite vos instruments. Ne perdez point de vue qu'il vous faut oublier Turin et devenir Française; autrement, vous ne réussirez jamais en ce pays-là.

— Mon père, vous ne ferez plus la guerre à la France, n'est-ce pas? demanda-t-elle avec un air fûté qui me ravit.

Combien il y avait de choses dans ces mots d'un enfant de neuf ans!

— Non, si la France ne me la déclare point, ou ne me force pas à la lui déclarer, ma fille. On ne peut répondre de rien quand l'intérêt des États est en jeu.

— Je tâcherai alors, monsieur, pour ne jamais voir en vous un ennemi, de me souvenir toujours que vous êtes mon père.

Et, lui jetant les bras autour du cou, elle l'embrassa avec une tendresse, une grâce, une gentillesse, dont il était impossible de n'être point charmé.

— Et moi, lui dis-je, madame, me garderez-vous un petit coin dans votre mémoire?

— Un petit coin dans mon amitié, madame, s'il vous plaît! Vous êtes l'amie, vous êtes la confidente de mon père; vous lui faites souvent oublier les chagrins que lui donne un État mal établi; vous lui parlerez de moi, quand je ne serai plus là. Comment pourrais-je ne pas vous aimer?

Cette adorable princesse avait le mot juste pour tout, le regard et le geste qu'il fallait au moment précis. Jamais je ne me consolerai de sa perte, que la France et la Savoie déploreront toujours.

Je lui demandai la permission de l'embrasser.

— Madame, me dit-elle, c'est de tout mon cœur ! Je le puis encore, ici, entre nous ; mais bientôt il me faudra calculer et savoir d'avance à qui je dois faire cet honneur ; à la cour de France, c'est une grande aventure. Les duchesses et les dames titrées ne me pardonneraient point de prodiguer ma joue. Oh ! je le sais bien, allez ! et j'y ferai tant d'attention, que j'en veux remontrer bientôt à une dame d'honneur elle-même. Ici, il ne s'agit pas d'honneur ; il s'agit d'un vrai plaisir, et je n'ai besoin de la permission de personne.

Ce disant, elle me prit la tête et me baisa à plusieurs reprises, pleurant d'un œil, riant de l'autre, jouant avec son chagrin, et me priant de parler beaucoup d'elle avec son père lorsqu'elle n'y serait plus.

Elle détacha ensuite de son bras un fort beau bracelet et le passa au mien ; ce bracelet renfermait son propre portrait, celui du prince et celui de madame Royale, entourés de fort beaux brillants.

— Gardez-le pour l'amour de moi et pour l'amour d'eux, madame... ma bonne amie ! et ne nous séparez jamais dans votre amitié.

On ne me croirait pas, car tout cela est incroyable

dans un enfant de cet âge, si les témoignages de tous les contemporains n'étaient là pour attester ce que j'avance. La cour entière de France, celle de Savoie, ont connu cette charmante dauphine ; on l'a vue naître, on l'a vue grandir, on l'a vue mourir, hélas ! dans sa vingt-sixième année, ainsi qu'il lui avait été prédit par un devin en Italie, lorsqu'elle était encore toute petite.

Le départ de la princesse fut déchirant. Les duchesses pleuraient à chaudes larmes ; le duc pleurait aussi : il vint se renfermer avec moi à son retour à Turin, car il alla reconduire sa fille jusqu'à la première poste. La princesse de la Cisterne, avec une autre dame, et le marquis de Promero la devaient accompagner jusqu'au pont de Beauvoisin pour la remettre entre les mains de la duchesse de Lude et de l'ambassade française. Arrivée là, l'auguste voyageuse se reposa quelques instants dans une maison qui lui avait été préparée du côté de la Savoie. Le pont est tout entier à la France ; elle fut reçue à l'entrée par le comte de Brienne et les dames, qui la menèrent à un autre logis préparé du côté de la France et où elle

coucha deux jours. Les Italiens qui l'avaient accompagnée la quittèrent en cet endroit; elle se sépara d'eux sans verser une larme. Elle ne fut suivie d'aucun de son pays, que d'une seule femme de chambre et d'un médecin; encore ne devaient-ils point demeurer près d'elle à Paris : ils la quittèrent, selon les conventions, dès qu'elle fut un peu accoutumée aux soins des Français, dont elle parlait la langue peut-être mieux que la sienne propre.

Aussitôt son arrivée, elle eut le rang et on lui rendit les honneurs qui appartenaient à la duchesse de Bourgogne, comme si le mariage eût déjà été accompli. Son père en sut un gré infini au roi : ce n'était point l'usage, et les autres princesses avaient eu mille difficultés de rang pendant leur voyage. Madame en pensa devenir folle, elle qui se gênait si peu et qui pourtant tenait à ce qui lui était dû plus qu'à la vie.

Adélaïde de Savoie tint tout ce qu'elle avait promis et même davantage; car, dès ses premières entrevues avec le roi, son empire sur lui fut assuré... Mais cela n'est malheureusement point de mon sujet en ce moment; peut-être aurai-je plus tard l'occasion d'y revenir.

XXII

Une fois la princesse partie, le cours des négociations partielles recommença, et les traités de Ryswyck et de Carlowitz, présentés successivement à l'adhésion de chacun des alliés, ne tardèrent pas à être revêtus de la signature de tous. A ce propos, M. de Savoie fut en butte à des récriminations sans nombre : on l'accusa hautement de changer de parti et de se donner à celui qui lui offrait le plus d'avantages.

Je ne nierai pas qu'il ne fût très-habile, et qu'il ne sût discerner ses intérêts avec un tact merveilleux; mais ses intérêts n'étaient-ils pas ceux de ses peuples, et son devoir ne lui commandait-il pas d'agir comme il l'avait fait?

La façon dont s'était accompli le mariage de madame la duchesse de Bourgogne, la part que j'y avais prise, et le degré de faveur où j'étais, excitèrent à un tel point mes ennemis, qu'ils firent rage en propos et en discours. L'abbé de Verrue était à Turin, où il pous-

sait des cris de chouette, montant sur tous les toits pour me vilipender. Victor-Amédée le sut, et voulut en faire justice; mais je m'y opposai formellement.

Quoi qu'on en ait dit, je ne fus ni cruelle ni vindicative, et je n'ai fait d'autre mal que celui qui s'est opéré malgré moi.

Un jour, mon petit Michon, devenu abbé, et abbé assez à la mode, me fit demander une audience, ayant, disait-il, à me révéler des choses de la plus grande importance.

J'étais toujours heureuse de le retrouver, ainsi que le bon M. Petit, et je les faisais venir à la cour aussi souvent que possible. Michon se présenta donc un matin.

— Madame, me dit-il, prenez garde ! le dessein est fait de vous empoisonner. On a cherché à séduire un de vos cuisiniers : il est venu me trouver pour me le dire, ne pouvant vous approcher sûrement.

— Et qui *on*, mon petit abbé ? Cet *on* doit avoir un nom, puisqu'il a parlé.

— C'est justement ce que ne sait point mon marmiton, qui s'appelle Jacquinet, et qui vous fait ces tourtes

aux pigeons que vous aimez tant. Il ne connaît pas le tentateur, lequel lui offrait de fortes sommes.

— Jacquinet est un sot. En pareil cas, on a l'air d'accepter, on accepte même quelques petits rogatons d'arrhes, que l'on empoche pour la peine; puis on reçoit les tentateurs dans quelque bon endroit bien gardé, où on les pince. Où veut-il que nous le pêchions, à présent, son tentateur? Il va en résulter que je mourrai de faim, dans la crainte de mourir de la colique. Mais j'y songe, ces monstres veulent donc aussi empoisonner le prince, qui mange presque toujours avec moi?

Ceci ne laissa pas que de me donner de l'inquiétude : je n'avais pas envie de mourir, bien que je ne fusse pas au comble du bonheur. Je racontai la chose au duc; il me voulut donner des soupçons sur mon mari, dont il était un peu jaloux, car sa finesse démêlait fort bien dans mon cœur le sentiment que je lui gardais; je le reçus de la belle façon; il n'y revint plus.

Ce même soir où nous étions à causer ainsi, il arriva un courrier tout botté dans mon cabinet; ce qui

ne se faisait point. M. de Savoie se récria, et moi aussi, et nous crûmes que la paix était rompue et que l'ennemi venait de nous prendre quelque forteresse.

— J'apporte, en effet, à Votre Altesse une très-grande nouvelle qui dérangera certainement la paix, répondit le messager. Le roi d'Espagne est mort, et il a fait son testament en faveur de M. le duc d'Anjou.

Victor-Amédée, en apprenant cette nouvelle de la mort du roi d'Espagne, fit cette moue que je lui connaissais bien, et qui signifiait : « J'y vais mettre ma griffe de lion. »

Le courrier donna ses dépêches, ajouta quelques détails encore, et nous laissa. Le prince ne dit mot ; il étudiait ses lettres une à une.

Enfin, se tournant de mon côté :

— Allons, ma chère comtesse, s'écria-t-il, encore une noce à célébrer ! encore une instruction à faire, mais moins difficile cette fois.

— Comment donc ?

— Oui, je veux marier ma seconde fille au duc d'Anjou, quand il sera Philippe V. Il faut que l'arbre de ma maison pousse ses racines sous tous les trônes.

J'ai, dès longtemps, formé ce dessein, dans la prévision de ce qui arrive. Je ne me déclarerai qu'à cette condition, et encore faudra-t-il que la France soit la plus forte, car je ne veux pas faire de pas de clerc. Catinat est à mes portes : je ne serais pas étonné d'apprendre ce soir qu'il les a franchies; pourtant, je ne céderai qu'à la certitude, je vous en réponds.

Jamais je n'ai connu d'homme ayant le coup d'œil si juste et si prompt, et jugeant si bien toute chose.

— J'aurai le prince Eugène sur les bras, ajouta-t-il; mais qu'y faire? Il me faut toujours y porter quelqu'un, et je choisis la charge la moins lourde.

Il ne se trompa pas d'une heure. Le soir, au moment de se mettre au lit, il reçut une lettre de M. de Catinat, lui mandant qu'il entrait en Savoie avec cinquante mille hommes, afin que M. le duc eût l'extrême bonté de mêler ses armes aux siennes, selon qu'il l'avait promis. Le maréchal assurait, d'ailleurs, à Son Altesse que rien ne coûterait au roi son maître pour consolider son alliance avec elle, et, en attendant, il lui expédiait derechef le brevet de généralissime des troupes de Sa Majesté Très-Chrétienne et de

Sa Majesté Catholique, — brevet que Victor-Amédée ne pouvait manquer d'avoir, puisqu'on le lui envoyait à chaque instant; et, ce qu'il y a de bon, c'est que, avec tout cela, il ne commandait rien du tout.

Je ne puis nier que les inclinations de M. de Savoie ne fussent toutes pour l'empereur et contre la France. Son puissant voisin l'inquiétait bien autrement que l'empire, qui ne le touchait pas. Louis XIV pouvait ne faire qu'une bouchée de cette pauvre Savoie, si fort à sa convenance!

— Mais, parbleu! disait le duc, dont le mot a été souvent répété depuis, je ne me laisserai pas avaler comme cela : je me mettrai en travers, et je l'écorcherai bien quelque part!

Au début de cette nouvelle guerre, on s'inquiétait de ce que ferait le duc de Mantoue. Je ne sais si j'ai parlé de ce prince en détail : il en méritait bien la peine. Il était venu à Turin quelque peu auparavant, accompagné d'un certain abbé Vantoni, son gentilhomme de chambre, lequel remplissait son métier de *ruffiano*, ainsi qu'on dit en Italie, avec les plus grandes manières. Il me représentait un homme

qui prendrait des gants pour toucher des torchons sales.

Cet abbé mettait du rouge, et marchait toujours sur la pointe du pied. Il allait partout pour son maître, et lui choisissait des maîtresses dans tous les rangs. Il y en avait deux régnantes, la comtesse Calori, pour la cour et la représentation, et une certaine fille nommée Mattia, qui suivait le duc partout, et qu'il nommait sa favorite de poche. Nous eûmes le bonheur de la voir à Turin; elle était fort jolie, mais effrontée à miracle, et elle portait des bas jaunes, ce qui nous amusait fort. L'abbé prétendait que c'était un vœu; nous voulions savoir à quel saint: il ne put pas le dire; M. de Savoie prétendit que c'était au dieu des coucous.

Le duc de Mantoue était un homme d'appétits gloutons : il mangeait tout le jour, et il avait, la nuit, des *compagnies indispensables*, assurait-il gravement.

— Je ne sais, madame, pourquoi on ne s'empresse pas de me marier, me disait-il; car mon véritable état, c'est le mariage : je ne suis pas créé pour autre chose.

Le fait est qu'il avait un vrai sérail, gardé par de vrais eunuques. Je me fis montrer un de ceux-ci qui

passait dans la rue, un matin que j'y regardais par la fenêtre; cette figure-là ne me revenait pas du tout.

Depuis, M. de Mantoue épousa mademoiselle d'Elbeuf. Au moment de cette guerre de succession, l'Autriche lui voulait donner une d'Arenberg, afin de l'avoir à elle; mais le Vantoni, gagné par la France, lui donna un si beau renfort de demoiselles et de bons dîners, qu'il ne put se résoudre à accorder ses grâces à une seule, quelle qu'elle fût. Louis XIV le conquit ainsi.

Les affaires de la France et de l'Espagne réunies allaient déjà bien en Italie; le sage Catinat les eût conduites comme il savait le faire. Il vint à Turin passer vingt-quatre heures pour s'entendre avec le prince, et il ne lui cacha pas que ni Son Altesse ni lui-même n'étaient bien notés en cour.

— Je m'attends à être rappelé d'un instant à l'autre, ajouta le maréchal; on m'en a prévenu : je ne suis point aimé à Versailles. Quant à vous, monsieur, vous y êtes craint. On vous accuse et on vous soupçonne sans cesse. Je ne trahis aucun secret en vous disant cela, et, d'ailleurs, pour agir de concert, il nous faut

bien savoir au juste sur quel terrain nous marchons. J'ignore ce qu'il adviendra de tout ceci.

Catinat était un homme remarquable et estimable de toute façon ; il n'avait rien de brillant, rien d'aimable dans le commerce, et, pour ma part, je n'eus pas à m'en louer. Il vint chez moi, de mauvaise grâce, et me parla, tout le temps, comme à mademoiselle de Luynes, non pas comme à la comtesse de Verrue, et nullement surtout comme à la maîtresse du duc de Savoie. Il ne voulut jamais, dans son propre pays, faire la cour à aucune maîtresse. Ce fut ce qui le perdit, et il le savait.

Il retourna à son armée; une semaine après, il y fut remplacé.

Quand je dis remplacé, le mot est inexact : Catinat ne fut pas rappelé encore; mais il reçut, comme aide, en apparence, et comme chef, en réalité, le maréchal de Villeroi, qui avait déjà pas mal escarmouché avec le prince Eugène en ce temps-là.

Je ne puis m'empêcher de tracer ici le portrait du maréchal de Villeroi, auquel la France et la Savoie ont eu tant d'obligations pour sa vaillance et son habileté !

Je l'avais bien connu avant mon mariage, et il était encore fort beau alors. Il avait été du dernier galant et un des petits-maîtres les plus recherchés parmi la jeunesse de la cour de France. On l'appelait *le charmant*; il eut toutes les belles femmes de la cour, à cette époque, et se fit exiler deux ou trois fois dans son gouvernement de Lyon pour ses entreprises amoureuses. Il avait été élevé d'enfance avec le roi, dont M. son père était gouverneur; ce qui lui valut une faveur constante, sans compter les bonnes grâces de madame de Maintenon.

Villeroi, quand il nous fut envoyé, n'était plus que le vieil amant de madame de Ventadour, et il se croyait encore *le charmant*. Il était si accoutumé à vaincre, qu'il se tenait pour sûr de la victoire et de la fortune, comme des belles dames autrefois. Il se figurait triompher sous jambe du prince Eugène et de tous les confédérés; il était fat et content de lui en toute chose, entêté comme un sot, bien qu'il ne le fût qu'à moitié, et, au total, le plus piètre général qu'ait eu la France en ce siècle-ci.

Il s'habillait du meilleur air, donnant la mode

comme un jeune seigneur, et si convaincu de son propre mérite, qu'il ne daignait être jaloux de personne.

J'eus sa première visite, bien entendu. Il n'était pas sévère, comme Catinat, à l'endroit de l'amour ; sans quoi, il ne se fût jamais regardé au miroir. Il me fit beaucoup de fête, assura que j'étais plus belle que toutes les dames de la cour de France, et que j'y ferais un terrible ravage si j'y voulais revenir.

— Mais, ajouta-t-il, je comprends que vous n'y reveniez point: Vous êtes ici la reine. Vous la seriez partout : cependant, votre royaume ici est dans un bouquet de fleurs, et nos climats glacés ne vous offriraient rien de suave et d'odorant comme elles.

Voilà un échantillon du langage du duc de Villeroi; en voici un autre de son tact : — quant à sa capacité « on en verra les pièces ! » comme dit Petit-Jean dans *les Plaideurs*.

Il se mit, dès l'abord, à traiter M. de Savoie avec une familiarité et une égalité dont il ne se départit point, et d'autant plus sensible, qu'il gardait tous ses respects pour madame Royale et pour madame la duchesse ré-

gnante, qui étaient de la maison de France, comme on sait.

Un jour, à l'armée, M. de Savoie, étant entouré de tous les généraux et de ce qu'il y avait de noblesse, ouvrit sa tabatière en causant; il allait y prendre une prise, lorsque M. de Villeroi, qui se trouvait à côté, lui ôte sans façon la tabatière de la main, y met ses doigts tout entiers, ainsi qu'il en avait l'habitude, et la rend à Son Altesse. Victor-Amédée rougit de colère : il ne dit rien pourtant; mais il renversa tranquillement tout le tabac par terre, en appelant un de ses gens, pour qu'on lui en donnât d'autre. Il n'interrompit même la conversation que par ce seul mot :

— Du tabac.

Villeroi en but la honte tout entière.

Dès le commencement de son séjour, il se mit à contrecarrer Victor-Amédée dans tout ce que celui-ci voulait faire. Quand le prince disait : « Je suis généralissime, » l'autre répondait : « J'ai un ordre du roi. » Il l'avait en effet, et le montrait.

On conçoit quels dégoûts! Catinat et le duc de Savoie, tous les deux aussi capables l'un que l'autre, étaient

subordonnés aux caprices et à l'ineptie de ce général de carton. Il n'est pas étonnant qu'un grand prince comme M. de Savoie ait eu de la peine à supporter ce joug et s'en soit affranchi dès qu'il a pu le faire.

On donna ainsi la bataille de Chiari. Il faut convenir qu'en désirant la victoire aux armées, le prince souhaitait à Villeroi un bon échec ; ce qui n'était pas facile à accorder. Lorsqu'il arriva à l'armée, le prince Eugène, qui ne manquait jamais aux respects extérieurs, l'envoya complimenter, comme chef de sa maison. Il lui fit offrir, en même temps, de beaux chevaux turcs, qu'il avait encore de Zante. Le duc m'en envoya deux pour mon carrosse de ville ; ce dont les duchesses se montrèrent fort jalouses.

Cette bataille de Chiari fut perdue par la faute de Villeroi, qui l'engagea contre l'avis de Victor-Amédée et de Catinat. Le prince s'y battit en héros, au point de forcer l'ennemi d'admirer son courage ; ce qui fit dire au prince Eugène :

— Monsieur mon cousin le duc de Savoie voudrait bien que les Français fussent battus ; mais ce diable de Victor-Amédée a tant de vaillance, qu'il ne peut

s'empêcher de nous battre de tout son cœur, en attendant!

XXIII

Me voici arrivée au moment où Victor-Amédée me donna les plus grandes preuves de son attachement, au moment où il m'aima le plus, en effet, et où j'eus le malheur de m'assurer, au contraire, que j'avais pour lui plus de reconnaissance que d'amour.

Le prince dînait chez moi à peu près tous les jours, on le sait; mais il ne manquait jamais d'y souper, et en compagnie de ce que nous pouvions réunir de beaux esprits, de courtisans et de généraux qu'il aimait. J'y souffrais peu de femmes, et elles n'y entraient qu'après un mûr examen. Les femmes ne valent guère entre elles, à la cour surtout. L'entrée de ce souper était bien enviée : on tâchait de la forcer par tous les moyens possibles; mais je faisais bonne garde, et l'on n'admettait que mes amis.

Un soir, par un extraordinaire inouï, M. de Savoie me fit dire qu'il ne viendrait pas : il était retenu par

madame Royale, laquelle avait convié une vieille dame qui l'avait élevé, qui habitait Chambéry, et qu'on avait fait venir exprès pour le voir.

J'étais de si mauvaise humeur, que je renvoyai tout le monde et me mis à souper seule, d'un plat français que je ne mangeais guère avec le duc. Je mangeai, de colère, plus que de coutume; ensuite, je me couchai et ne tardai pas à m'endormir. Il était de bonne heure encore. Sur le minuit, je fus éveillée par des douleurs épouvantables; il me sembla qu'on me déchirait les entrailles. J'appelai mes femmes, les Françaises, d'abord, — je ne me confiais qu'à elles, — et, l'avertissement du petit Michon m'étant venu en tête, je me mis à crier que j'étais empoisonnée.

— Mon Dieu! madame, me dit Marion, cela se peut bien : ce méchant abbé de la Scaglia a tant dit que la main de Dieu vous frapperait bientôt!

— Ma mie, ne nous amusons pas à discourir. Vite un médecin! et vite M. le duc! Le médecin dira si nous ne nous trompons pas, et Son Altesse me donnera le fameux contre-poison de Venise; je veux le tenir de sa main.

— Mais, si vous le preniez tout de suite, madame...

— Avant de savoir si j'en ai réellement besoin? Non, non, Marion : il ne s'agit pas ici de perdre la tête; autrement, je ne la retrouverais plus. Fais partir deux de mes gens sur-le-champ, et qu'on se hâte; le temps presse!

J'étais à Turin, heureusement; un quart d'heure après, le médecin et le prince étaient chez moi. Le premier déclara que j'étais bel et bien empoisonnée, et le second se dépêcha de me faire prendre une dose raisonnable de notre drogue, sans vouloir souffrir que j'en prisse aucune autre, et je puis dire que je lui dois la vie.

Analyse faite des matières rejetées, mon médecin déclara ne point connaître ce poison et ne pouvoir me guérir avec les remèdes ordinaires. Je fus, toute la nuit, entre la vie et la mort; Victor-Amédée ne me quitta pas une minute. Il fit d'abord arrêter et interroger les gens de ma cuisine, en les menaçant de la torture. Je voulus qu'on exemptât mon faiseur de tourtes, qui nous avait avertis. On eut beau demander, prier, donner des ordres sévères et se fâcher beaucoup, on

n'apprit rien, ce furent lettres closes. Seulement, un de mes chefs raconta qu'un homme, étranger à mon service, était venu le matin, sous prétexte de demander un de mes officiers que j'avais fait chasser la veille. Cet homme avait rôdé autour des fourneaux. et on avait dû le mettre à la porte, en conservant certaines formes, néanmoins.

Tout d'une voix, on l'accusa.

A midi, le docteur me déclara hors de danger. Son Altesse en eut une joie dont je lui serai éternellement obligée. Elle fit dire une messe d'actions de grâces, et, en même temps, on donna sous main le conseil à l'abbé de la Scaglia de quitter Turin.

Ma belle-mère, en apprenant ce qui s'était passé, m'envoya une lettre de mon mari, que j'ai relue bien souvent, et que je sais par cœur; je l'ai encore sous les yeux, au moment où j'écris.

« Je ne puis me consoler d'avoir perdu cette femme que tout me rappelle et que rien n'efface; je la regrette toujours et ne garde aucune haine de ce qu'elle m'a fait souffrir. Je souhaite de tout mon cœur qu'elle soit heureuse! Je me surprends à penser que ce prince

ne l'aime pas comme je l'aimais et qu'il ne lui donne pas tout le bonheur qu'elle mérite. Vous voyez, madame, que je suis loin d'être guéri et que je n'ai nulle envie de revenir en Savoie. »

Ces mots me firent à la fois du bien et du mal. Pourquoi donc avait-il été si faible puisqu'il m'aimait, et pourquoi n'avais-je pas eu de patience? Je me mis à détester ma belle-mère et cet affreux abbé de la Scaglia de toutes mes forces; je déclare que je les détesterai jusqu'au dernier jour : c'est une de mes voluptés.

Je restai près d'un mois au lit, des suites de cette belle équipée. C'est justement en même temps que Crémone l'échappait belle de la part du prince Eugène. Villeroi y fut fait prisonnier, à la grande joie des deux armées. La sienne se réjouit plus encore, je crois, que les ennemis; ses soldats chantaient publiquement un pont-neuf que M. de Savoie me vint dire, pendant que je gardais encore la chambre, et qui nous amusa beaucoup :

Français, rendons grâce a Bellone;
Notre bonheur est sans égal :
Nous avons conservé Crémone
Et perdu notre général !

— Nous voilà délivrés du Villeroy, ajouta le duc. L'empereur le rendra, car il ne le craint guère; mais en attendant, la France enverra un autre général, et, probablement, l'ancien ne reviendra plus.

Nous apprîmes, en effet, que nous aurions le duc de Vendôme. Victor-Amédée n'en fut qu'à moitié content. Il avait déjà, je crois, le dessein de faire une volte-face; il eût voulu y être forcé : or, le duc de Vendôme était un homme à ne point justifier son changement et à lui donner tort par ses victoires.

Quant à moi, j'en fus charmée : toute ma vie, j'avais entendu vanter ce brillant général. Je savais quels étaient son esprit, ses talents guerriers, et combien le sang de Henri IV dominait dans ses veines. Mon père l'aimait peu, il s'en défiait; mais ma mère en faisait grand cas, et, toute sainte qu'elle était, lui passait ses débauches. Il faut bien le dire, le duc de Vendôme était hors de toute proportion à cet égard. Il dépassait tout ce que les chroniques scandaleuses racontent des plus paresseux et des plus débauchés; si l'on ajoute des plus sales, on aura mis au jour ses trois vices principaux. A cela près, il était charmant,

non point beau, mais d'un grand air et d'une amabilité surprenante. Malheureusement, les défauts que j'ai dits le renvoyaient aux amours du ruisseau ; aucune femme n'en voulut, ou, du moins, ne l'avoua ; car, pour la cachette, je ne réponds d'aucune.

M. de Vendôme arriva, que j'étais à peine convalescente. Il vint saluer, à Turin, Son Altesse sérénissime madame Royale et la duchesse régnante ; mais, tout en donnant ce premier jour aux devoirs officiels, il n'en glissa pas moins dans l'oreille du prince qu'il brûlait de me voir ; et, en effet, dès le lendemain, il arriva chez moi sans s'être fait annoncer.

— Ah ! dit-il en entrant et en se jetant sur un siége sans me saluer autrement, j'espère qu'ici, du moins, on est en France, qu'on parle en français, qu'on mange en français, qu'on aime en français ; aussi, me voilà, madame, tout fier d'être chez vous, près de vous, de pouvoir l'écrire, et d'annoncer à l'Europe quelle merveille de beauté nous avons donnée à ce duc, qui devrait nous être à jamais fidèle, ne fût-ce que pour cette raison.

Je lui répondis comme je le devais, pesant toutes

mes paroles, car M. de Vendôme était bien homme à me faire parler; le duc m'en avait prévenue. Je lui fis servir un excellent dîner auquel il fit honneur, et j'essayai de le raccommoder avec le fromage, que l'on met à toute sauce en Piémont. Il le trouva bon en certains cas.

— Ah! lui dis-je, si vous aviez goûté d'un certain plat que me faisait un certain abbé Alberoni que nous avons envoyé à Parme, vous seriez bien plus enchanté encore, monsieur.

— Madame, je garde ce nom dans ma mémoire, et je vais m'enquérir partout de cet abbé Alberoni et de son plat.

Il l'a bien retenu, en effet, et, sans m'en douter, j'aidai encore, ce jour-là, à l'une des plus grandes et des plus singulières fortunes de ce siècle-ci, comme on va le voir.

Alberoni accompagna l'archevêque de Parme, lorsque celui-ci allait traiter pour son souverain avec M. de Vendôme, victorieux alors. M. de Vendôme avait, entre autres habitudes extraordinaires, celle de recevoir les ambassadeurs et les personnages les plus

graves, sur un siége et dans une occupation où, d'ordinaire, on n'admet que son apothicaire ou son valet de chambre.

L'archevêque fut singulièrement blessé de cette façon d'agir, et s en alla furieux, ce qui n'avança pas les négociations. Il fallait cependant les mener à bon port; l'archevêque s'obstinait à ne pas vouloir retourner, et, en même temps, à ne point demander un successeur.

— J'ai le droit d'exiger que M. de Vendôme me reçoive décemment, disait-il.

Ce en quoi il n'avait pas tort.

Et M. de Vendôme répondait :

— Je ne me gênerai pas pour ce vieux pingre, qui n'a pas seulement un anneau pastoral en pierres fines; j'en ai reçu de plus huppés sur ma chaise, et qui s'en sont contentés : il s'en contentera lui-même, ou bien, au diable son traité et tout son grimoire!

La querelle n'était pas près de finir, on le voit, puisque personne ne voulait céder, et l'on ne savait comment sortir de là, lorsque Alberoni s'engagea à tourner la difficulté, si on le laissait faire. Il proposa

d'aller reprendre la conférence où l'archevêque l'avait laissée. Alberoni avait fait son chemin à petit bruit; depuis son retour de Parme, l'archevêque l'avait donné à son souverain comme une manière de bouffon très-amusant, et le duc le goûtait fort.

—Va donc près de ce singulier prince, dit Son Altesse à l'abbé, et ce sera la fable du singe et de la couronne: je suis sûr que ton adresse et ton esprit me serviront mieux que les meilleurs négociateurs.

J'ai négligé de noter une circonstance, la principale, cependant, et celle qui fâcha l'archevêque pardessus toute chose: c'est que je ne sais pas trop comment m'expliquer, ayant le malheur d'être femme et de ne pas savoir parler latin.

M. de Vendôme, tout au beau milieu de la conférence, dans le moment le plus important et le plus grave, se leva tout à coup, et montra à l'archevêque, épouvanté, ce que, assurément, il n'avait jamais montré aux ennemis de la France, et cela dans un accès de propreté bien en dehors de ses habitudes.

—Mais, disait-il, il ne faut pas que les étrangers nous accusent d'être des...

Vous y mettrez le mot, s'il vous plaît.

Heureusement, Alberoni n'y regardait pas de si près que l'archevêque. Il arriva, se fit annoncer comme envoyé du duc de Parme, et réclama audience sur-le-champ.

— Un envoyé du duc de Parme! fit M. de Vendôme Est-ce encore cette face blême d'archevêque? Dites-lui que je suis justement où j'en étais l'autre jour.

Comme on lui répondit que c'était un abbé qui semblait jovial et sans aucune prétention, M. de Vendôme le reçut. Il le regarda quelques instants, de ce coup d'œil sûr qui mesurait si vite les champs de bataille; puis il lui demanda son nom.

— Alberoni.

— Alberoni! Justes dieux! as-tu été à Turin?

— Oui, monseigneur.

— Tu connais la comtesse de Verrue?

— Si je la connais! je lui dois tout.

— Ce serait une raison pour que tu ne la connusses plus, si ton tout était quelque chose; mais tu me feras la fricassée?

— Oui, monseigneur, tout ce qu'il vous plaira.

— Tu es mon homme, Alberoni, et je veux traiter avec toi, pour toi-même, plutôt que pour ton maître. Que ne parlais-tu l'autre jour! nous nous serions déjà entendus. Attends un peu, nous allons aller dans la pièce où sont mes cartes, et nous discuterons.

Et, se levant aussi vite que sa position le lui permettait, il recommença la même aventure qu'avec l'archevêque; seulement, Alberoni ne s'en fâcha point.

A dater de ce jour, celui-ci ne quitta plus M. de Vendôme, sauf à l'heure de la bataille; il devint son confident, son secrétaire, son cuisinier, etc., etc.; il le suivit en France, et de là sa fortune, qui l'a fait depuis cardinal, premier ministre, arbitre de l'Espagne, tout ce que nous avons vu enfin, et ce que chacun sait en ce temps-ci.

XXIV

M. de Vendôme annonça au duc l'arrivée du roi d'Espagne comme très-prochaine, en ajoutant que le désir de Louis XIV était que Son Altesse allât recevoir Sa Majesté Catholique à Alexandrie. La cour entière s'y

devait transporter. Je n'étais pas assez bien portante pour y suivre le prince; mais il le désirait tant, que je consentis à m'y faire transporter en litière, incognito, et à condition qu'on le dirait le moins possible. Je m'apercevais bien que Victor-Amédée était jaloux : c'est un vilain défaut, selon moi, surtout dans un homme pour qui on a plus d'amitié que d'amour. Je le souffrais déjà impatiemment; mais ce n'était pas au point où cela est venu depuis.

Les princesses étaient à Alexandrie avant moi. Madame la duchesse de Savoie se plaignit de ce que l'on m'avait emmenée, non pas à son mari, mais à ses familiers, qui ne manquèrent pas de le répéter.

— J'espère bien que le roi d'Espagne ne la verra pas! dit-elle.

Le duc eut vent de ce propos. Il n'était pas dans ses idées gouvernementales qu'on s'occupât de ses actions privées; aussi réprimanda-t-il sévèrement la princesse, qui en avait encore les yeux tout rouges au moment du dîner.

—Madame de Verrue est mon amie, madame, avait-il dit; j'entends qu'on la respecte comme telle, et vous

autant que les autres. Elle ne vous a jamais manqué, vous n'avez pas à vous plaindre d'elle : ne l'attaquez pas; elle verra le roi d'Espagne s'il lui convient de le voir et de venir prendre à ma cour la place qu'elle y doit tenir, par sa naissance, son esprit et sa beauté

Je ne vis pas le roi d'Espagne, je n'en étais nullement curieuse, et je restai fort cachée, ce qui m'arrangeait beaucoup mieux.

Philippe V, débarqué à Finale, vint en chaise à Alexandrie. Le duc alla au-devant de lui assez loin, et, dès qu'ils se rencontrèrent, ils descendirent de leurs carrosses et s'embrassèrent. Les compliments furent courts : le roi s'excusa de ne pouvoir offrir une place à Son Altesse dans une si petite voiture, et lui dit qu'il la recevrait dans peu, se proposant d'aller le soir même lui demander à souper.

Ceci bien convenu, M. de Savoie revint à la ville, passa chez moi pour me raconter cette entrevue, puis s'en alla chez le roi son gendre. Il avait bien stipulé, avec les seigneurs du *despacho* de Sa Majesté Catholique, qu'il aurait un fauteuil, et qu'il renonçait à demander la main, ainsi que l'avait eue Charles-Émmanuel,

en allant épouser en personne la fille de Philippe II. mais que, pour le fauteuil, il y tenait.

On fit changer d'avis à M. de Louville, le *factotum* de cette cour : le duc fut reçu debout. Philippe V décommanda son souper, sous prétexte que ses officiers n'étaient pas arrivés. Enfin, Victor-Amédée reçut toutes les mortifications possibles; il abrégea sa visite, et revint à mon logis, outré, me demander un morceau à manger, et surtout décharger son cœur.

— Ils verront! me dit-il, et l'on ne me traitera pas ainsi chez moi sans que je me venge!

Le lendemain, le roi d'Espagne le vint voir et ne s'assit pas; il alla de même chez les princesses, avec lesquelles il se montra de fort bonne grâce, particulièrement avec la fille de Monsieur, sa tante et sa belle-mère en même temps.

Le duc fut très-poli, très-digne et très-réservé.

En prenant congé du roi, qu'il reconduisit seulement à un mille de la ville, il lui fit une grande révérence, en lui disant :

— Votre Majesté m'excusera si je ne fais pas la campagne en personne, ainsi que je l'avais résolu; il se peut même que je ne puisse fournir beaucoup de

troupes : mes peuples sont fort épuisés d'hommes et d'argent; je ne suis pas riche, nos montagnes ne produisent guère; mais mes vœux suivront toujours les armes de Votre Majesté.

Le compliment se termina là, et ceux qui connaissaient le prince purent dès lors en augurer ce qui arriva.

Il revint à Turin précipitamment; j'étais partie la veille, pour qu'il n'eût pas à m'attendre. Comme je mettais pied à terre en ma maison, Babette, que je n'avais pas emmenée, me vint dire que j'allais y trouver un étranger caché dans le fond de l'appartement de mes enfants; que Son Altesse lui avait envoyé l'ordre de le recevoir dans le plus grand secret, de le traiter comme lui-même et de le servir de son mieux. Un mot du duc pour moi éclaircit le fait : c'était le comte d'Aversberg, envoyé secret de l'empereur.

J'étais fort désolée de tout cela; je voyais la ruine du pays imminente et le prince en butte à tous les malheurs, aux calomnies de l'Europe entière. Je me promis de le lui dire dès que je le verrais.

— Je sais ce que je fais, me répondit-il; il suffit que vous soyez Française pour que je ne vous écoute point.

Les conférences eurent toutes lieu chez moi, en ma présence. Le comte apportait de très-belles conditions; mais Victor-Amédée voulait davantage. Je ne sais ce qui en serait résulté, si l'ambassadeur de France, M. Phélippeaux, n'eût découvert par ses espions un courrier dépêché au prince Eugène. Il vint sur-le-champ trouver Son Altesse au palais, et, tout rouge de colère, il commença des plaintes et des récriminations que M. de Savoie écouta avec un sang-froid méprisant.

— Mais, monseigneur, reprit Phélippeaux, quelles sont les intentions de Votre Altesse royale?

— Ai-je des comptes à vous rendre, monsieur?

— Non pas à moi, mais à mon maître.

— S'il m'en demande, je saurai sur quel ton lui répondre.

— Monseigneur, je serai forcé d'écrire tout cela.

— Écrivez, monsieur; qui dit ambassadeur, dit espion, je ne l'ignore pas.

— Monseigneur, Leurs Majestés les rois de France et d'Espagne vous renverront les princesses vos filles, si vous les forcez à vous traiter en ennemi.

— Qu'ils les renvoient : nous avons besoin de servantes.

L'entretien devait s'arrêter là ; je le sentis plus vite qu'eux, moi qui n'étais pas en colère, et je fis signe à Phélippeaux de sortir. Il comprit que mon conseil était bon, car il en profita : il salua le prince, qui lui rendit un signe de tête; puis il nous laissa.

— Ma chère comtesse, me dit Victor-Amédée, les vitres sont cassées, et nous allons voir l'Espagne et la France en face de nous. Il arrivera ce que Dieu voudra; mais je n'y tenais plus. Envoyez, s'il vous plaît, tout à l'heure chercher Aversberg.

Le comte vint, et ils s'enfermèrent; je n'ai jamais su ce qui s'était dit dans cette conférence. J'en ai vu les résultats. Phélippeaux écrivit; marqua-t-il le mot sanglant du duc sur ses filles? Ce qui est certain, c'est que les suites furent terribles; le roi envoya l'ordre à M. de Vendôme de désarmer les troupes piémontaises qui se trouvaient avec les siennes et qui venaient de faire des prodiges de valeur à la bataille de Lugara. Cette opération se fit sans résistance, car on ne s'attendait à rien. Les soldats désarmés furent incorporés dans les régiments français, et bien entourés, de crainte de désertion.

Jamais je ne vis fureur semblable à celle de Victor-

Amédée lorsqu'il apprit cette nouvelle; il soupait chez moi avec Aversberg et deux ou trois familiers. Il jeta la dépêche par terre et donna un grand coup sur la table en jurant d'une façon énergique.

— Comte d'Aversberg, vous pouvez annoncer à l'empereur que je me battrai jusqu'à mon dernier homme et ma dernière ressource, pour m'opposer à l'ambition de Louis XIV. Vous n'avez plus besoin de vous cacher ici ; demain, tous mes sujets connaîtront ma résolution : je les appellerai à moi, et ils ne me manqueront pas plus qu'autrefois. Je vous réponds d'eux.

Son indignation se répandit, comme une traînée de poudre, dans tout le pays; il n'y eut que cris et que rage, partout, dans toutes les classes; le peuple, la bourgeoisie, la noblesse, ils accoururent tous.

Le soir même où l'on apprit cet étrange procédé, l'ambassadeur Phélippeaux fut arrêté dans son hôtel; tous les Français résidant en Piémont le furent également et leurs marchandises saisies.

Dans la nuit, le duc fit appeler les membres les plus influents de l'assemblée des nobles pour s'entendre avec eux.

— Messieurs, leur dit-il, c'est en vous, après Dieu,

que j'ai placé ma plus ferme espérance, pour obtenir satisfaction d'une injure qui nous est commune et qui ne peut être supportée par des gens de cœur.

Ce furent des cris et des menaces effrayantes, qui nous firent trembler, madame la duchesse et moi, car nous ne pouvions oublier que nous étions nées Françaises.

Quoique ennemies en public, et par position, nous étions loin de nous détester en particulier. Nous avions des rapports fréquents, inconnus même à Victor-Amédée, et je donnais souvent à madame de Savoie des avis dont elle profita dans sa conduite. Cette explosion de fureur ne nous plaisait ni à l'une ni à l'autre.

Elle m'envoya une de ses femmes pour me dire sa désolation de ce qui allait arriver, en ajoutant qu'elle souhaiterait d'être loin alors ; à quoi je lui fis répondre que je serais charmée de m'en aller avec elle.

Le prince envoya chercher Phélippeaux, qu'on gardait à vue et dont tous les papiers furent visités.

Phélippeaux soutint bien l'honneur de son maître.

— Comment, monsieur, lui dit le duc, le roi de France a osé commettre une action aussi lâche sans prendre même la précaution de vous mettre en sûreté?

Il tient donc bien peu à votre liberté, à votre vie ! Vous êtes cependant un fidèle serviteur.

— Sa Majesté peut disposer de moi : ma liberté et ma vie lui appartiennent, répondit Phélippeaux, aussi tranquillement que s'il se fût agi d'une partie de chasse.

— Mais savez-vous que cette action de votre maître est infâme : désarmer un allié qui dort sur la foi des traités !

— Lesquels? ceux de Votre Altesse avec mon souverain, ou ceux qu'elle est en train de conclure avec le prince d'Aversberg, caché chez madame la comtesse de Verrue depuis plus d'un mois?

Le duc fut interdit en entendant cette réponse : il se domina assez pour ne rien laisser paraître de son trouble, même aux yeux clairvoyants de l'ambassadeur; mais il lui vint à l'idée que Babette ou Marion l'avaient trahi, et Dieu sait qu'elles n'y pensaient guère.

— Je puis me venger, monsieur, répliqua-t-il : on m'a abreuvé d'assez de dégoûts, et je n'ai à rendre compte de ma vengeance qu'à Dieu seul... Je vous ferai connaître mes volontés

— Je les exécuterai si je le trouve convenable, mon

seigneur; moi, j'ai à rendre compte de mes actions au roi mon maître et à l'Europe, qui nous jugera tous les deux.

— Oseriez-vous dire, par hasard, que je n'avais pas le droit de vous faire arrêter?

— Non, monseigneur, vous ne l'aviez pas; vous n'aviez pas autant de raisons de vous assurer de ma personne que le roi mon maître de faire désarmer vos troupes; deviez-vous douter qu'étant à sa solde, Sa Majesté ne fût la maîtresse de disposer de vous, de vos soldats et de vos États même, monseigneur?

— Sortez, sortez, monsieur! s'écria le duc hors de lui-même, sortez! ou j'oublierai votre caractère, et je ne sais...

— Il me semble que, depuis plusieurs heures, Votre Altesse ne s'en souvient plus, répliqua froidement Phélippeaux, faisant une révérence et se disposant à sortir; on pourra le lui rappeler.

Le duc eut bien de la peine à se contraindre; il le fit néanmoins, pour ne pas mettre le tort de son côté.

Le lendemain matin, il reçut une dépêche de Louis XIV, ainsi conçue :

« Monsieur, puisque la religion, l'honneur et votre

propre signature ne servent absolument de rien entre nous, j'envoie mon cousin le duc de Vendôme vous expliquer mes volontés; il vous donnera vingt-quatre heures pour vous décider. »

Les vingt-quatre heures de répit étaient une vraie dérision; le duc répondit sur-le-champ :

« Sire, les menaces ne m'épouvantent point; je prendrai les mesures qui me conviendront le mieux, relativement à l'indigne procédé dont on a usé envers mes troupes; je n'ai que faire de mieux m'expliquer et ne veux entendre aucune proposition. »

On lui proposa néanmoins de recevoir garnison française à Turin et dans les places fortes du Piémont; il ne prit même pas la peine de répondre; mais, en quelques semaines, il eut organisé une défense magnifique dans tout le pays.

Pour la seconde fois, je fus témoin de l'enthousiasme d'un peuple travaillant pour sa liberté sous les ordres d'un souverain éminemment capable. Il est incroyable ce qu'ils firent : les forteresses furent réparées; une armée s'improvisa comme par enchantement; tout l'argent de la noblesse et de la bourgeoisie fut apporté entre les mains du prince, qui sut en tirer un parti merveilleux.

Les soldats que la France avait désarmés et incorporés dans les régiments désertèrent et revinrent trouver leurs drapeaux. Le prince était rayonnant.

— Mes peuples m'aiment, me disait-il; vous le voyez, et je suis sûr d'être approuvé de l'Europe, indignée d un manque de foi, d'une trahison aussi indigne... Je saurai résister; mais l'empereur me vendra cher son assistance. Ah! pourquoi n'ai-je pas un État assez grand pour me passer du secours des autres!

Le dessein était pris d'arrêter le prince et de l'envoyer en France; j'en fus avertie par quelques lignes d'un ami que je ne nommerai pas, et qui risquait sa tête pour me rendre service : je ne l'ai jamais oublié. Le duc devait aller visiter les lignes des frontières pour les rendre inattaquables, ou du moins susceptibles de résistance : c'était pendant le voyage qu'il devait être enlevé; le duché était envahi, et j'étais probablement réclamée par les Verrue. Mes parents en France ne m'auraient pas soutenue contre eux, ils me l'ont bien prouvé : j'étais donc tout à leur merci, mon ami le savait; voilà pourquoi il me prévint avec tant d'empressement, car, pour Victor-Amédée, il n'y tenait guère.

Cet avis m'arriva singulièrement. Le prince aimait les devins, je l'ai dit ; il en avait plusieurs à Turin qu'il allait souvent consulter, et auxquels il accordait sa confiance. J'y allais aussi, moitié par conviction, moitié pour me distraire, car ils m'avaient trompée quelquefois ; ils m'avaient aussi annoncé des choses très-vraies et très-étranges. Quelques jours après tous ces événements, Marion vint annoncer qu'il y avait là un homme se disant Vénitien, qui me demandait et qui assurait que je le verrais avec plaisir.

— Dites à madame la comtesse, ajouta-t-il, que c'est celui qu'elle a été consulter.

— Ah ! oui, m'écriai-je ; qu'il entre, il arrive à propos.

C'était, en effet, notre sorcier de Venise : on juge comme je le reçus, car la bague m'avait certainement sauvé la vie ; il m'écouta tranquillement, avec ce visage impassible qui faisait une de ses grandes puissances

— Je suis venu exprès, madame, pour vous rendre un grand service, et j'espère que j'arrive à temps.

— Qu'est-ce donc ?

— Que Son Altesse ne sorte pas de la ville : elle court un grand danger ! Une embuscade lui est dressée ;

on doit l'enlever et la conduire en France; tout est disposé pour cette expédition.

— En êtes-vous bien sûr? ceci est-il une certitude ou une prophétie?

— Si j'étais un imposteur, je m'en donnerais le mérite auprès de vous, madame; mais je vous dirai la vérité : c'est un avis que je suis chargé de vous transmettre. Voici quelques lignes d'un ami, pour vous donner confiance.

Je lus toute troublée.

— Vous voyez qu'on peut ajouter foi à mes paroles et que je ne vous trompe pas. Maintenant, si vous voulez savoir ce que dit la destinée, de grands malheurs menacent M. le duc de Savoie, bien que cette embuscade ne doive pas réussir; mais le plus grand de tous sera celui qu'il aura de vous perdre.

— Je mourrai?

— Non pas : vous quitterez ce pays-ci.

— Volontairement?

— Volontairement.

— Et sera-ce bientôt?

— Vous ne tarderez guère; je puis, si vous le voulez, vous en préciser demain l'époque.

— Et pourquoi m'en irai-je?

— Je ne veux pas vous le dire.

— Je voudrais pourtant bien le savoir.

— Écoutez, madame : vous êtes une personne de parole; si vous voulez me donner la vôtre de m'obéir en tout, votre curiosité sera satisfaite, mais pas à présent.

— Comment cela?

— Je regarde comme nuisible à votre bonheur que vous sachiez dès aujourd'hui le sort qui vous attend; seulement, si vous voulez me promettre de ne pas l'ouvrir avant le jour où vous quitterez l'Italie, je vous donnerai un sachet cacheté contenant votre horoscope. Vous verrez alors si je vous trompe.

— Eh bien, j'y consens; donnez.

— Je vous apporterai demain ce sachet.

Je m'empressai de congédier cet homme pour chercher le prince et lui faire part de l'avis que j'avais reçu; il ne s'en troubla point.

— On ne me prend pas comme cela, me dit-il; je saurai m'en garantir. Ah! si Louis XIV venait en Italie, ou si Philippe V n'était pas hors de mes États, je vous jure que... Enfin, nous allons leur en donner pour leurs frais.

— Vous ne ferez pas le voyage que vous projetiez.

— Je le ferai, mais précédé d'un manifeste, pour apprendre à mes peuples ce projet du roi de France, et les prier de me garder eux-mêmes ; vous verrez que je serai bien tranquille et que la mine éventée n'éclatera pas. Merci, comtesse, votre ami a choisi un messager tout particulier ; que faisait-il donc, notre devin, à courir les armées?

— Il venait ici à Turin pour vous. Ne l'avez-vous pas mandé?

— Pas précisément, me répondit le duc avec embarras.

Il y avait des instants où il rougissait d'avouer sa crédulité; j'ai remarqué que c'était surtout dans les moments difficiles.

— Je lui ai seulement fait écrire que je serais bien aise de le voir, ajouta-t-il.

— Il vous a compris, et il est venu.

Le lendemain, le sorcier m'apporta une manière d'amulette fort proprement arrangée à l'orientale, et il me pria de me la pendre au cou jusqu'au jour promis.

— J'ai quelque chose à y ajouter, dit-il; quelque

danger que vous couriez, ne vous effrayez pas : ni maladie ni accident ne peuvent vous faire mourir ; vous êtes destinée à faire d'abord une grande œuvre, et loin d'ici.

— Laquelle ?

— Vous sauverez la vie à un grand personnage ; vous conserverez le dernier bouton de l'arbre le plus illustre et le plus précieux de l'Europe, et vous finirez paisiblement et heureusement vos jours ; ceci, je vous le promets.

Il a tenu parole. Quant au sachet, je l'ouvris quand j'en eus le droit : j'y trouvai strictement ce qui m'était arrivé depuis. Je n'ai jamais vu devin aussi habile que celui-là, bien que j'en aie consulté beaucoup, car Victor-Amédée m'avait passé sa maladie.

XXV

Le moment des épreuves était venu pour Victor-Amédée ; il faut lui rendre la justice de dire qu'il se montra supérieur en toutes choses et qu'il fut plus grand que sa fortune.

Il signa le traité de Vienne, par lequel l'empereur s'engageait à le secourir; mais le maréchal de la Feuillade n'envahit pas moins la Savoie, que M. de Vendôme gardait du côté opposé.

Chaque jour apportait la nouvelle d'une perte ou d'une défaite; tous les courriers qui arrivaient auraient dû mettre un crêpe, car ils menaient un deuil. Le prince était partout; il ne couchait pas trois jours de suite dans le même lieu, et, ce qui est plus fort, il m'obligeait à le suivre. Il lui était survenu une jalousie effrénée, sans que j'y eusse donné lieu que par un peu de refroidissement dont je n'étais pas la maîtresse.

On le sait, je n'avais jamais aimé ce prince avec une grande passion : c'étaient l'amitié et la reconnaissance qui m'attachaient à lui. Il n'était pas, d'ailleurs, bien aimable en ces temps-là. Cette jalousie m'était odieuse, et je n'aspirais qu'à m'y soustraire.

Dès cette époque, je formai le projet que j'ai exécuté depuis : deux circonstances le retardèrent. La première fut une petite vérole des plus malignes, dont je fus saisie, et qui mit tout le monde dans l'inquiétude, excepté moi; la prédiction de notre sorcier me donnait la certitude de n'en pas mourir. Heureusement

aussi, elle me prit à Turin, et pendant un repos du duc; sans cela, je ne sais ce qui serait arrivé. Au risque de passer pour ingrate, je lui rendrai la justice qu'il mérite : aussitôt que je fus attaquée, il s'enferma avec moi, ne me quitta pas, et me soigna lui-même avec un zèle et une tendresse que je n'oublierai jamais. En vain les médecins lui représentèrent le danger qu'il courait; en vain sa mère le vint-elle conjurer, presque à genoux, de songer à lui et à ses peuples; en vain le priai-je moi-même de m'abandonner à mon sort; voici ce qu'il répondit :

— J'ai fait quitter à la comtesse de Verrue son mari, sa famille et sa maison; eût-elle envers moi tous les torts possibles, je ne l'oublierai jamais. Or, elle n'en a aucun, Dieu merci! Je dois donc remplacer pour elle tout ce que je lui ai pris; je ne la quitterai pas.

Il tint parole, et, tant que le danger dura, il ne sortit pas de ma chambre, où il travaillait avec ses ministres; ce qui ne leur plaisait guère, je l'ai su depuis d'eux-mêmes.

Quand je fus en convalescence, il retourna chez lui pour la nuit seulement; encore fallut-il de grandes

prières. Mon occupation constante était de demander un miroir, pour savoir si j'étais bien défigurée, et l'on me le refusait impitoyablement.

Enfin, quand j'eus repris mes forces et que je commençai à me lever, il n'y avait plus moyen de se taire. Tous les miroirs de ma chambre étaient couverts; j'ordonnai à Marion d'ôter ces voiles.

— Madame, me répondit-elle, monseigneur va venir; il veut vous parler lui-même à ce sujet, et il nous a défendu de vous obéir dans le cas où vous demanderiez un miroir.

— Allons, pensai-je, je suis hideuse, et l'on veut me l'annoncer doucement.

Si j'avais pu aller moi-même déchirer ces malheureuses enveloppes, je ne m'en serais pas fait faute; mais j'étais trop faible.

Le duc arriva enfin, et m'embrassa avec la dernière tendresse.

— Vous m'êtes rendue, ma chère comtesse; que le Dieu miséricordieux en soit béni!

— Je vous remercie, monsieur, de votre attachement; je le sens comme je le dois, n'en doutez pas; mais dites-moi...

— Si vous êtes encore belle, n'est-ce pas? Vous serez toujours la plus belle du monde à mes yeux.

— Mais, aux yeux des autres, monsieur, comment suis-je?

— Que vous importe?

— Dame, on ne veut pas faire horreur, monsieur; et puis, pour soi-même...

— Rassurez-vous, répliqua-t-il plus froidement, il vous reste encore assez de charmes pour contenter les plus délicats. Soyez satisfaite, vous allez vous voir et vous juger.

Il alla vers un grand miroir de Venise, dont il m'avait fait présent, et que j'ai là, en face de moi, au moment où j'écris; puis, ôtant la gaze qu'on y avait mise, il me dit :

— Regardez-vous!

Mon premier mouvement fut de fermer les yeux et d'éloigner cet instant que j'avais tant désiré.

— Du courage, reprit le duc, du courage! Cela n'est point effrayant.

Je regardai enfin, et je vis une espèce de squelette tout couturé, avec les yeux rouges, sans sourcils, et de la couleur d'une écrevisse cuite.

Je jetai un cri d'horreur et je m'évanouis.

Victor-Amédée ni mes femmes ne me comprenaient : ils m'avaient vue si laide, qu'ils me trouvaient superbe en comparaison, et ne se souvenaient plus que je n'avais pas envisagé mes traits depuis leur changement. Il me fallut bien longtemps pour m'y accoutumer.

Le prince, cependant, ne se faisait faute de me dire à chaque minute :

— Ma chère âme, je vous aime mieux ainsi ; je serai plus sûr que vous êtes à moi tout seul et qu'une pensée autre que la mienne ne vous polluera même point.

J'étais assez peu flattée du compliment. Il faut aimer un homme plus que je n'aimais M. de Savoie, pour renoncer à l'admiration de tous.

Il commence à être parlé, en France, d'un parti de philosophes qui veulent connaître toutes les impressions, tous les sentiments, et les expliquer. Qu'ils me disent donc pourquoi, à dater de cette époque, moi qui aurais dû aimer le prince de tout ce que je lui devais, je le pris, au contraire, en aversion, de telle manière que je ne pouvais me souffrir près de lui. Il est vrai qu'il me fit payer cher les soins qu'il m'avait donnés.

Par une des particularités singulières de cet esprit,

qui en avait tant, il s'était *flatté* que je demeurerais toute ma vie dans le même état et que je ne reprendrais jamais le même visage qu'autrefois; mais, à mesure que ma convalescence avançait, je redevenais sinon ce que j'avais été, au moins un portrait de moi-même, toujours ressemblant, quoique un peu effacé. Victor-Amédée en fut excessivement fâché, et prit une jalousie de plus en plus enragée, qui alla jusqu'aux mauvais traitements, et qui me fit trouver ma chaîne bien lourde.

J'ai dit que j'avais eu deux raisons de rester près de lui, en ce temps-là; je n'ai encore donné que la première : la seconde et la plus vraie était le malheur qui l'accablait. Je ne voulais pas l'abandonner dans sa mauvaise fortune : c'eût été pour moi un remords; et puis je ne savais, en vérité, quel moyen prendre pour me soustraire à sa tyrannie. Je n'en voyais aucun; il me surveillait trop.

J'étais strictement enfermée, ne recevant absolument personne, n'allant pas à la cour, ne sortant guère que pour quelque promenade en carrosse ou une course à la villa.

Il m'emmenait dans tous ses voyages, me faisant

quelquefois passer deux ou trois jours seule, dans un mauvais village où je me mourais d'ennui; si bien que la duchesse régnante disait à un intermédiaire :

— Si j'en avais jamais voulu à la pauvre comtesse, je lui pardonnerais à présent; personne ne peut lui envier la vie qu'elle mène : elle me rend un grand service en me l'épargnant.

Sous les autres rapports, je n'avais pas à me plaindre. Le duc, économe pour tout le monde, était prodigue pour moi; il me comblait de présents. Je le priai même de s'arrêter; en l'état où était sa fortune, il y pouvait trouver de la gêne. Il me répondit que je le priverais de son seul bonheur. En vérité, maintenant que j'y pense de loin, je fus une ingrate; il m'aimait fort à sa manière, laquelle n'était éloignée de la mienne que parce que je ne l'aimais pas autant.

Je reçus, en ce temps-là, une lettre qui me donna de fortes tentations d'en finir, en m'offrant les moyens que je cherchais en vain de tous les côtés.

Je ne voyais absolument âme vivante que les ministres, qui travaillaient chez moi avec leur maître, et le bon M. Petit, accompagné parfois du petit Michon.

plus petit Michon que jamais, bien qu'il fût sur le point d'avoir un bénéfice.

Je vis arriver, un jour, le bon curé, avec un air de mystère qui pinçait sa figure ouverte et me donna envie de rire.

— Qu'apportez-vous, mon cher curé? lui demandai-je. Vous semblez tenir en réserve la boîte de Pandore.

— Madame, je ne sais ce que j'apporte, ni jusqu'à quel point l'espérance restera au fond; mais voici une lettre qu'un commandeur de Malte étranger m'a prié de vous remettre. Comme j'ai fait quelques difficultés, ne sachant trop ce qu'était ce message, il m'a dit qu'elle venait de monsieur votre frère. J'espère bien qu'il ne m'a pas trompé.

— Donnez, répondis-je, et, quelle qu'elle soit, je vous promets que vous la lirez.

J'ouvris la lettre : elle était, en effet, du chevalier de Luynes, lequel se couvrait de gloire dans la marine du roi, et croisait, dans la Méditerranée, contre les flottes anglaises.

Il avait un peu de loisir en ce moment, et me demandait s'il me serait agréable qu'il vînt le passer près de moi. Il ne se fiait pas à la poste, avec raison

et avait prié un de ses amis, qui venait à Turin, de se charger de sa lettre. On disait, dans le public, que j'étais fort malheureuse; il désirait savoir à quoi s'en tenir, m'offrant son secours pour me tirer de peine, si, en effet, j'étais dans la peine. Il ne doutait pas que son ami, homme fort intelligent, ne parvînt à me faire passer son message, quelque bien gardée que je fusse, et me priait de lui répondre par la même voie.

M. Petit me tourmentait depuis longtemps pour mettre un terme à un commerce que, religieusement, il ne pouvait approuver, et qui, maintenant, faisait le malheur de ma vie.

A la lecture de cette lettre, il chanta le *Nunc dimittis,* et s'écria que Dieu inspirait le chevalier, qu'il fallait accepter sa proposition et sortir de ce péché où je croupissais depuis tant d'années.

Je répondis que je ne demandais pas mieux, mais que, d'abord, je ne pouvais abandonner le duc dans le chagrin où il était, et qu'ensuite, je ne savais comment faire, car, certainement, il ne me laisserait pas partir.

— Faites venir monsieur votre frère, madame; avec lui tout est facile. Quant aux malheurs de Son Altesse, nous sommes généralement d'accord pour croire que

vous en êtes la seule cause. Le double adultère dans lequel il vit éloigne la protection de Dieu de son État et le laisse exposé à toutes ses vengeances. Ainsi, ne vous faites aucun scrupule d'y mettre un terme.

— Mais, monsieur, si cela est, en effet, pourquoi le roi Louis XIV a-t-il été heureux tant qu'il a vécu dans ces adultères dont vous parlez, et pourquoi toutes les infortunes fondent-elles sur lui depuis qu'il est rentré dans l'ordre en épousant madame de Maintenon? Cela ne me rassure point.

Les gens d'Église ne sont jamais embarrassés de rien, ils ont réponse à tout.

— Il expie, madame, il expie, et, malheureusement, son royaume expie avec lui. Quant à vous, croyez-moi, vous n'avez qu'à accepter la proposition de M. le chevalier, et nous trouverons bien moyen d'arranger le reste. D'ailleurs... puis-je tout vous dire?

— Parlez-moi franchement, je le veux.

— Eh bien, j'en aurai le courage, car le moment est décisif; vous entendrez la vérité, et vous prendrez ensuite, je n'en doute pas, le parti nécessaire... On ne vous aime pas ici.

— Ah! repris-je blessée; et pourquoi?

— D'abord, parce que vous êtes Française, et que les Français sont haïs. A chaque échec, on vous accuse de trahison; puis on prétend que vous soufflez au prince certaines mesures qui n'ont pas l'approbation des grands; pour le menu peuple, il vous regarde comme une sorcière, et jure que le duc est sous le poids d'un charme que vous lui avez jeté : il vous attribue les défaites et les pertes successives du pays. Dans certaines églises de campagne, on fait des prières pour que vous soyez éloignée, et, s'il faut tout vous avouer enfin, il n'est pas jusqu'à madame Royale qui, en pleurant, ne m'ait supplié, l'autre jour, de vous engager à partir.

— Madame Royale aussi!

— Non pas de son chef, mais pour obéir à l'opinion. Elle vous aime; cependant, elle est influencée par madame la comtesse douairière de Verrue; et puis...

— Et puis elle croit que je lui ôte la part de domination qu'elle avait sur l'esprit de son fils, qu'elle ne connaît point, et que personne ne domine. C'est là la vraie raison. Je réfléchirai, mon cher abbé; revenez demain, vous aurez ma réponse.

Je réfléchis, en effet.

J'eus une nuit affreuse. Tous mes désirs me portaient vers la France. M. de Verrue y était; ma famille pourrait peut-être amener un rapprochement; le duc de Chevreuse, mon frère, était en fort bonne posture, et avait toutes les facilités de conclure cette affaire, s'il le voulait. Mon cœur battait de joie, à l'idée de revoir mon mari, le seul homme que j'aimasse, le seul que j'aie aimé dans ma vie; ce que personne ne croira, et ce qui n'en est pas moins vrai. Mais quitter le duc, mon bienfaiteur; quitter mes enfants avec la certitude de ne plus les revoir, c'était affreux. Je fus donc dans une perplexité terrible; enfin, je me décidai, dans tous les cas, à faire venir le chevalier, pour en causer avec lui.

Je prévins le prince que M. Petit avait appris, d'un voyageur, sa présence à Gênes, et que je le mandais. Victor-Amédée fit quelques difficultés, que je levai avec des prévenances, et il permit qu'il vînt, non à Turin, mais à ma maison de campagne; ce qui me convenait bien mieux, du reste.

— Vous aimez fort votre frère, madame, me disait-il.

— Je ne sais si je l'aime, car je ne le connais point,

ou très-peu; il y a si longtemps que nous ne nous voyons plus !

Je savais que cette réponse le satisferait, et qu'il ferait ainsi un bon accueil au chevalier; sans cela, il ne l'eût pas voulu voir, peut-être; car il était jaloux de toute chose, même de ma tendresse pour mes parents.

J'obtins un peu de liberté, même avant cette arrivée, qui ne tarda guère, pour aller aux Délices avec mes enfants. Le prince les aimait plus que ceux de la duchesse et ne s'en séparait presque jamais. J'ai dit qu'il les avait légitimés, sans nommer la mère, à l'exemple de Louis XIV. On crut que c'était moi qui l'avais demandé, et la rigidité des dévots ne s'en accommodait point; mais il le fit de lui-même et sans que je m'en fusse même occupée. Il les légitima tous les deux. Mon fils a toujours porté le titre de marquis de Suze; et ma fille fut la princesse Marie-Victoire qui ne changea point son nom en épousant son cousin Victor-Amédée, fils du prince de Carignan le muet.

Je ne parle plus de ce dernier, ni de dom Gabriel, parce que j'avais cessé de les voir, étant, comme je l'ai dit, strictement enfermée et séparée de tout le monde.

Mon frère arriva. Il me vit avec grande peine où

j'étais, et traita mes enfants, non pas en neveux, mais en enfants du duc de Savoie; ce qui m'engagea à les renvoyer à Turin.

Lorsque Son Altesse vint le soir, le chevalier lui parla avec le respect dû à une tête couronnée, mais très-froidement et comme un homme très-peu désireux d'en être traité autrement que comme un étranger.

— Vous avez été bien hardi de venir ici, monsieur, lui dit Victor-Amédée : les Français y sont peu aimés en ce moment.

— Avec le sauf-conduit de Votre Altesse, je ne risquais rien, monseigneur, répliqua le chevalier.

— Vous êtes un ennemi généreux et osé, monsieur; on aime à en avoir en face de semblables.

— Dans les armées de Sa Majesté, ils sont tous les mêmes, monseigneur ; il n'y a pas de choix.

J'étais assez embarrassée, à ce souper, entre eux deux ; mon frère y mettait moins de grâce encore que le prince. Celui-ci demanda son carrosse, au lieu de rester, ainsi qu'il en avait l'habitude.

— Madame, je reviendrai dans quelques jours, dit-il en me regardant d'un air piqué ; je vous laisse à vos épanchements de famille

Mon frère nous avait quittés un instant ; nous étions seuls. J'essayai de l'apaiser de mon mieux ; il me répondit toujours de la même manière :

— Je ne veux point de partage ; vous ne pouvez vous occuper de moi et du chevalier en même temps. Soyez tout à lui, j'y consens, et je ne vous dérangerai point.

— Au fond, je n'en étais pas fâchée ; je le laissai partir en faisant mine d'être piquée, à mon tour.

Dès qu'il entendit le carrosse s'éloigner, mon frère reparut.

— Ma sœur, dit-il, il faut vous tirer d'ici.

— Je ne demande pas mieux ; seulement, je ne sais pas comment m'y prendre.

— Si vous avez de la résolution, je m'en charge.

— J'aurai tout ce que vous voudrez, mais dépêchez-vous !

XXVI

Nous fûmes, en effet, bien seuls.

J'employai les jours suivants à montrer au chevalier ce charmant pays, qui lui plut fort : nous courions du

matin au soir, très-gais, très-libres. Après les beaux jours passés avec mon mari, ces moments ont restés dans mon souvenir comme les plus agréables que j'aie passés depuis ma première jeunesse.

Nous formâmes tout notre plan ; il était hardi ; mais, par cela même, il offrait plus de chances de réussite. Nous décidâmes que je demanderais au prince la permission de conduire le chevalier jusqu'à la frontière, et qu'au lieu de revenir, je la traverserais avec lui à la barbe des commis et des soldats, qui n'oseraient pas s'y opposer.

Le difficile était d'obtenir l'autorisation : Victor-Amédée, j'osai l'espérer, devant venir bientôt de ce côté-là, croirait que je voulais l'y devancer.

Je trouvai une résistance inattendue lorsque j'allai voir le duc à Turin pour lui présenter ma demande.

— Je ne puis vous accorder cela, me dit-il : ce serait risquer de vous perdre. Les armées ennemies sont trop près, et vous risqueriez d'être prise par elles. Jugez donc quelle joie pour les troupes royales de saisir la maîtresse du duc de Savoie! Comme on me ferait payer cher votre rançon!

— Mais, monsieur, je suis prudente ; je ne m'avan-

cerai pas, et l'on ne me prendra point, je vous en réponds.

— Ne m'en parlez plus, cela ne se peut; je n'y consentirai jamais.

Quoi que je fisse, je n'en pus tirer autre chose : je revins fort contrariée, fort en peine de savoir comment nous sortirions de cet embarras. Le chevalier ne s'en déconcerta point.

— Tranquillisez-vous, ma sœur, me dit-il; le duc nous ouvre lui-même la voie : il va entreprendre une de ses tournées; faites-vous malade pour ne pas le suivre; dites que vous l'irez rejoindre; mettez-vous en route, et on vous enlèvera, c'est moi qui vous en réponds.

C'était, en effet, le meilleur moyen, et nous l'employâmes tout de suite en commençant à jouer notre pièce. Le chevalier prit congé de lui et partit ostensiblement.

Le prince revint le soir même : il fut encore un peu froid, un peu gêné; mais le nuage se dissipa, et je le retrouvai comme de coutume. Il m'annonça son intention de se mettre bientôt en route et sa joie de m'emmener avec lui. Je n'eus garde de le contredire, et,

d'ailleurs, je fus saisie d'un chagrin involontaire; car, malgré tout, je l'aimais, et l'idée de le quitter pour jamais, en le laissant triste et malheureux, me faisait mal. Je fus aussi tendre que d'ordinaire, ce qui le charma.

Après son départ, je songeai à ma fuite, à ce que je devais emporter, au sort que j'aurais en France. Mon frère ne m'avait pas caché que mes parents me verraient de mauvais œil, que je n'avais guère à compter sur eux, que le duc et la duchesse de Chevreuse étaient sévères et peu obligeants. Lorsque je parlai du raccommodement avec mon mari, il hocha la tête, en disant qu'il n'y fallait penser que de loin.

— Sa mère l'effraye même à trois cents lieues, me dit-il, et les dispositions qu'on a pour vous à Paris ne sont pas propres à le ramener; mais venez toujours, emportez ce qui vous appartient, et j'espère vous remettre, un peu plus tard dans une situation heureuse.

J'etais reine à Turin; j'allais être à Paris simple particulière, dans un couvent sans doute, ce qui ne changerait guère ma vie. J'allais quitter mes enfants, tous

mes enfants, madame de Verrue retenant ses petits-fils, et le duc n'étant nullement disposé à me donner le marquis de Suze et Marie-Victoire. C'était triste! et puis j'aimais l'Italie, j'aimais ce pays où j'avais passé de si bons moments, où j'avais vu s'écouler ma jeunesse. Ne plus le revoir me semblait cruel; je fus sur le point de rester, et, ce que je puis assurer, c'est que, sans l'espoir de retrouver M. de Verrue, je ne serais pas partie.

Après une nuit d'insomnie, mon parti fut pris; j'étais décidée. Je fis emballer secrètement mes joyaux et mes pierreries par Babette et Marion, qui me devaient suivre. Je pris mes habits, mes hardes de prix, tout l'argent que je pus réunir et me tins prête.

Une circonstance vint me donner du courage.

La duchesse me fit dire par notre confidente que le marquis de Saint-Sébastien était mort et que sa veuve était arrivée à Turin. Elle avait écrit au prince, qui l'avait fait appeler, et lui accorda une audience fort longue. Le soir, il demanda à madame Royale si elle ne serait pas contente de revoir une personne qu'elle avait honorée de ses bontés et qui le méritait bien. Il ajouta qu'elle avait été pendant de longues années

très-malheureuse, et que désormais elle se fixerait à la cour, pour y vivre en repos et jouir de la belle fortune qu'elle avait gagnée par ses larmes.

— Je la voudrais placer comme autrefois près de Votre Altesse, madame ; y consentiriez-vous ? demanda-t-il.

La princesse espéra que ce serait pour moi une rivale dangereuse, et pour elle une créature dévouée; elle la prit, en se faisant un mérite de sa complaisance. la marquise de Saint-Sébastien était toujours fort belle; elle était encore jeune, et elle avait ce même caractère de finesse et de dissimulation qui l'a conduite où nous la voyons.

Madame Royale l'accueillit à merveille, la présenta elle-même à la duchesse, pour laquelle elle eut des respects infinis, et qui la trouva fort aimable. La fine mouche évita le prince, qui se souvenait trop du passé pour ses projets. Elle ne pouvait ni le rebuter, ni l'accueillir; il était bien plus commode de le tenir à distance à force de respect. Victor-Amédée m'aimait encore avec assez de passion pour ne point forcer cette barrière, bien qu'il y songeât peut-être.

La duchesse, qui ne se souciait pas de changer le

connu contre l'incertain, me fit prévenir afin que je pusse veiller à mes intérêts et à ma place. Ce fut pour moi un véritable soulagement. Le prince aurait donc une amie, il aurait même une maîtresse, car ils ne s'arrêteraient pas en si beau chemin : ce sentiment, coupé dès sa racine, devait vivre encore au fond de leurs cœurs. La Saint-Sébastien était ambitieuse, et ma charge à prendre était tentante ; elle la prendrait.

Je fis semblant de ne me douter de rien d'abord ; puis l'idée me vint qu'une petite jalousie ne ferait pas mal, et que je pourrais ainsi donner à mon amant l'idée de me tromper, s'il ne l'avait pas. La jalousie sert à cela, en général.

En conséquence, la première fois que je le vis, je pris un air pincé qui l'intrigua ; je refusai de répondre à ses questions ; enfin, je me laissai emporter jusqu'à lui dire que, lorsqu'on était soi-même si soupçonneux, il fallait épargner aux autres le chagrin de craindre.

— Quoi ? que craignez-vous ? qu'est-ce que cette folie?

— Vous le savez bien, monsieur, à quoi bon vous faire répéter ce que vous n'ignorez pas ?

— Je veux être pendu si...

— Vous avez reçu la marquise de Saint-Sébastien.

— Cela est vrai. Eh bien, ensuite ?

— Comment, ensuite ? Mais la marquise de Saint-Sébastien est cette belle fille que vous avez tant aimée, que vous pleuriez encore lorsque je vous ai connu, et dont j'ai eu grand peine à vous consoler. Elle est toujours belle, et elle est libre ; comment ne la craindrais-je pas ?

Victor-Amédée me jura qu'il n'y songeait point, et moi, je compris qu'il y songeait quelquefois, pas souvent encore ; mais cela ne pouvait manquer de venir avec le temps.

— Allons, pensais-je, il m'oubliera !

Et nous sommes faites de telle façon, que cette idée me chagrina, bien que ce fût le plus ardent de mes vœux en ce moment. Je voulais être oubliée et je craignais de l'être tout à fois, je voulais rompre ces nœuds et je les regrettais pourtant.

La dernière fois que je vis le prince, j'eux peine à

retenir mes larmes ; je suffoquais, et, cependant, il ne fallait pas montrer que j'étais émue. Il s'inquiéta fort de ma santé, qui me retenait loin de lui quelques jours encore, me fit jurer que je ne tarderais pas à le rejoindre et que je lui enverrais un courrier tous les jours. On eût dit qu'il pressentait un adieu éternel, car il revint trois fois m'embrasser, et ne pouvait s'arracher de mes bras ; à la fin, je ne fus plus maîtresse de moi, et je pleurai abondamment.

— Surtout, me répéta-t-il, n'allez pas plus loin que l'endroit convenu ; prenez une escorte, et ne vous aventurez point. Je devrais vous dire de m'attendre ici ; mais je n'en ai pas le courage. Je vous laisse le prince de la Cisterne ; vous viendrez avec lui ; vous viendrez bientôt, n'est-ce pas ?

Je le lui promis ; je le regardai partir, et, lorsqu'il m'eut quittée, je m'évanouis. Mes Françaises attendaient, prévoyant ce qui arriverait. Elles me portèrent dans mon lit ; j'y restai toute la soirée, avec mes enfants près de moi ; je ne les voulais pas perdre de vue un instant. Je jetais quelquefois les hauts cris toute seule, en pensant que je les allais quitter et qu'ils m'ac-

cuseraient peut-être plus tard. Si je ne les avais pas tant aimés, je les eusse pris avec moi ; mais ils auraient perdu un riche état et un brillant avenir pour n'occuper à Paris que le rang de bâtards inconnus : il fallait faire le sacrifice ; je le fis, et rien ne m'a tant coûté en ma vie.

Enfin, le jour fixé arriva : dès la veille, et sans me prévenir, Babette avait envoyé mes enfants à Turin, pour que je ne les visse plus et que mon départ fût moins pénible. Le prince de la Cisterne et ses dragons escortèrent mon carrosse, chargé de grandes valeurs, et qui eût été une bonne prise ; j'en avais deux, aussi précieux l'un que l'autre. Nous n'avions pas prévu les dragons, et j'eus quelques inquiétudes ; cependant, mon frère était averti par le messager annonçant mon départ et la route que j'allais suivre.

Je jetai un regard sur cette maison qui m'appartenait, où j'avais eu tant d'heures tranquilles et fortunées, où j'avais, la veille encore, embrassé mes enfants pour la dernière fois, et je me laissai tomber dans le fond de mon carrosse, sans répondre à M. de la Cisterne, qui s'approchait chapeau bas

près de la portière. Il me crut indisposée, et se retira.

A la troisième couchée, je finissais de souper, lorsque Marion entra mystérieusement et m'annonça un messager de mon frère, bien déguisé.

On devait nous enlever cette nuit-là, et sans bruit. L'hôte était gagné : du vin soporifique serait versé aux dragons qui gardaient les deux carrosses, ainsi qu'au prince et à ses gens ; on sortirait les voitures ; on les tiendrait tout attelées, et nous irions les rejoindre par une rue détournée qui nous conduirait hors du bourg sans être vues par personne. Pour se mettre tout à fait à couvert, l'hôtelier se verserait à lui-même de ce vin, une fois la besogne faite ; de sorte que, le lendemain, le trouvant endormi comme les autres, on ne le soupçonnerait pas.

Cet admirable plan avait été conçu à table par cinq ou six seigneurs français, tous plus ou moins mes parents, qui se réjouissaient d'enlever au Savoyard sa maîtresse. Je ne pus que l'approuver ; pour des étourdis, il ne manquait pas d'un certain sens.

Tout s'exécuta à merveille : on nous fit partir sans

que nul s'en doutât ; c'était, comme dans les contes de fées, un véritable enchantement. Les avant-postes français étaient fort loin de là ; on ne s'attendait pas à une surprise de cette hardiesse : il fallait être Français pour en former le dessein, et pour l'exécuter surtout. Mes ravisseurs auraient pu égorger les dragons endormis ; j'avais mis pour condition qu'il ne leur serait fait aucun mal. D'ailleurs, le parti qui m'enlevait était peu nombreux : c'était une douzaine d'enfants perdus, ayant traversé le pays comme un ouragan, et se donnant pour des maraudeurs de l'armée savoyarde ; ils avaient pris l'uniforme piémontais, et la conformité de langue empêchait qu'on ne les découvrît.

Nous courûmes ainsi toute la nuit ; il y avait partout des provisions et des chevaux prêts ; on ne s'arrêta pas un seul instant. Au jour, nous rencontrâmes un parti considérable qui nous attendait ; nous ne craignions plus rien, et je me trouvais enfin au milieu de mes compatriotes, où je reçus force compliments.

Le comte d'Estrées me vint demander où je voulais qu'on me conduisît. Je répondis que j'irais à Paris, aux

Carmélites de la rue du Bouloi, où j'avais plusieurs bonnes amies.

— Touche donc à Paris ! dit-il à mon cocher, comme pour les princesses qui viennent de se marier.

Je ne voulus pas passer la frontière sans écrire au duc de Savoie ; voici ma lettre :

« Monseigneur,

» Je pourrais essayer de tromper Votre Altesse, lui dire qu'on m'a enlevée et que j'ai quitté, malgré moi, l'Italie : je me regarderais comme une indigne de vous cacher la vérité. Je suis partie volontairement, aidée par M. le chevalier de Luynes et par nos amis.

» Je n'en conserve pas moins une reconnaissance éternelle des bontés que Votre Altesse royale m'a prodiguées, et je la prie de croire que l'ingratitude est bien loin de mon cœur. Je lui recommande mes enfants, qu'il m'a été bien cruel d'abandonner ; ils n'ont plus qu'elle, ils sont éloignés à jamais de leur mère, qui ne peut rien pour eux. Si vous me conservez quelque ressentiment, je vous supplie qu'il ne retombe pas sur ces pauvres innocents ; ils ne doivent vous rappeler

qu'un temps de bonheur qui ne peut plus revenir, hélas ! Ne m'oubliez pas tout à fait, et croyez bien, encore une fois, que je vous conserverai un souvenir éternel... »

Je ne lui donnai pas de raison de mon départ. Il aurait fallu nous accuser tous les deux, et pourquoi faire ?

FIN DE LA DAME DE VOLUPTÉ.

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY

